



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NEW YORK PUBLIC LIBRARY



3 3433 03868 2351

E 10-1592

Pavard, Camille

Biographie des Liegeois illustres recuei





BIOGRAPHIE
DES
LIÉGEOIS ILLUSTRES

6

5501

BIOGRAPHIE
DES
LIÉGEOIS ILLUSTRÉS

RECUEILLIE DANS
DIVERS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

PAR

CAMILLE PAVARD

MEMBRE DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE DE LIÈGE
SECRÉTAIRE-ADJOINT DE L'ŒUVRE DES ARTISTES



BRUXELLES
MAISON D'ÉDITION ALFRED CASTAIGNE
28, RUE DE BERLAIMONT, 28

—
1905

11

James

INTRODUCTION

L'auteur des BIOGRAPHIES LIÉGEOISES n'a voulu que rappeler à ses concitoyens les faits qui ont illustré leurs ancêtres dans le vaste champ de l'activité humaine, depuis l'époque de la fondation de l'antique cité de Liège jusqu'à nos jours.

Il se plaît à reconnaître aux historiens de haute érudition la science qui base sur les méthodes historiques nouvelles la reconstitution des temps, des mœurs, des coutumes, des événements, en un mot, du milieu, pays de Liège et cité des princes-évêques.

Il s'incline devant leur autorité et leurs travaux, satisfait s'il peut leur emprunter, pour les mettre plus en lumière et en relief dans ses biographies, les personnages célèbres que l'histoire a consacrés.

L'auteur a voulu combler une lacune en rappelant des mérites plus modestes, capables cependant de jeter un lustre sur la patrie, que l'histoire, trop altière peut-être et de trop grande allure, a négligé de faire connaître.

Combien de nos concitoyens méritent une mention honorable, qui n'ont pas brillé au premier rang ou qui n'ont pas trouvé dans les événements les conditions d'exercer des facultés maitresses? Combien se sont distingués sur une scène moins bruyante, dans les arts, les lettres et les sciences?

Nos institutions nationales doivent leur existence et leurs progrès à des efforts individuels que l'histoire célèbre en les confondant dans une synthèse, dans la collectivité; il importe, croyons-nous, de rappeler dans la biographie, la part qui revient à chacun dans l'effort et dans la renommée.

(Œuvre de patriotisme, ce livre n'a d'autre ambition que de servir la Patrie en évoquant la mémoire de ceux qui, à des titres divers, lui ont consacré leur labeur, leur dévouement, leur vie.

Aux Liégeois, nos contemporains, il inspire la

confiance dans leur existence nationale et la force morale qui exalte les bonnes volontés.

A nos fils, il apporte des exemples qui serviront d'états moraux dans la lutte pour le Progrès et nourriront de la moelle des ancêtres, l'amour patriotique allant de la cité liégeoise au pays de Liège et à la Belgique entière.

A l'heure où paraissent ces lignes, le peuple belge se prépare à célébrer le septante-cinquième anniversaire de son indépendance; il peut considérer avec fierté le chemin parcouru depuis le jour (4 octobre 1830) qui consacra le retour à la liberté.

La nation reconnaissante va immortaliser dans le granit et le bronze les citoyens qui ont inauguré l'ère nouvelle de paix et de prospérité.

Le monument commémoratif s'élèvera sur une des places publiques de la vieille cité mosane.

Nous déposons, comme une offrande, sur les degrés du temple de la Patrie, ces quelques pages imparfaites, consacrées aux Liégeois qui ont coopéré au grand œuvre en apportant au patrimoine national les fruits de leur travail et de leurs vertus.



*Puissent nos hôtes, appelés par l'éclat de notre
Exposition universelle, emporter avec le spectacle
dans les yeux de la prospérité du pays, le souvenir
des ancêtres glorieux d'un peuple jaloux de ses droits
et de son existence nationale!*

Liège, juin 1905.

AMELGARD

prêtre, né à Liège. On ignore les particularités les plus intéressantes de sa vie; on nous apprend seulement qu'il a été le contemporain de Charles VII et de Louis XI, rois de France, et l'ami du fameux comte de Dunois.

Après l'expulsion des Anglais, Charles VII le chargea de la revision du procès de la pucelle d'Orléans.

En 1482, il alla demeurer à Utrecht. On a de lui plusieurs œuvres intéressantes :

1° *de Rebus gestis Carolis VII historiarum libri V.*

Dans ses réflexions sur Jeanne d'Arc ou la pucelle d'Orléans Amelgard penche visiblement à croire que la puissance divine influe sur les événements auxquels participa cette fille extraordinaire ;

2° *de Rebus gestis Ludovici XI, francorum regis.*

L'auteur croit que Louis XI empoisonna son père.

ANSELME

né à Liège au **xi^e** siècle.

Chanoine de Liège, était d'une famille noble et fut en 1053 conduit à Rome par son évêque Wazon, qui avait une grande confiance en ses lumières et qui, à son retour, le nomma doyen de sa cathédrale.

Anselme fit ensuite le voyage de Jérusalem avec Théoduin, successeur de Wazon. L'empereur Henri III le demanda à son évêque pour lui confier la direction de l'école de Fulde. Par ordre de ses supérieurs, il travailla à l'histoire de l'église de Liège, commencée par Hérigère en 911, et qu'il fit paraître en 1056. Cette histoire comprend aussi celle des évêques de Tongres et de Maestricht, qui ont occupé le siège épiscopal, depuis transféré à Liège.

ARCHIS d' (Lambert)

né à Liège (Millemorte) en 1625, quitta cette ville de bonne heure pour aller se fixer à Rome ; quelle pensée, quel projet emporta notre concitoyen par-delà les monts ? Notre curiosité n'a pu être satisfaite sur cette question et nous nous plaisons à croire qu'elle fut posée avant nous par bien d'autres parmi tant d'artistes liégeois qui doivent à ce Mécène généreux et anonyme l'affermissement d'une vocation, l'épanouissement d'un talent artistique.

Notre philanthrope avait pu voir se débattre contre les exigences matérielles de l'existence, nombre de ceux que l'Art poussait à Rome pour s'y perfectionner. Le voyage en Italie était à cette époque imposé à tous les artistes : c'était la consécration non seulement du talent, mais aussi du succès. Il n'y avait pas place pour l'originalité dans le terroir wallon ou liégeois, la personnalité ne pouvant s'épanouir avec un caractère national, écho des institutions politiques d'un peuple vivant de sa vie propre depuis de longs siècles ; nous l'avons dit ailleurs : le régime clérical ne pouvait donner le terreau où put germer une fleur robuste d'art avec l'éclat et la beauté de la nature ; le dogme du sacrifice et de l'humilité devait étouffer le flambeau d'une vie de lumière et de jouissances. Les artistes liégeois devaient remonter aux sources antiques et s'inspirer de la Renaissance : nombreux furent les disciples du Beau dans cette émigration et beaucoup d'entr'eux se virent empêchés par l'insuffisance des ressources.

Il se trouva heureusement un d'Archis pour permettre aux déshérités de la fortune de s'abreuver aux sources du Beau et pour leur assurer dans son testament « le lit, la lumière et le bois ». Ainsi fut fondé à Rome, sous le nom d'Hospice ou Collège liégeois, un établissement appelé à héberger gratuitement les jeunes Liégeois signalés par leurs aptitudes pour les Arts. Dans les dispositions testamentaires, il est écrit

que le séjour des pensionnaires ne peut être d'une durée de plus de cinq ans et n'est accordé qu'aux plus indigents parlant wallon seulement, « voulant obvier, dit le testateur, aux querelles qui pourraient naître de la diversalité des langues ».

Grâce à la libéralité de d'Archis, dix-huit jeunes gens de la ville de Liège trouvèrent immédiatement à Rome logement, feu et lumière, tandis que d'autres purent aspirer à la même faveur à l'expiration de cinq années; nul doute que cet encouragement n'ait donné à l'art liégeois une grande impulsion et n'ait contribué à multiplier les artistes sculpteurs, graveurs, peintres et musiciens dont s'honore le pays de Liège.

L'immortel Grétry fut pensionnaire de la fondation d'Archis pendant plusieurs années et, dans ses *Mémoires sur la Musique*, il en reconnaît les bienfaits : « C'est à ce collège, écrit-il en 1759, que la ville de Liège doit tous les bons artistes qu'elle a possédés et qu'elle possède encore. »

Les revenus de la fondation ont longtemps suffi, mais aujourd'hui, ils ne permettent plus d'admettre au Collège plus de quatre pensionnaires. Le gouvernement des Pays-Bas, en 1823, avait reconnu à la Députation permanente de Liège le droit de désigner les candidats ; mais en 1842, la Députation réclama la surveillance de l'administration du Collège Liégeois : un accord survint avec la Cour de Rome et les bourses

d'Archis furent conférées moitié à des théologiens, moitié à des artistes.

L'œuvre de notre généreux concitoyen se soutenait à peine par ses seules ressources ; la théologie aurait pu l'aider à vivre, si la Cour de Rome lui eût apporté des subsides. La fondation d'Archis doit disparaître sous le régime nouveau des encouragements officiels et laisser le souvenir du Mécène liégeois honoré par tous ceux qu'intéresse le passé artistique de la patrie liégeoise.

AUVITY (Pierre-Jean)

né à Liège, rue Souverainpont, le vingt-sixième jour de ventose an vii (16 mars 1799). Lieutenant-général dans l'armée française. Mort à Paris en 1860. Entra à l'École polytechnique en 1816, à l'âge de dix-sept ans : il était le plus jeune de sa promotion ; deux ans après, il passa à l'École d'application de Metz et le 29 décembre 1820 fut promu sous-lieutenant d'artillerie ; lieutenant en 1823, capitaine en 1830, chef d'escadron en 1840, lieutenant-colonel en 1846, colonel en 1849, puis général de brigade en 1852 ; général de division peu de temps après, membre du comité d'artillerie et inspecteur des poudres et salpêtres.

Auvity s'était distingué lors de l'expédition en Belgique, étant aide-de-camp du général Gérard. Il

avait assisté au siège de Constantine, où il avait été nommé (n'étant que capitaine) officier de la Légion d'honneur. En Algérie, en 1859, au combat de l'Oned-Lalley, il eut une nouvelle citation à l'ordre de l'armée. Il prit part à toutes les actions de la campagne d'Afrique.

Auvity était commandeur de la Légion d'honneur.

BAELEN (Pierre)

né à Liège au xvi^e siècle, était doué de dispositions heureuses pour la peinture ; il devint élève de Jean Ramaye qui l'engagea à se rendre en Italie, où il fit des progrès rapides : à son retour, il devint l'élève du célèbre peintre Lombart, dont il épousa la fille.

Baelen ne possédait pas les qualités indispensables à un artiste de grandes conceptions ; à l'exception du tableau représentant la Sainte-Trinité qui se trouve à l'église Saint-Christophe de Liège, on ne connaît de lui aucune toile importante ; il avait plus d'aptitudes pour des sujets de moindre envergure.

En 1626, il entra en qualité de voyageur dans la Société des Maîtres de l'hôpital Saint-Jacques. Cette Société était composée de vingt-quatre personnes, dont une moitié était des voyageurs (artistes) et l'autre moitié des bourgeois de la ville.

En 1656, Gérard Douffet ayant à exécuter un tableau représentant Saint-Jacques, fit la tête de ce

saint d'après un dessin de Baelen qui vivait encore à cette époque.

BAILLEUX (François)

avocat et poète wallon, secrétaire et fondateur de la Société liégeoise de Littérature wallonne, s'applique à fixer l'orthographe et à établir sur des règles définitives une langue écrite, capable de rendre la pensée avec plus de clarté et de précision.

Il entreprit de faire un dictionnaire qu'il a, malheureusement, laissé inachevé ; il voulut sauver le patrimoine de la langue liégeoise en éditant les œuvres du passé, entr'autres le théâtre liégeois. Dans son respect pour le passé, il n'oubliait pas les semailles de demain ; et toute manifestation, tout effort littéraire étaient assurés de ses encouragements.

Lui-même sacrifiait à la muse dans le vieil idiome ; il a su, dans la chanson, assouplir la langue et en régler la mesure et le rythme ; lisez sa composition : « Mareije ». Rien de plus naturel, de plus spontané, de plus musical ! C'est écrit de verve, c'est du lyrisme !

Loukiz, vola déjà qu'elle reije,
Elle rajusteye si bonitret,
Vocial Mareije !

Quelle bonhomie et quelle juste observation !

Tout l'homme est là et nul ne l'a mieux peint que son ami Alphonse Le Roy :

« Les jours de réunion, à l'heure sonnante, Bailleux apparaissait dans sa rotondité, avec sa figure joviale, ses grands yeux bleus souriants, sa barbe blonde et plantureuse comme celle d'un Germain du Nord, son portefeuille de secrétaire sous le bras, la main tendue pour distribuer à droite et à gauche des poignées cordiales, la bouche pleine de paroles aimables et de spots pittoresques. »

Bailleux mourut à Liège en 1866; ce fut une perte sensible pour les lettres wallonnes, auxquelles il manquera longtemps un ami dévoué, aussi bienveillant et aussi éclairé.

BARÉ SURLET DE CHOKIER

patriote liégeois, vivait au xv^e siècle, au temps de la lutte glorieuse que soutenait le pays de Liège contre la puissante maison de Bourgogne; il fut avec Rase de Heers et Guillaume de Berlo le défenseur infatigable et héroïque des libertés communales. Les noms de ces patriotes ne peuvent être séparés des événements qui traversèrent leur pays; ainsi nous pouvons les apprécier en reproduisant les tableaux que nous offre l'histoire.

Liège, au prix d'une lutte incessante contre le prince-évêque et contre les Grands, avait pu garder les privilèges accordés par Albert de Cuyck en 1493; Jean de Wallenrode, dans un règne trop court, avait

favorisé l'épanouissement du régime démocratique. A sa mort, le chapitre cathédral choisit pour élu Jean de Heinsberg, mais celui-ci, âgé de vingt-trois ans, plus préoccupé de ses plaisirs que de ses devoirs, démentit les espérances qu'avait données son origine liégeoise; il prit un appui non dans le peuple, mais dans les Grands, qui supportaient avec peine l'égalité politique; la division ne tarda pas à naître entre le prince-évêque et le peuple.

Des événements importants se préparaient; la lâcheté du comte de Namur qui vend ses états à Philippe le Bon pour payer ses plaisirs va créer à la principauté de Liège un voisinage menaçant pour son indépendance; des conflits ne pouvaient tarder à éclater, favorisés et par l'ambition des ducs et par la haine que les Liégeois portaient à la maison de Bourgogne; n'était-ce pas à l'intervention des Bourguignons qu'ils avaient dû la perte de la bataille d'Othée?

Les prétextes ne manquèrent pas au duc pour intervenir dans les affaires du pays de Liège; les Liégeois répondirent à l'invasion par le siège de Bouvignes; le prince-évêque accepta une paix honteuse; il s'aliéna l'estime du peuple qui souffrait de voir la dignité nationale sacrifiée à la maison de Bourgogne; c'était le premier acte de défection; Jean de Heinsberg acheva de se perdre dans l'esprit des Liégeois en acceptant une pension pour prix de son abdication en faveur de Louis de Bourbon, neveu de

Philippe le Bon. A cette nouvelle, la consternation fut générale ; partout on s'écriait avec confusion : — Nous allons être réduits et malmenés ! Est-ce que nous deviendrons Bourguignons ? (F. Hénau, Histoire du pays de Liège.)

Le nouveau prince-évêque devait être dans les mains du duc un instrument docile ; les Liégeois ne tardèrent pas à être édifiés ; il crut pouvoir agir selon son bon plaisir, sans égard pour les libertés et privilèges ; à bout de patience, le peuple, fort de ses droits, se révolta et le pays le déclara rebelle et déchu de la principauté.

Les trois États n'ignoraient pas que par cet acte d'énergie, ils s'attiraient la colère du duc, mais ils s'étaient ménagé un allié dans un prince puissant, rival du Bourguignon : Louis XI, roi de France.

Battus à Montenaeken, les Liégeois sollicitèrent la paix ; elle leur fut accordée à des conditions rigoureuses ; l'une d'elles exigeait qu'on livrât à merci dix notables au vainqueur ; leurs députés avaient outre-passé leur mandat ; ils ne devaient pas « quelque personne outre donner à volonté de corps ne de bien ». Ils furent accueillis avec des cris de colère et de vengeance ; Baré Surllet s'élevait avec véhémence contre eux, les accusant d'avoir trahi et vendu la patrie.

Bourbon reprit possession de l'autorité et la paix fut proclamée au Perron ; mais le mécontentement des Liégeois devait persister aussi longtemps que leur

haine du nom bourguignon et leur mépris pour le prince-évêque.

On regretta bientôt l'indépendance d'autrefois en vivant sous le joug d'un prince appuyé sur l'étranger; les bonnes villes sentirent le besoin de renouveler leur alliance; c'est à cette heure que Philippe le Bon, irrité contre les Dinantais, résolut de les réduire par la force. Dinant, par son industrie, était rivale de Bouvignes, bourguignonne; ses habitants avaient été les premiers à envahir le pays du comté lors de la prise d'armes de 1465; ils tenaient des propos offensants pour le comte; ils tournèrent en ridicule le comte de Charolais, le traitant de bâtard du seigneur de Heinsberg et le pendirent en effigie.

Dinant est assiégé; le comte de Charolais refuse tout arrangement à l'amiable et le bourgmestre est obligé de remettre les clefs de la ville; la vengeance du vieux duc fut satisfaite; aucune horreur, aucun supplice, aucune ruine ne furent épargnés aux habitants; selon le bon plaisir du duc de Bourgogne, il n'y avait plus de Dinant, ni de Dinantais. (F. Héniaux.)

A Liège, on apprit avec stupeur le sort misérable de la ville de Dinant; en vain les Dinantais avaient attendu le secours promis par les Liégeois; cependant, Baré n'avait cessé de presser les Maitres; mais ceux-ci avaient répondu que Dinant n'avait pas besoin d'assistance et tiendrait longtemps; le peuple cria à la trahison; les Dinantais, femmes, enfants,

vieillards, appelaient la vengeance ; le moment paraît propice pour secouer la tyrannie !

Philippe le Bon vient de mourir ; le prince-évêque de Bourbon est absent ; le peuple désigne un comité de bourgeois pour régler les affaires de la ville ; la direction en est confiée à trois citoyens, réputés des plus braves et les plus habiles : Rase de Heers, Guillaume de Berlo, Baré Surlet de Chokier.

L'état de guerre est proclamé ; les Liégeois comptent sur la parole du roi de France : en vain on leur représente la duplicité de Louis XI. Rase de Heers traite d'ennemis ceux qui parlent ainsi ; le roi les soutiendra.

Le supplice du dernier bourgmestre de Dinant, qu'on accusait d'avoir ouvert au duc les portes de la ville, vint aggraver le conflit et rendre la guerre inévitable.

Les troupes bourguignonnes s'avancent jusqu'à Brusthem. En vain Louis XI s'interpose ; Charles passe outre, sûr de vaincre et les Liégeois et les Français.

Conduites par Rase de Heers, Baré Surlet et Guillaume de Berlo, les milices liégeoises vont à l'ennemi, mal armées, mal exercées, mais animées de courage et de résolution ; la lutte est inégale : les troupes bourguignonnes, aguerries, disciplinées, supérieures en nombre, doivent l'emporter ; cependant, tel est le courage, tel est l'héroïsme de nos compatriotes, qu'un moment ils tiennent la victoire ;

mais la chevalerie bourguignonne décide de la bataille par un mouvement tournant qui prend les Liégeois en flanc et les met en fuite. Sept mille Liégeois furent tués ; on releva parmi les morts Baré de Surlet, abattu d'un coup de lance.

Rase de Heers, après avoir vaillamment combattu, rentre à Liège pour organiser la résistance. En vain il veut défendre la cité ; le peuple est démoralisé ; malgré les efforts de Rase, il fait sa soumission et notre vaillant compatriote, vaincu cette fois par les lâches et les traîtres, prend le chemin de l'exil avec quinze mille Liégeois qui s'étaient prononcés pour la résistance.

Le duc de Bourgogne était maître du pays de Liège, mais la fierté nationale, l'amour de la liberté n'avaient pas désarmé dans le cœur des Liégeois, qui attendaient avec impatience l'occasion de restaurer les institutions démocratiques.

BASSENGE (Jean-Nicolas)

né à Liège en 1758.

Il se signala, au sortir du Collège des oratoriens, de Visé, par une pièce en vers intitulée : *La Nymphé de Spa*, qui fut applaudie et le consacra poète aux yeux de ses concitoyens ; l'envie ne manqua pas à sa gloire naissante et le poète méconnu s'éloigna pour se rendre à Paris.

La gloire des lettres françaises était alors sans rivale : Lamartine a pu dire en parlant de cette époque : « L'éclat continué par tant de générations de premier ordre de Corneille à Voltaire, de Bossuet à Rousseau, de Fénelon à Bernardin de Saint-Pierre, avait accoutumé le peuple à regarder du côté de la France. »

Bassenge pouvait caresser le rêve d'approcher les grands esprits qui faisaient de Paris le foyer du monde. En 1778 il eût pu (il avait vingt ans alors) voir réunis dans les salons du Palais-Royal, Buffon, Rousseau, Franklin, Diderot, Florian, La Harpe et Voltaire lui-même.

On devine l'enthousiasme du jeune poète à Paris : on en trouve encore l'écho dans ses lettres à l'abbé P.

Mais de grands événements se préparaient en France : la révolution éclatait à la voix de Mirabeau et notre héros, nourri des études de l'antiquité, élevé dans l'orgueil des franchises et des privilèges de ses compatriotes, ému du souffle généreux d'une nation amie qui revendiquait la liberté, notre héros, jeune, ardent, entraîné par le mouvement qui portait les meilleurs à réclamer pour tous mêmes droits et même justice, s'attacha aux idées nouvelles : le patriote absorba le poète.

Presque en même temps survint à Liège un conflit entre le prince-évêque Hoensbroeck et le peuple. Bassenge quitta Paris. Une grande fermentation agi-

tait les esprits, on discutait des droits de la cité, on exigeait le rétablissement des privilèges supprimés par Maximilien-Henri de Bavière. Les patriotes, inspirés par Bassenge, Reynier, Henckart, acquis aux principes de 89, prirent la tête du mouvement et profitant de l'émotion qu'avaient éprouvée dans toute l'Europe les âmes plébéennes à l'annonce de la prise de la Bastille, appelèrent leurs concitoyens à élire de nouveaux magistrats sous le régime de 1684, supprimé par le prince-évêque.

La révolution liégeoise était consommée ; le prince-évêque Hoensbroek refusa d'approuver la nouvelle institution populaire et de reconnaître les nouveaux élus, les bourgmestres Fabry et Chestret. Il réclama l'intervention de l'empereur Léopold, suzerain de la principauté de Liège, et le 12 janvier 1791, les troupes autrichiennes entraient dans la ville pour rétablir l'autorité du prince-évêque.

Ce fut le signal de la réaction et Bassenge dut s'exiler. Il se rendit à Paris, où il espérait trouver quelques secours pour ses malheureux concitoyens. Il y fonda le Comité des Belges et des Liégeois réunis ; il ne put intéresser au sort de sa patrie, ni le général Lafayette, ni Mirabeau : « Que désirez-vous donc Messieurs les Liégeois ? répondit celui-ci ; nous ne combattons que pour conquérir ce que vous possédez depuis deux siècles. »

Cependant, la campagne de Belgique sous la direc-

tion de Dumouriez, lui ouvrit les portes de sa ville natale, mais peu après, une seconde restauration autrichienne suivit la défaite de l'armée française à Neerwinden qui le força à reprendre le chemin de l'exil.

De cruelles épreuves l'attendaient à Paris : la révolution française traversait des heures critiques ; la terreur frappait les innocents comme les coupables. Bassenge vit l'échafaud dressé par les Girondins, dont il partageait l'enthousiasme politique et le rêve social ; ses sympathies et sa modération devaient lui être imputées à crime ; il fut porté sur la liste des suspects et jeté en prison.

La mort était proche ; on sait avec quel aveuglement et quelle fureur le bourreau prenait chaque jour ses victimes parmi les prisonniers ; le malheur n'ébranla pas sa constance, et son courage se grandit à la hauteur de l'épreuve ; il se montra d'un caractère généreux et compatissant pour ses compagnons de misère ; sa noble conduite eût pu lui coûter la vie, elle lui valut d'être transféré dans une prison plus rigide.

Bassenge échappa à la mort par l'intervention de quelques amis qui intercédèrent auprès de Robespierre, tout puissant alors.

Peu après sa mise en liberté, les Français, vainqueurs à Fleurus, entraient à Liège, le 7 juillet 1794. Bassenge les suivit. Cruelle fut la déception du

patriote liégeois quand, malgré les promesses d'une révolution où il avait entrevu la liberté pour sa patrie, et qui avait inscrit sur son drapeau : « La nation française renonce à entreprendre aucune guerre dans la vue de conquête », il dut assister à l'annexion du pays de Liège à la France.

Effacée de la carte de l'Europe, la Belgique disparaît jusqu'en 1830. Bassenge crut encore pouvoir servir sa malheureuse patrie en acceptant les fonctions de commissaire-général du département de l'Ourthe. Les républicains de France, au mépris de leurs engagements, traitèrent la Belgique en pays conquis et s'aliénèrent bientôt l'esprit des Belges ; notre compatriote, par son intervention, put adoucir les rigueurs de la domination étrangère dans le pays de Liège. Délégué au Conseil des cinq cents, il resta fidèle au culte de la liberté et lorsque Bonaparte aspira au consulat à vie, Bassenge fut éliminé : hommage rendu à la probité politique de notre concitoyen par celui qui l'avait jugé incorruptible et avait pressenti une opposition à ses projets liberticides ! Bassenge rentra dans la vie privée : il obtint l'emploi de bibliothécaire de la ville, il put ainsi satisfaire ses goûts littéraires jusqu'à sa mort (le 16 juillet 1811).

Bassenge n'a cessé de jouir de l'estime de ses concitoyens ; il a laissé le souvenir d'un patriote ardent, convaincu, intègre, aimant la liberté d'un sentiment qu'il ne séparait pas de l'amour de la patrie.

La ville de Liège, voulant immortaliser ce grand citoyen, a donné son nom à la rue qui commence faubourg Saint-Gilles et qui aboutit rue Defrance.

BASSENGE

né à Liège au xviii^e siècle.

Frère puiné du précédent, adopta les mêmes principes, siégea comme lui au Conseil des cinq cents et le remplaça dans ses fonctions de commissaire du directoire.

Il passa à la sous-préfecture de Malmedy en 1802, et fut, en 1804, présenté et admis au corps législatif, dont il faisait encore partie en 1814, lors de la déchéance de Napoléon.

Supprimé aussitôt après la capitulation de Paris, comme député d'un département qui n'appartenait plus à la France, il obtint un emploi dans les contributions indirectes et continua d'habiter le pays.

BAUDUIN (Dominique)

prêtre de l'oratoire, né à Liège le 14 novembre 1742, se consacra à l'étude et à l'enseignement de la jeunesse. L'excès de travail affaiblit sa vue, ce qui le força de quitter la place de professeur d'histoire, qu'il occupait depuis plusieurs années à Maestricht.

Bauduin est mort le 3 janvier 1809. On a de lui :

Essai sur l'immortalité de l'âme, Dijon 1781, Liège 1805. *La religion chrétienne justifié au tribunal de la politique et de la philosophie*, 1788.

BAYET (Gérôme-Eugène)

né à Liège le 29 novembre 1806, s'engagea en 1825, dans l'armée des Pays-Bas, comme brigadier dans un régiment d'artillerie.

Il venait de réussir son examen de sous-lieutenant, lorsque la révolution éclata. Il n'attendit pas son brevet et quitta Maestricht où il était en garnison, vint à Liège offrir ses services à la commission d'organisation, qui le nomma lieutenant le 2 octobre 1830, devint capitaine en second le 3 mai 1833, puis major le 1^{er} août 1843, et lieutenant-colonel en 1848; il fut élevé au grade de colonel en 1857.

Il concourut activement à l'organisation des compagnies de milice.

Le roi l'en félicita chaleureusement en 1858.

Il fut nommé officier de l'Ordre de Léopold et décoré de la croix commémorative.

BAYET (Henri-Nicolas-Félix)

frère jumeau de Jérôme. Il se distingua à l'époque de la révolution de 1830, pendant les journées de Septembre.

Il contribua à organiser la résistance pour notre indépendance.

Décoré de la croix de fer en 1835.

Ce fut un vrai patriote qui devint conseiller communal et jouit toute sa vie de l'estime et de la considération de ses concitoyens.

Il est mort en 1862, à Liège.

BEAUFORT (N.)

horloger de Liège, offrit le 2 Brumaire an II, à la convention nationale, une montre décimale de son invention. La convention accorda à son auteur une mention honorable dans le procès-verbal de la séance de ce jour.

L'aiguille de cette montre indiquait en même temps l'heure et la minute, d'après la nouvelle et l'ancienne division.

BEAUJOT (Charles-Remy)

né à Liège en 1784, mort en 1856. S'enrôla dans l'armée française, le 20 Messidor an VIII, et fut promu au grade de sergent-major le 24 septembre 1809.

Le 27 septembre 1810, à l'affaire de Buzaco, en Portugal, il fut blessé d'un coup de feu à la jambe. Abandonné sur le champ de bataille, il fut fait prisonnier, et jeté sur les pontons anglais où il resta jus-

qu'en 1814. L'année suivante, il entra au service des Pays-Bas avec son ancien grade de sergent-major, fut nommé sous-lieutenant en 1821 et lieutenant en 1829.

Lors de la révolution de 1830, il entra dans l'armée belge en qualité de capitaine et obtint sa retraite en 1840.

Beujot était chevalier de l'Ordre de Léopold.

Peu de temps avant sa mort, il avait publié un petit volume intitulé : *Relation de la captivité du capitaine Beujot, ancien sergent-major sous l'empire français*. Liège-Noël, 1856, in-18 de 151 pages.

BEECKMAN (Guillaume de)

né à Liège au xvi^e siècle, avocat et bourgmestre de Liège, était un grand citoyen ; il n'avait cessé de défendre les libertés liégeoises, sous le règne du prince-évêque Ferdinand de Bavière ; son dévouement à la chose publique était égal à celui de Sébastien de La Ruelle, élu bourgmestre le même jour que lui. Le prince-évêque mécontent de son élection voulut la faire annuler, mais les trente-deux métiers tinrent bon, et il fut investi dans ses fonctions. On accusa le prince-évêque de l'avoir fait empoisonner le 29 janvier 1631. Les bons métiers regrettèrent ce vaillant citoyen et, par une résolution unanime, ils lui érigèrent une statue en bronze sur la place du marché ; on grava et on publia un grand nombre de ses portraits

avec cette inscription : « Souspirés ô bourgoys, les grands et les petits. Beeckman est trépassé, qui estoit vostre appuy. »

Il fut enterré à Liège, à côté du bourgmestre La Ruelle, dans le caveau de l'église paroissiale de Saint-Martin-en-Ile.

BÉGIN (Louis-Jacques)

chirurgien militaire, né à Liège en 1793, mort à Paris en 1859.

Après avoir fait les campagnes de Russie, d'Allemagne et de France, Bégin se voua à l'enseignement médical, en 1813, et fut nommé au Val-de-Grâce, où il rendit de signalés services. Membre de l'Académie de médecine de Paris, du Conseil d'hygiène et de salubrité, il échoua, en 1858, à l'Académie des sciences, faute d'une voix.

Cet échec fut fatal à sa santé. Il abandonna dès lors toute étude, et succomba à une attaque d'apoplexie. Parmi ses travaux les plus importants, nous citerons son *Traité de Physiologie pathologique*; son *Traité de Thérapeutique*; une édition des *Maladies des yeux de Scarpa* (1820); une réédition de la *Médecine opératoire de Sabatier*; enfin, ses *Éléments de Pathologie chirurgicale et de Médecine opératoire* (Paris, 1824), et ses *Études sur le service de santé militaire* (1849).

C'est également à Bégin que l'on doit l'admirable organisation de l'arsenal chirurgical de l'armée, qui a servi de modèle à la plupart des nations de l'Europe.

BERNARD (Félix)

poète de langue française, naquit à Liège le 16 décembre 1844.

Sa vie n'a pas d'histoire ; elle est toute dans ses œuvres. Une indépendance de fortune le mit au-dessus des compétitions vulgaires et lui permit de se livrer à son goût pour les lettres.

Il eut des maîtres et des modèles ; tour à tour Goethe, Byron, Musset, Hugo partagèrent son enthousiasme et bercèrent sa jeune imagination.

Au seuil de la vie, il ressentit cruellement l'évanouissement des illusions de la jeunesse et partagea la souffrance éternelle de ceux qui poursuivent le rêve, l'idéal.

Son inspiration, tantôt grave, tantôt légère et familière, se voile d'une teinte mélancolique, alors même qu'il célèbre la joie d'aimer et les caresses de l'amour ; le poète se plaît à peindre les beautés de la nature, qui éveillent dans son âme émue des sentiments de calme, de paix et de jeunesse éternelle.

Les lilas ont fleuri sous les tièdes haleines
Qu'ont répandu dans l'air les souffles du printemps.
Les âmes des amants de tendresse sont pleines,
L'amour éclot joyeux dans les cœurs de vingt ans.

(Poème de Mai, Les Saisons.)

Le poème des Saisons est comme la synthèse de son talent ; le printemps éveille des images de fraîcheur et de jeunesse, l'été s'inspire du calme et de l'harmonie, l'automne a des accents plus graves, plus recueillis et l'hiver achève le cycle poétique dans un style familier où le poète claquemuré gémit dans sa chambre.

En regardant les toits par la neige blanchis,
Plus un pâle rayon dans les cieux ne s'allume.
Je te supprimerais d'un seul trait de plume
Si j'étais le bon Dieu, vieux grigou sombre et noir.
Qui nous enlèverait même jusqu'à l'espoir !
Par ces temps de frimas, de froidure et de gel.

N'est-ce pas dans une de ces longues soirées d'hiver, que sa fantaisie se plut à composer à la mémoire de Charles Monselet, les propos de la gourmandise ? On sourit à l'étal des capacités gastronomiques de l'auteur, on le suit dans ses rimes aisées, d'humeur joyeuse, de source vive, et l'on se souvient du mot de Brillat-Savarin : « Il n'y a qu'un homme d'esprit qui sache manger ! »

Ses vers s'arment d'ironie quand, fidèle à l'art qui inspira tant de chefs-d'œuvre, il frappe de ridicule l'Apôtre d'une esthétique nouvelle.

Jamais au fond de lui rien ne tressaille ou vibre,
Ce serf d'un sot dada n'a rien d'une âme libre.
Dieu garde nos fils des tiens, détestable esthète !

Son âme s'inquiète d'une injustice qui émeut toute une génération :

Sur toi, trop vieille France, est fixé l'œil du monde
Vas-tu resplendir juste ou t'écrouler immonde ;
On lave dans le sang un soufflet sur la joue,
On guérit une plaie, on répare un revers.
L'injustice est au front une éternelle boue !...

Sa muse s'émeut du sort des misérables et réclame
pour eux la charité et l'indulgence :

A moins que d'être vil, on sent qu'aux malheureux,
Il faut être indulgent, doux et bon pour eux !

Sa générosité s'indigne du mépris que le monde
porte à la fille-mère :

... Mais le monde hypocrite
Qui trop souvent à faux admire ou bien s'irrite,
Est dur aux malheureux, cruel et sans pardon,
Il poursuit la victime en son triste abandon.

Son cœur, au tableau de l'enfant martyr, a ce cri
de détresse :

O sombre esprit du mal, faut-il que tu railles
De l'homme, ton jouet, au point qu'on puisse voir
Des mères torturant le fruit de leurs entrailles !

Tout est impression pour son âme vibrant comme
un écho des souffrances humaines et sa passion pour
le beau, le vrai et le juste, s'affirme dans l'harmonie
et la flamme de l'inspiration.

Lorsque la maturité eut calmé la fougue de
l'amour, le poète eut la sérénité du sage et la vision
du devoir.

Après avoir cherché ces décevantes voies
Où le rêve et l'orgueil sèment leurs fausses joies ;

Enfin vient la clarté, nous voyons qu'il n'est rien
Qui vaille la douceur de la tâche accomplie,
Que faire son devoir est le suprême bien !
Tout le reste, ici-bas, est mensonge ou folie !

Le poème « Le Pardon » exprime bien l'état d'âme
de celui qui fut bon, généreux, aimant.

L'exemple du pardon, le Sauveur le donne :
Renié, torturé, sur la croix il pardonne.
Et l'on voit sur son front qu'entoure un nimbe d'or,
Un sourire expirant qui nous pardonne encor !

Il adressait ces vers à son ami le docteur Poskin
et c'est à la piété de cet ami fidèle que nous devons le
recueil des œuvres de Félix Bernard, sous le titre :
A travers la Vie.

Liège, sa ville natale, fera une place distinguée à
F. Bernard, parmi ses poètes d'expression française.
Son œuvre n'atteint pas les sommets lumineux
éclairés par le génie, mais plus modeste, elle
s'accorde d'un lyrisme qui célèbre la beauté dans
l'harmonie, élève l'âme dans la contemplation de la
nature et porte dans les cœurs les sentiments d'amour,
d'indulgence et de pardon.

Félix Bernard ne jouit pas des fruits de ses travaux.
Sa patrie n'accorda pas une couronne à son tombeau ;
il mourut ignoré comme poète, le 27 août 1903.

BEX (Pierre de)

né à Liège, le 28 mars 1594; licencié en droit,

bourgmestre de Liège, défenseur des libertés du pays de Liège, martyr de la cause populaire ; fut élu pour la première fois bourgmestre de la cité en 1623, à l'âge de vingt-neuf ans ; et une seconde fois en 1635.

Succéda au bourgmestre Beeckman.

A cette époque, le peuple manifestait son mécontentement, l'autorité du prince était menacée.

Ferdinand de Bavière avait porté atteinte aux libertés consenties par le traité de Fexhe ; les Liégeois soulevés avaient revendiqué leurs droits en portant à la magistrature les bourgmestres Beeckman et La Ruelle.

Deux factions s'étaient formées : les Chiroux, du parti du prince, soutenus par la noblesse et par les corporations religieuses, jésuites et chartreux ; les Grignoux, défenseurs des libertés publiques et partisans de la liberté religieuse.

Beeckman paya de sa vie son zèle pour la cause populaire ; il mourut en 1631, empoisonné ; la passion religieuse autant que la passion politique avait armé le bras de l'assassin.

En 1635, Pierre de Bex est élu pour la seconde fois bourgmestre de Liège par les XXXII métiers.

Il appartient au parti des Grignoux, et lorsque Ernest de Bavière, après avoir jeté sur le pays les armées de Piccolomini et les bandes de Weert, aspirait dans son zèle religieux à placer le pays sous la domination espagnole, nos bourgmestres cherchaient

le salut pour notre nationalité dans les encouragements de la France.

La Ruelle, chef de l'opposition, portait ombrage au prince ; c'était assez pour qu'il disparût. « Tollatur », s'était écrié un jour Ferdinand, et son vœu criminel fut entendu ; le bourgmestre de Liège fut traîtreusement assassiné.

Le peuple ne se trompa pas en désignant la main qui avait frappé son chef ; les jésuites furent expulsés, le recteur tué et leur couvent dévasté.

Barthélemy Rolans, connu sous le nom de Bartel, succéda à la Ruelle dans la confiance du peuple ; c'était, disent les mémoires du temps, un autre la Ruelle pour son généreux dévouement, pour son intelligence des vrais intérêts de la république ; il fut secondé par plusieurs hommes de talent, notamment par Pierre de Bex. Celui-ci ne cesse pas de jouir de la faveur populaire et lorsque la patrie est menacée, c'est lui qu'on charge de se rendre à La Haye pour demander le secours des Provinces-Unies. Hélas ! ses démarches devaient être infructueuses, la France et les Provinces-Unies, malgré leurs promesses, abandonnent les Liégeois ; on a pu qualifier cet acte de crime politique.

Le peuple de Liège, fatigué de cette lutte, sans appui au dehors, menacé par le prince qui s'est avancé jusqu'à Visé avec des troupes impériales, le peuple, sourdement travaillé par les créatures de

Ferdinand, baisse la tête et la trahison du bourgmestre Del Bouille, qui livre la citadelle, achève la soumission.

Ferdinand de Bavière supprime les privilèges de la cité et gouverne en despote à l'encontre de tous les droits publics et privés ; les Chiroux n'ont pas oublié leurs défaites ni leur exil ; la réaction s'exerce sans frein, s'aggravant de l'intolérance qui fouille jusque dans la conscience, et le prince vindicatif demande des victimes pour les actes des jours de révolte !

Le vieux bourgmestre Bartel, l'âme de La Ruelle, va payer de sa tête son dévouement à la chose publique, son amour du peuple et son patriotisme ; on veut frapper en lui, non seulement le patriote, mais encore le défenseur de la liberté de conscience : n'osait-il pas, à cette époque d'intolérance, manquer à ses devoirs religieux et s'honorer de l'enterrement civil de son père ? C'était, on peut le dire, en 1649, dans un pays de gouvernement clérical, plus qu'il ne fallait pour susciter la haine des gens d'église et justifier, au nom de la foi, le supplice de Bartel ; il est jeté en prison, il est mis à la torture ; mais le fier Bartel ne fléchit pas ; il va mourir et, marchant à l'échafaud : « Vivant, dit-il, j'ai voulu la liberté ; mourant, je la veux encore ; après ma mort, mes ennemis la voudront à leur tour. »

Il y avait dans ces paroles quelque chose de pro-

phétique ; les Chiroux, qui s'étaient montrés ses ennemis les plus irréductibles, ne devaient pas tarder à se repentir de l'appui qu'ils donnaient au prince-évêque et à regretter d'avoir sacrifié leurs libertés ; leur mécontentement leur fit oublier les rancunes et les rapprocha des Grignoux.

Maximilien-Henri de Bavière avait succédé à son oncle Ferdinand, mais la mort du prince-évêque n'apporta aucun changement dans le régime de l'arbitraire : Maximilien était aussi étranger que son parent aux traditions, aux mœurs, aux lois nationales ; le peuple de Liège murmurait devant les exigences fiscales et les Grignoux comme les Chiroux, dans la misère commune, ne cessaient de revendiquer leurs droits et privilèges ; une révolte éclata dans la garnison bavaroise, on y vit l'intervention des bourgeois de Liège.

Maximilien voulut sévir et frapper les chefs qui avaient organisé l'émeute ; il voulut faire un exemple capable de porter la terreur dans le peuple.

Pierre de Bex, le conseiller du peuple, un des plus énergiques Grignoux, s'était réfugié à Herstal, dans la partie dépendant des Provinces-Unies ; il était sous la protection du droit des gens ; le prince passa outre, il le fit enlever pendant la nuit et le mit en jugement ; le tribunal, formé de ses créatures, condamna de Bex à mort pour crime de trahison ; le patriote se glorifia de s'être dévoué de fait et de parole

à la patrie et à l'ordre légal ; il refusa d'implorer sa grâce, c'eût été amnistier le Prince de ses forfaits et les légitimer en quelque sorte. (Histoire du peuple liégeois.)

Sur l'échafaud, il prononça quelques mots aussitôt étouffés par le bruit des tambours et des trompettes des troupes bavaïses massées sur la place du Marché.

Bex mourut victime du despotisme de l'étranger, laissant la mémoire d'un honnête citoyen, d'un patriote éclairé et dévoué ; son nom a mérité d'être consacré dans le martyrologe des bourgmestres liégeois morts pour la patrie.

BICHEROUX (François-Martin)

né à Liège.

Était capitaine d'infanterie à l'époque de la révolution, en disponibilité à Liège. Faisait partie, en qualité d'officier, du corps des volontaires liégeois qui vint au secours de la capitale, dès les premiers jours de septembre, après avoir propagé le mouvement national dans les communes situées sur la ligne de Liège à Bruxelles. Il défendit, à la tête de quelques hommes, le 23 septembre 1830, au matin, la position de l'Observatoire ; le même jour, il signa et envoya au commandant hollandais la sommation d'évacuer le parc. Pendant les autres journées, il commanda et dirigea diverses attaques sur plusieurs

points de la ville. Il reçut, pour sa vaillante conduite, la Croix de Fer.

BINJÉ (François)

peintre, aquarelliste distingué, né à Liège, le 10 octobre 1835.

Dans une autobiographie rapportée par I. Dejardin dans son ouvrage : *L'Art Flamand*, notre concitoyen s'exprime ainsi : « En peinture, je n'ai été l'élève de personne : je n'ai commencé à tâter de la peinture qu'en 1873, après mon mariage. »

Comment il devint peintre ? Il nous le dit lui-même avec une réserve et une modestie charmantes : « Pendant quelques années j'ai passé mes étés à La Hulpe ; c'est là que me vint l'idée de m'essayer à peindre, le dimanche, sans prétention aucune ; simple distraction dominicale, car j'étais attaché au Ministère des Chemins de fer, administration des Télégraphes. Je cumulais donc : fonctionnaire durant la semaine, peintre le dimanche. »

En 1876, il envoya deux œuvres au Salon triennal de Bruxelles ; il se résignait d'avance à les voir refusées : il fut agréablement surpris en apprenant qu'elles étaient reçues et bien placées.

Le premier succès devant la critique et devant le public l'encouragea, sans autrement l'émouvoir, et, pendant une dizaine d'années, il s'efforça de fixer par

la peinture à l'huile, dans une série d'études, ce qu'un critique d'art a appelé son rêve de ciels, d'eau, de dunes et de bois.

Binjé voulut faire de l'aquarelle et ses premiers essais le mirent au premier rang. Il fut appelé à remplacer Huberti comme membre effectif de la Société royale belge des Aquarellistes (1882).

L'artiste allait marquer désormais dans la pléiade brillante des aquarellistes belges et l'amateur de jadis comptait parmi les maîtres : avec Israëls, Uytterschout, il résumait l'art de l'aquarelle en Hollande et en Belgique ; on peut dire dans les Pays-Bas, car Binjé, quoique Liégeois, appartient à l'École flamande.

Nul n'a mieux apprécié son talent que notre écrivain national, Camille Lemonnier, dans la notice qu'il lui a consacrée à l'occasion de l'exposition posthume de ses œuvres, au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, en 1901 : « Entre 1880 et 1890, dit l'éminent critique, s'espace une floraison abondante, à mesure plus riche et plus sûre : toute une série de toiles et d'études qui sont la préparation à sa manière définitive ; le ton plein et fort, la touche grasse sont des dons du peintre ; il excelle dans les manœuvres expressives : elles se combinent chez lui avec l'émotion et le sens de la poésie. »

Citons parmi ses œuvres le « Cabaret », où résolument claironne la fanfare rouge des tuiles, ce rouge recuit et pourpré qui fera la fortune de maintes de ses toiles. »

Le « Cabaret » dit l'éminent critique se place vers 1889 et semble le point de départ de la facture mordante, estampée, truquée en pleine pâte, qui est pour le peintre arrivé à maturité le signe de sa vitalité intense. »

Rappelons qu'en 1867 Binjé obtint la médaille des Beaux-Arts à l'Exposition de Bruxelles.

Ses œuvres sont nombreuses et toutes sont très estimées : le Roi a acquis une étude prise à Maria-kerke ; le Musée de Bruxelles « Le Matin » ; le Musée de Liège « La Campine ».

On retrouve le nom de Binjé dans les musées étrangers, à Dresde et à Munich.

Notre concitoyen mourut à Schaerbeek, le 10 mai 1900, ayant à peine achevé les deux toiles « L'Étang » et les « Rochers en Ardenne », qui le révèlent en possession de la plus belle et de la plus solide technique.

BOUHTAY (Henri-Noël)

né à Liège le 8 juillet 1777, mort le 25 mars 1859. Général-major honoraire, chevalier des ordres du roi Léopold et de la Légion d'honneur.

Ancien aide-de-camp du général comte Lebeau, il s'engagea sous les drapeaux de la République et fut nommé sous-lieutenant en 1812. Lieutenant-adjudant du général Dulong en 1813, il reçut le brevet de

capitaine quelques jours après. Fait prisonnier par les Autrichiens, il ne parvint à être libéré qu'en juin 1814. Il assista à la bataille de Waterloo et eut deux chevaux tués sous lui.

Bouhtay obtint sa démission honorable et entra dans l'armée hollandaise avec son ancien grade. Immédiatement après la révolution, Bouhtay retourna dans l'armée belge avec le grade de major d'état-major. Il fut nommé lieutenant-colonel en 1831 et colonel en 1832.

Du 15 janvier 1833 au 18 juin 1839, Bouhtay remplit successivement les fonctions de chef d'état-major près la 6^e division territoriale, puis le commandement supérieur de Venloo.

En lui accordant une pension de retraite le 18 juillet 1848, le Roi lui conféra le grade de général-major.

Peu de nos concitoyens possèdent un état de services, aussi bien rempli ; de 1798 à 1815 il assista à presque toutes les grandes batailles de cette mémorable époque.

BOUILLE (Théodore)

historien de la principauté de Liège, naquit à Liège en 1680 ; il alla compléter ses études à Paris, à la Sorbonne, où il conquist le grade de bachelier.

Il voulut doter sa patrie d'une histoire en langue française qui remplaçât les chroniques trop souvent fantaisistes, plus amies du prince que de la vérité ; si

notre concitoyen n'a pas fait œuvre plus méritoire, si on relève dans son *Histoire de la Ville et du Pays de Liège* des lacunes et, ce qui est plus grave, des inexactitudes, il faut en accuser l'insuffisance des matériaux mis à sa disposition et les balbutiements d'une méthode historique encore dans l'enfance.

Ses trois volumes in-folio, imprimés en 1725, 1731 et 1732, ont été consultés avec fruit par les écrivains liégeois; Ferdinand Henaux savait en apprécier la valeur quand il disait : « Le Père Bouille a le premier établi historiquement les événements du xvii^e siècle et son livre est un travail d'un ordre fort élevé. »

Notre concitoyen était entré dans l'Ordre des Carmes chaussés, cherchant dans la solitude du cloître et dans l'abnégation de soi-même le jugement sûr de l'historien impartial; son attachement aux institutions établies par les princes-évêques a pu lui dérober la vérité dans l'appréciation des revendications populaires, tant il est difficile de se dégager de ses sentiments personnels dans l'interprétation des faits contemporains!

Le père Bouille mourut à Liège en 1743.

BOULANGER (Baudouin)

général de la Commune de Paris, sous la révolution. Naquit à Liège le 7 janvier 1753. A Paris, où il était

allé exercer sa profession de joaillier, il fut surpris par les événements; il se mêla activement au mouvement révolutionnaire, il applaudit aux revendications du peuple; emporté par la tourmente, il s'abandonna au torrent populaire qui menaçait de tout entraîner dans l'exaspération et la haine du despotisme, de la royauté, de la noblesse et du clergé.

La démagogie s'était levée menaçante dans l'aveuglement de la passion politique. Marat, âpre et cruel, qui n'entrevoyait la société nouvelle qu'à travers un nuage de sang, réclamait chaque jour des hécatombes humaines et gourmandait la populace trop lente à le satisfaire; Boulanger cherchait dans les clubs, par ses déclamations, une popularité malsaine, approuvait les excès quand il ne les encourageait pas.

Les hommes qui jugeaient de sang-froid déploraient l'égarement de la multitude, et leur impuissance : la populace déchainée, ivre de vengeance, ne pouvait les entendre.

Lorsque les Girondins, effrayés de leur œuvre, qu'ils avaient rêvée de concorde et de justice, voulurent s'opposer au déchainement de cette tourbe insensée et la ramener à l'aurore pur de la journée du 10 août, le peuple les accusa de trahison et les porta à l'échafaud au milieu des huées et des cris de mort. Robespierre eût pu les sauver; l'ambition, chez lui, parla plus haut que la justice : il sacrifia à sa popularité ses compagnons de lutte des

journées glorieuses ; peut-être hésita-t-il à désarmer la Commune, jugeant insuffisante l'œuvre d'assainissement de la France et de la république ! Désireux d'amoindrir la puissance de Marat, il pactisa avec la lie du peuple ; il pouvait espérer aussi arrêter les attentats que son cruel rival ourdissait dans l'ombre.

Robespierre eut des disciples — on l'avait surnommé l'idole du peuple — qui vivaient dans l'auréole du républicain incorruptible, mais il eut aussi ses créatures qui lui rapportaient ce qui se disait dans les clubs et qui entretenaient sa popularité ; Boulanger accepta ce rôle, et Robespierre, pour se ménager des intelligences auprès de ceux qu'il craignait, le fit nommer membre du Comité de salut public et général de brigade de la Commune. Boulanger commanda les sections en armes dans la journée du 31 mai 1793, qui décida du sort des Girondins ; son civisme rassurait le peuple. Santerre, général en chef, était suspect. Triste honneur d'un coup de force brutale qui préparait l'échafaud pour les meilleurs, l'élite qui avait fleuri de son souffle généreux les premiers jours de la révolution.

Lorsque la France entière se souleva contre l'anarchie qui menaçait la France d'une dissolution sociale, d'une ruine intellectuelle et morale, dans l'opprobre des nations civilisées, Boulanger voulut se joindre à Rousin, membre de la Convention,

envoyé à Lyon pour soumettre la ville révoltée ; il réclama une guillotine.

Ce cri d'un énergumène annonçait de cruelles représailles. Combien cruels, en effet, ces massacres inouïs, d'une barbarie sans nom, que les amis de la liberté ne peuvent rappeler, après plus d'un siècle, sans la pâleur au front !

L'histoire, en ne mentionnant pas Boulanger parmi les acteurs du drame, lui a épargné cette flétrissure.

Boulanger n'avait pas l'intelligence qui élève au-dessus de la médiocrité ; il avait la servilité qui fait un instrument entre les mains d'un chef de parti ; il put trouver la popularité dans les clubs où on applaudissait les plus exaltés.

Il crut servir Robespierre en attaquant Hébert au Club des Cordeliers ; il fut mis en accusation. Robespierre le défendit et le sauva de la guillotine.

Le 9 thermidor, sous les ordres de Henriot, commandant en chef l'armée de la Commune, il tenta de sauver son bienfaiteur ; la Convention ne fut pas désarmée, Robespierre succomba.

Trois jours après, Boulanger était condamné et tombait victime à son tour de la cruauté d'un peuple qu'il n'avait su que flatter.

BOVY (Jean-Paul)

docteur en médecine, chirurgien en chef des hospices,

naquit à Liège en 1779. Fils d'un chirurgien militaire, il se prépara de bonne heure à remplacer son père. Lorsque les troupes autrichiennes durent battre en retraite devant les troupes françaises victorieuses, Bovy voulut servir comme son père sous le drapeau autrichien, qui protégeait le prince-évêque et les fidèles de la cour épiscopale ; il s'engagea comme volontaire, fit la campagne du Rhin dans les hussards de Rohan et suivit l'armée en Italie où il fut fait prisonnier ; après la bataille de Marengo, Bovy rentra à Liège où il reprit l'exercice de la médecine ; il acheva ses études et prit ses grades de docteur à l'Université de Liège.

Il consacra ses loisirs à recueillir les souvenirs de sa ville natale ; ses promenades historiques dans le pays de Liège sont connues de tous les Liégeois, qui en apprécient les qualités d'observation et l'exactitude d'information ; si le lecteur nous pardonnait l'anachronisme, nous dirions que Bovy fut le premier reporter liégeois : lisez ses pages pittoresques où se déroulent au jour le jour les événements qui ont fait sensation ! Mais notre reporter se double d'un historien qui aime à se rappeler les mœurs, les coutumes, les fêtes, à retracer la vie pittoresque de la cité ; ce qui charme dans ses récits, c'est le parfum de sincérité et de bonne foi qu'on y respire, et si l'on y surprend quelques regrets du passé et quelque retour vers le bon vieux temps, on pardonne à Bovy ce qui n'est que la fidélité

à un état de choses qu'il avait librement accepté, auquel le rattachait la foi jurée ; soldat, il gardait scrupuleusement le serment prêté au prince-évêque.

Le docteur Bovy fut un chirurgien apprécié dont la mort prématurée (1841) fut regrettée par la population liégeoise.

BRY (Théodore de)

graveur et libraire, né à Liège en 1528, s'adonna à la gravure et devint bientôt un artiste remarquable. Les partisans de Luther ayant, en 1570, essayé d'introduire la réforme à Liège, un décret bannit de cette ville tous les fauteurs réformistes. de Bry fut expulsé par ce décret et, privé de ses biens, se retira à Francfort-sur-le-Mein, où il fit ressource de ses talents. Il mourut le 27 mars 1598, laissant deux fils, Jean-Israël, qui n'existait plus en 1612, et Jean-Théodore, qui vécut jusqu'en 1623. On distingue surtout parmi ses gravures : l'Age d'or, d'après Abr. Bloemaert ; le Bal vénitien, qui lui sert de pendant ; la petite Foire de Village ; la Fontaine de Jouvence ; le Triomphe, d'après Jules Romain. Théodore a aussi gravé, avec Jean-Israël, l'ouvrage intitulé : *Alphabeta et characteres a creato mundo, ad nostra tempora*, Francfort, 1596, in-8° oblong ; les figures du *Proscenium sive Emblemata vitæ humanæ*, Francfort, 1627, in-4°.

Les estampes qu'il a copiées d'après d'autres maîtres

et qu'il a réduites en petit, sont souvent plus estimées que les originaux. Dans un voyage que Théodore de Bry fit en Angleterre, en 1587, Kich Hackluyt lui conseilla de former une collection de voyages dans les Indes orientales et occidentales. de Bry fit imprimer successivement les relations les plus intéressantes.

Il mit en même temps sa collection sous presse dans les trois langues, française, latine et allemande.

Le premier volume parut en 1590 ; les six premières parties des grands voyages suivirent, du vivant de Théodore de Bry. La première partie des petits voyages ne parut qu'après sa mort, par les soins de ses deux fils, qui continuèrent les deux collections.

BRY (Jean-Théodore de)

fils cadet du précédent et graveur comme lui, né à Liège en 1561, mort à Francfort en 1623, apprit les règles du dessin de son père, qu'il surpassa ; mais quoiqu'on ait de lui un assez grand nombre d'estampes très recherchées, et qu'il ait publié plusieurs grands ouvrages, tous dignes de l'attention des curieux, tels que les *Emblèmes* et la *Bibliothèque calcographique de Boissard*, etc., il doit sa célébrité principale à la collection des grands et petits voyages. Ce recueil, commencé par son père, se compose de vingt-cinq parties, in-fol., ornées de cartes et de gravures.

On trouve la description détaillée de cet ouvrage dans le Manuel de Brunet, Liège, 1839.

BRY (Thiry de)

orfèvre et ciseleur, né à Liège au xvi^e siècle, était un artiste estimé. Ses ouvrages étaient très recherchés.

BURDO (Adolphe)

né à Liège en 1849, mort à Paris en 1891. Il entreprit un premier voyage en 1878, visita le Sénégal, puis remonta le Niger jusque dans le royaume de Noupé, en amont du confluent avec le Bénoué, sur lequel il s'avança ensuite pour explorer les pays encore inconnus des Akpotos et des Mitchis. Le récit de ce voyage a été consigné dans Niger et Bénoué (1879). Peu de temps après son retour en Europe, Burdo fut envoyé en mission par l'Association internationale africaine, dans la partie orientale de l'Afrique centrale (1880). Parti de Zanzibar, il parvint à conduire à Karéma la caravane qu'il amenait au capitaine Popelin; celui-ci se porta, de son côté, au secours de son compatriote, au moment où il allait succomber sous les attaques des Rougas-Rougas. Burdo a raconté ce second voyage dans son volume intitulé : De Zanzibar à la région des grands lacs (1886).

CABEL (Marie-Josèphe-Dreulette)

dame Cabu, dite cantatrice scénique, née à Liège en 1827, morte à Maisons-Laffitte en 1885. Elle devint l'élève d'un chanteur nommé Louis-Joseph Cabu, qu'elle épousa bientôt et d'avec lequel elle divorça ensuite.

Elle fut engagée à l'Opéra-Comique de Paris, où elle resta inaperçue. Elle alla passer ensuite deux années (1850-1851) au Théâtre de la Monnaie de Bruxelles, où commencèrent ses succès, puis se fit applaudir à Lyon, à Strasbourg, à Genève, et enfin à Paris. Elle créa alors de nombreux rôles qui la placèrent parmi les premières cantatrices de l'époque. Elle quitta le théâtre en 1877 et fut, l'année suivante, frappée d'une attaque de paralysie, qui ne lui fit plus trainer qu'une existence misérable.

CAMBRESY (Thomas-Joseph)

né à Liège en 1811, mort en 1880, est l'inventeur d'un bateau insubmersible, exposé à Paris en 1865.

Il inventa aussi un shrapnell à double manchon, encore en usage dans l'artillerie. (Voir Technologie du colonel Teersen.) Cette invention lui valut des gouvernements étrangers, plusieurs distinctions.

Cambresy avait pris part à la révolution belge et

il reçut, pour sa belle conduite, la décoration des combattants de 1830.

Il était officier du Christ du Brésil et de Charles III d'Espagne.

Son esprit inventif s'était développé à l'établissement John Cokerill, où il avait été employé dans l'atelier des mécaniciens.

CAPITAINE (Casimir-François-Ulysse)

homme de lettres, né à Liège le 23 décembre 1828, consacra son existence à son pays natal, soit qu'il s'efforçât d'arracher à l'oubli ceux qui avaient honoré sa patrie, soit qu'il voulut faire revivre tout ce qui l'avait distinguée de tout temps dans les lettres et les arts; collectionneur infatigable, il alla à Paris consulter les documents ayant trait à l'histoire de Liège, et réunit des souvenirs capables d'éclairer ceux qui, après lui, eussent voulu faire œuvre plus importante de restitution historique.

Il publia en 1850 : *Recherches sur les journaux et les écrits périodiques liégeois*; puis, le *Nécrologe liégeois*, qu'il rédigea en vingt volumes de 1852 à 1870.

Ulysse Capitaine fit paraître aussi un aperçu historique sur la franc-maçonnerie à Liège, et publia la *Biographie des Médecins liégeois*. Nombre de sociétés littéraires et archéologiques l'appelèrent à participer

à leurs travaux, et il s'y distingua par plusieurs études, où la recherche patiente et laborieuse s'ajoutait à un jugement impartial et éclairé.

Il se rendit utile dans toutes les institutions nationales qui marquent le développement et la grandeur de la Belgique. On le vit membre de la commission provinciale de statistique, de la commission administrative de l'institut des sourds-muets, de la commission administrative du Conservatoire de musique, enfin administrateur du comptoir d'escompte de la Banque nationale.

La confiance de ses concitoyens l'appela à siéger au Conseil provincial, pour le canton de Liège.

Ulysse Capitaine mourut à Rome, au cours d'un voyage qu'il avait entrepris dans le Midi, et, comme si de son vivant il n'eût pas encore assez fait pour sa ville natale, il voulut, par son testament, ajouter encore au tribut de regrets et de gratitude que lui devaient ses concitoyens; il légua, en effet, à la ville de Liège sa bibliothèque liégeoise, sa collection de sceaux, de médailles, de cartes géographiques et d'autographes.

Ces collections ont été réunies dans la salle de la bibliothèque de l'Université, et le buste en marbre du généreux donateur a été placé dans le même local, par décision du Conseil communal.

La reconnaissance de la ville de Liège pour Ulysse Capitaine s'est affirmée, ainsi qu'elle s'affirme

pour les Liégeois qui la justifient par leur conduite et les services rendus au pays : il repose au cimetière de Liège, aux côtés des citoyens qui se sont consacrés au bien de la patrie.

Ce modeste était un laborieux, ce débile était un infatigable, cet intellectuel était un travailleur s'appliquant à glorifier sa ville natale.

CARLOMAN

né à Liège (Jupille), fils aîné de Charles Martel, gouverna le royaume d'Australie en qualité de maire du palais, charge que lui donna le peuple; le clergé qui, sous le gouvernement de Charles Martel, n'avait osé parler, s'en vengea à sa mort, en répandant les plus sinistres présages.

Eucher, évêque d'Orléans, disait avoir vu ce prince, en corps et en âme, dans l'enfer; et Boniface, l'apôtre de la Germanie, sur le bruit de cette vision, avait fait ouvrir le tombeau du prétendu réprouvé; mais au lieu d'y retrouver son corps, il n'avait vu qu'un affreux dragon; on publiait même qu'il était tombé du ciel des morceaux de chair crue, sur lesquels des oiseaux s'étaient jetés pour les dévorer. Pour faire taire tous ces bruits, Carloman convoqua un conseil et employa pour la première fois l'année de l'incarnation, appelée depuis ère vulgaire. Dans ses lettres de convocation, Carloman, fatigué du pouvoir,

en abandonna sa part à Pépin, se fit moine et se retira à l'abbaye de Mont-Cassin, montrant autant de soumission aux ordres de ses chefs spirituels, qu'il avait déployé de courage et de talent à la tête des armées. Envoyé en France par l'abbé de son couvent, pour y suivre une négociation qui intéressait le pape, il mourut à Vienne, en Dauphiné, le 7 août 755.

CHAPEAUVILLE (Jean)

docteur en théologie, né à Liège le 5 janvier 1551. Enseigna cette science dans plusieurs monastères, fut inquisiteur de la foi, chanoine de la cathédrale, grand pénitencier, archidiacre et prévôt de son chapitre, et mourut le 5 mai 1617. C'est en partie à ses soins qu'est due l'érection du séminaire épiscopal de Liège, sous le règne d'Ernest de Bavière. Ce fut Chapeauville qui fut chargé du procès du malheureux Devaux, moine de Stavelot, accusé de sorcellerie, et qui fut pendu pour ce prétendu crime. Le seul de ses ouvrages qui puisse aujourd'hui présenter quelque intérêt, est un recueil des historiens originaux de la ville de Liège, imprimé de 1612 à 1616, en trois volumes in-4°.

CHARLIER (Jean-Joseph)

dit la Jambe-de-Bois, est le héros le plus populaire de

la Révolution de 1830, aussi bien dans le pays wallon que dans le pays flamand ; il était né en 1794. C'était un enfant du peuple ; il avait servi l'empire et était rentré à Liège pauvre et éclopé, ayant perdu une jambe sur le champ de bataille. Il avait trente-six ans en 1830, année où il reparait en scène, tandis que Liège frémissait d'apprendre les événements qui avaient suivi à Bruxelles la représentation de *La Muette de Portici*. Il était un des plus ardents à prêcher la révolution et à distribuer à la population les couleurs liégeoises. Lorsque Pletinckx et Ducpétiaux vinrent en députation à Liège, demander des secours aux patriotes. Charlier fut un des premiers qui se présenta. Rogier, par son éloquence patriotique, entraîne la foule et donne rendez-vous, dans la cour du prince-évêque, à ceux qui veulent se sacrifier pour l'indépendance. Charlier y arrive avec deux canons hollandais qu'il est allé prendre à la caserne des Écoliers et il est reçu avec enthousiasme par les volontaires, prêts à partir pour défendre Bruxelles ; l'un de ces canons s'appelait « Marie-Louise », l'autre « Willem ». C'est ce dernier que choisit Charlier, et c'est à cheval sur cette pièce que la Jambe-de-Bois quitte Liège avec quinze cents volontaires. Le 8 septembre, ils arrivent à Bruxelles et sont reçus à la porte de Namur par Rogier, déjà arrivé dans la capitale, à la tête d'un autre groupe de patriotes liégeois. Charlier et ses artilleurs sont incorporés dans l'artillerie bruxelloise,

sous les ordres du colonel baron van der Meeren. Dès ce moment, le rôle joué par la Jambe-de-Bois attire sur ce héros populaire l'attention de la capitale ; on le trouve partout où il faut faire le coup de feu, raffermir les courages ébranlés. Charlier marche le 19 septembre sur l'hôtel de ville où domine encore une régence orangiste, sauve par sa prudence l'artillerie bruxelloise, envoyée à la légère dans le bois de Scheut, occupé par les forces hollandaises, et concourt à l'organisation de la résistance pendant les sanglantes journées qui suivirent l'entrée à Bruxelles des troupes royales commandées par le prince Frédéric des Pays-Bas. C'est pendant ces rudes journées des 24, 25 et 26 septembre que Charlier s'élève à la hauteur des circonstances : il devient, lui, pauvre et modeste artilleur, le vrai héros de la révolution ; son fameux canon lance la mort dans les rangs des Hollandais. De l'Hôtel de Belle-Vue, place Royale, il mitraille les troupes royales dans le parc, au Grand-Sablon, au haut de la Montagne de la Cour, et, toujours avec sa célèbre pièce « Willem », il affirme souvent seul, à grands coups de canon, le courage des Belges.

Jusqu'au 26 septembre, jour mémorable où les Hollandais en déroute durent abandonner le palais, le parc et enfin la ville de Bruxelles, la Jambe-de-Bois, couvert de fumée et de sang, ne quitta pas le champ du combat. Il fut, pour la population enthous-

siasmée, l'incarnation de la victoire. L'heure de la reconnaissance avait sonné pour le héros ; les volontaires font des ovations chaleureuses au brave Charlier, et le général Mellinet veut le nommer commandant d'artillerie, distinction que la Jambe-de-Bois refuse avec un rare et patriotique désintéressement ; le 29 septembre, on le fait loger au palais, on lui offre un sabre d'honneur, un uniforme de fantaisie et... une jambe de bois toute neuve ! La patrie reconnaissante ne se ruinait pas. Il était salué dans toute la capitale du titre pompeux de « libérateur ». Le général Goblet, ministre de la guerre, lui offre 300 florins de pension, reversible sur sa femme et ses enfants. Charlier, dont la famille est cependant dans la misère, ne croit pas devoir accepter cette munificence ; enfin, le 7 décembre, sur les démarches de Tielemans, ministre de l'intérieur, le brave Jambe-de-Bois est nommé capitaine d'artillerie... pensionné.

Entre temps, Charlier avait quitté Bruxelles et était revenu à Liège au milieu de ses concitoyens, qui lui firent un chaleureux accueil. Il est reçu à l'hôtel de ville, où le comte de Berlaymont lui annonce qu'en égard à sa belle conduite et à son dévouement, la patrie lui fera hommage d'une jambe... en argent. Cet hommage se résuma en un don de 50 florins que le héros eut beaucoup de peine à toucher.

Charlier vécut alors presque ignoré et sans plus cueillir le moindre laurier. La pauvre Jambe-de-Bois

mourut le 1^{er} avril 1866 et fut accompagné à sa dernière demeure par ses anciens frères d'armes, des décorés de la Croix-de-Fer de Liège et de Verviers; une compagnie d'infanterie lui rendit les derniers honneurs.

Charlier était chevalier de l'Ordre de Léopold, décoré de la Croix-de-Fer et médaillé de Sainte-Hélène. Ernest van Elewyck, dans l'« Illustration nationale » de 1880, écrivait : « Un brave, Charlier à la jambe de bois, qui, ce jour-là, mérita des statues sur toutes les places de Bruxelles. » (Léon Dethier.)

CHAUVIN (Auguste)

né à Liège, le 23 octobre 1810, mort en 1884, artiste-peintre et directeur de l'Académie de Liège. A l'âge de six ans, il alla habiter Aix-la-Chapelle et ne tarda point à manifester son goût pour le dessin ; son père ne voulant pas contrarier sa vocation, l'envoya à Dusseldorf, étudier la peinture. Il devint l'élève préféré de Schadow. Ses progrès le firent apprécier et, peu de temps après, il fut nommé peintre de la Cour de Neuwied. Il y demeura jusqu'en 1841, époque à laquelle il revint à Liège en qualité de professeur à l'Académie des beaux-arts. A la mort de Vielvoye (1856), il fut chargé par intérim de la direction de cet établissement. Deux ans plus tard, il était définitivement confirmé dans ces fonctions, qu'il conserva jusqu'en 1880.

Le 8 octobre 1861, Chauvin fut nommé chevalier de l'Ordre de Léopold. Plusieurs de ses tableaux sont à l'hôtel de ville et au musée. L'évêché possède de cet artiste un portrait du Père Lacordaire ; l'église de Seraing, une Assomption. Plusieurs de ses œuvres ont été gravées.

Chauvin n'était pas seulement un peintre de mérite, c'était aussi un érudit.

CHAUVIN (François)

frère du précédent, né à Liège en 1812, mort en 1898, devint lieutenant-général du génie et directeur général des télégraphes de l'Allemagne du Nord. Il prit une part brillante à la campagne de 1866 contre l'Autriche, puis à celle de 1870 contre la France. Chauvin avait été anobli après la guerre de 1866.

Il a écrit plusieurs ouvrages techniques et scientifiques.

CHESTRET (Jean-Remy de)

baron de Maneffe, seigneur de Doncel, Stiers, Ferrières, Harduemont, etc., fut deux fois bourgmestre de Liège et commanda en chef la garde patriotique bourgeoise, puis le régiment municipal pendant la révolution liégeoise.

Jean-Remy appartenait à l'une des plus anciennes

et des plus illustres familles de Liège ; son aïeul, jurisconsulte éclairé, fut quatre fois bourgmestre de la cité, son père était avocat-greffier à la justice souveraine de Liège.

Notre concitoyen embrassa la carrière des armes et prit part à la guerre de sept ans, comme officier au régiment de Morion ; rentré à Liège, il fut bientôt absorbé par les événements politiques qui se préparaient, et il ne tarda pas à entrevoir le rôle réservé à son ambition : le mouvement des idées françaises avait un centre de répercussion à Liège, à la Société d'Émulation, fondée par le prince-évêque Velbruck ; on s'y occupait d'art et de belles-lettres, mais la politique qui imprégnait tous les esprits à cette époque, était tolérée dans l'examen des doctrines philosophiques. Velbruck était en relations journalières avec la Société française ; il en aimait le ton et les manières, en avait le scepticisme léger, frivole et ne s'effrayait guère des audaces de plume des hommes de lettres, où il voyait des idées spéculatives plus que des revendications ou des menaces pour l'État et le Prince. Curieux des choses d'art, il aimait à s'entourer de tout ce qui pouvait donner de l'éclat à son règne, et rien n'était pour le flatter davantage que le renom d'un Mécène couronné.

Il ne passait pas du reste pour un esprit supérieur et, dans une quiétude peu prévoyante, il ne songeait pas à contenir l'ardeur des néophytes qui, comme

Bassenge, Henkart, Fabry, développaient devant lui les théories nouvelles.

La jeunesse liégeoise, formée dans les collèges aux leçons de l'antiquité, instruite des écrits des philosophes et des réformateurs, applaudissait aux œuvres de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, et souhaitait l'avènement d'un régime nouveau basé sur la raison et la liberté.

Chestret, homme d'action plus que de sentiment, s'entendit avec ceux qu'on appelait les Patriotes ; il acquit rapidement l'ascendant d'un chef d'opposition. N'avait-il pas osé répondre à l'officier qui, au théâtre, imposait silence « les têtes des Liégeois ne sont pas des têtes de choux ». Il manqua d'être emprisonné pour ces propos audacieux, mais sa popularité s'en accrut auprès de ses concitoyens.

En 1783, il se présenta aux suffrages des Liégeois appelés à élire un bourgmestre ; il ne passa cependant qu'aux élections de l'année suivante. Les événements se précipitaient en France et la nouvelle de la prise de la Bastille se répandit rapidement et parvint jusqu'à Liège.

Ce fut le signal de la révolution liégeoise. Le prince-évêque Hoensbrock (successeur de Velbruck) s'enfuit à Seraing et l'émeute fut bientôt maîtresse de la rue.

On avait tout à craindre de la tourbe du peuple, qui menaçait la vie et les propriétés des citoyens.

Les patriotes se réunirent pour composer une administration de délégués du peuple.

Lesoine, Bassenge, Donceel, Fabry et Chestret furent élus. C'est à celui-ci que la municipalité confia la mission de rétablir l'ordre à l'aide de la garde patricienne. Notre concitoyen, grâce à son énergie et à sa modération, sut désarmer la foule sans effusion de sang et assurer la tranquillité publique.

Chestret, au premier écho de la révolution, avait fait appel au peuple et l'avait harangué du perron de l'hôtel de ville, en l'invitant à nommer de nouveaux magistrats. Les Liégeois l'avaient désigné comme bourgmestre de la cité par leurs acclamations et lui avaient adjoint Fabry. On peut voir encore aujourd'hui, dans les salles de l'hôtel de ville, un tableau représentant cet épisode de notre histoire.

La révolution s'était accomplie sans cruelles représailles, mais rien n'était fait encore pour consolider le nouvel état de choses.

Le Liégeois avaient conquis la liberté.

Qu'allaient-ils faire de leur indépendance? Quelques-uns proposèrent une alliance avec les Belges, qui s'étaient soulevés contre la domination autrichienne ; il y eut même des négociations avec Van der Noot : elles ne pouvaient aboutir ; les deux révolutions n'étaient pas inspirées par le même principe, mais plutôt par des principes opposés : l'une revendiquait la liberté dans les cultes, l'autre demandait la

prépondérance sinon la pratique exclusive de la religion catholique. Dans les provinces belges, la liberté était autant menacée par les patriotes que par Joseph II ; de l'un et de l'autre côté, il n'y avait place que pour l'intolérance.

Plusieurs de nos concitoyens, émus et séduits par les promesses de la révolution française, eussent souhaité d'en partager les fruits et de faire corps avec la nation qui promettait de respecter leurs libertés et leurs privilèges ; la plupart enfin ne songeaient pas à se soustraire à la suzeraineté de l'Allemagne, satisfaits si leur prince-évêque consentait à leur garantir le respect des institutions démocratiques séculaires.

Chestret était de ces derniers ; nous le verrons plus tard suspect de modérantisme.

Dans le désarroi des affaires publiques, les Liégeois étaient unanimes à condamner la conduite du prince-évêque : leurs démarches n'avaient d'autre but que d'empêcher le retour de Hoensbroek.

Notre concitoyen fut délégué auprès de l'Électeur et auprès du Roi, à Berlin, mais il ne parvint pas à persuader ce dernier : les troupes autrichiennes entrèrent dans la principauté et rétablirent le prince-évêque dans son autorité.

Les patriotes durent s'exiler : Chestret se retira à Kessel, près de Ruremonde. L'âme aigrie par les déceptions de son ambition, il supportait avec peine les récriminations des patriotes qui lui reprochaient

l'échec des négociations avec la Cour de Berlin et en faisaient remonter la responsabilité à son insuffisance. Chestret manquait d'une qualité précieuse dans les affaires diplomatiques, la discrétion ; il parle trop, disaient ses collègues qui attribuaient à ses indiscretions l'abandon des Liégeois par la Prusse.

Dans l'exil même, il n'abandonnait pas ses espérances d'appui de ce côté ; on pouvait douter de sa clairvoyance politique, mais non de son patriotisme.

Chestret pouvait entrevoir encore la réconciliation au prix de concessions faites au peuple par le prince-évêque ; il ne voyait qu'une émeute là où, comme les Bassenge, les Fabry, les Hencart, il eût du pressentir le divorce définitif du peuple et du clergé et la chute prochaine du pouvoir du prince.

Lorsque Dumouriez eut ouvert aux réfugiés liégeois les portes de leur ville natalé, Chestret fut nommé membre de la municipalité, puis suppléant à la Convention nationale, mais la modération de sa conduite fit suspecter l'ardeur de son civisme : il donna sa démission et se retira à Bruxelles.

L'absorption de la patrie par la France, successivement république et empire, endormit pour longtemps les aspirations politiques du peuple liégeois et de ses mandataires.

Chestret obtint, en 1804, un siège au Corps législatif ; il fut élu secrétaire. Notre concitoyen mourut à Paris le 3 juillet 1809.

« C'était un honnête homme, qui ne voulait que le bien de son pays », a dit Dumouriez, parlant de Chestret. On peut douter de la valeur des appréciations d'un général qui fut traître à la patrie, mais on peut accepter son jugement parce qu'il est conforme à la réalité. Notre concitoyen avait l'amour de la liberté et son patriotisme est attesté par ceux-là mêmes qui lui ont reproché sa vanité et son inexpérience politique.

CHOKIER-SURLET (Erasmus de)

né à Liège, le 25 février 1569, jurisconsulte et écrivain, mort le 19 février 1625. Était d'une famille noble, qui habitait le château de Chokier, près de Liège. Acquit une grande réputation comme jurisconsulte.

Il a écrit :

1° *De jurisdictione ordinarū exemplos et horum ordinaria exemptione*. Cologne 1620, 2 vol. in-4°.

Le second volume ne parut qu'après sa mort. Ce traité a été augmenté d'un troisième par Jean-Pierre Verhox, suffrageant de Trèves. Cologne 1684.

2° *Traitatus de advocatūs*. Cologne 1624, in-4°.

3° *De privilegūs de senectude*.

Cet ouvrage n'a pas été publié.

CHOKIER (Jean-Frédéric de)

né à Liège au xvi^e siècle, oncle du précédent. Docteur en théologie, chancelier de Liège et préfet du Collège de Walcourt. Homme instruit, il avait composé un grand nombre d'ouvrages religieux. Le seul imprimé de son vivant est un recueil de prières : « *Euchyridium praecationum* », Liège 1636, in-12.

Il était occupé à éditer le bréviaire de Liège lorsqu'il mourut, en 1655.

CHOKIER (Jean-Ernest de)

frère du précédent, né à Liège le 14 janvier 1571. Étudia le droit à l'Université de Louvain et en même temps l'histoire et les antiquités sous Juste-Lipse; prit ses degrés à Orléans et se rendit à Rome, où il fut accueilli par le pape Paul V. De retour à Liège, il eut un canonicat à Saint-Paul, puis un autre à la cathédrale de Saint-Lambert; fut fait abbé de Saint-Hadelin de Visel et enfin vicaire général du diocèse. Il se fit estimer par la douceur de ses mœurs et son inépuisable charité envers les pauvres; fonda un hospice pour les incurables et un autre pour les filles repenties; mourut en 1650 et fut inhumé dans le chœur de son église, où ses parents lui élevèrent un monument magnifique.

CLOSON (Guillaume-Joseph-Célestin)

naquit à Liège le 5 juillet 1786.

Son éducation fut l'objet de la constante sollicitude de ses parents.

Entré à l'école centrale du département de l'Ourthe, il s'y distingua par sa supériorité et y obtint les premiers prix de langues anciennes, d'histoire naturelle, de physique, de chimie et de dessin. Son goût le portant vers la médecine, M. Lonhienne, son protecteur, l'encouragea à aller à Paris et lui en facilita les moyens. Clososon ne tarda pas à se faire remarquer à l'école de médecine de cette ville et y remporta, la seconde année, deux premiers prix.

Voici, d'après le *Moniteur Français* du 11 décembre 1808, la relation de la réception qui lui fut faite à son retour à Liège : « Ses concitoyens avaient tout » disposé pour lui faire une réception solennelle, le » bruit des camps, le son des cloches, des feux de » joie annoncèrent son retour. A l'instant même les » principaux habitants du quartier d'Outre-Meuse où » demeure sa digne mère, ayant à leur tête ceux des » fonctionnaires publics qui sont de ce quartier, se » transportèrent chez lui pour lui présenter une » couronne, une médaille d'or frappée à l'occasion de » son triomphe et pour le complimenter. Le soir, » de nombreux feux de joie s'allumèrent et tout le

» quartier d'Outre-Meuse fut illuminé. La maison de
» la mère du jeune vainqueur fut ornée de lauriers,
» de guirlandes et illuminée avec élégance par les
» soins des voisins ; les jours suivants se passèrent
» en réjouissances, bals et réunions en son honneur.
» La Société des Sciences physiques et médicales et
» celle d'Émulation tinrent des séances publiques,
» dans lesquelles elles lui offrirent, avec un juste
» tribut d'hommages, des brevets d'associé honoraire.
» De son côté, le Conseil municipal, interprète des
» sentiments de toute la ville, a exprimé le vœu qu'un
» don lui fût offert de la caisse de la commune, à
» titre d'encouragement.

» C'est ainsi que les cités s'honorent, en donnant
» ces récompenses éclatantes à ceux de leurs enfants
» qui se distinguent par leur bonne conduite, leur
» application et leur progrès ; elles excitent puissam-
» ment l'émulation de tous en se montrant dignes
» d'avoir vu naître, dans leur sein, des hommes qui
» s'illustrent par leurs lumières et leurs travaux. »

Tout présageait donc en lui un nom illustre dans son art, lorsque sa santé s'altéra tout à coup : une fièvre putride l'emporta bientôt en onze jours. Closos mourut le 26 juin 1809, vivement regretté de tous.

CLOSSON (Gilles-Joseph-François)

né à Liège le 21 février 1796, mort dans la même

ville en juillet 1842. Après avoir étudié à Paris, il se rendit à Rome et revint à Liège en 1830. Il avait été nommé professeur de l'Académie des Beaux-Arts à Liège, et il s'acquittait de ses fonctions avec une ardeur qui lui a valu l'estime de ses collègues et de ses élèves, mais cette ardeur lui a été fatale, car il a succombé à une affection de poitrine dont il souffrait depuis plusieurs années.

COMHAIRE (M.-N.)

fil d'un négociant, naquit à Liège le 3 octobre 1772, et fit ses humanités en cette ville.

De bonne heure, il éprouva pour la littérature un goût déterminé. Peu enclin pour les sciences qui tendent au perfectionnement de l'industrie et du commerce, Comhaire n'attachait aucun prix aux richesses. D'un caractère heureux, d'un commerce agréable, il ressentit vers 1820, au milieu de douces jouissances d'un bon père de famille, les symptômes d'une affection anévrismatique qui le fit souffrir pendant dix ans, et l'enleva de ce monde le 17 mars 1830.

Il a laissé des pastorales, des descriptions de sites pittoresques, des scènes champêtres et autres poésies. Un recueil de ses œuvres a été publié à Paris en 1807 et à Liège en 1824.

COMHAIRE (Joseph-Nicolas)

frère du précédent, né à Liège le 30 janvier 1778. Il commença ses humanités au collège de cette ville. Après avoir acquis ses connaissances préparatoires à l'art médical, Comhaire se rendit à Paris en 1800 pour les compléter. Il soutint sa thèse avec distinction, sous la présidence du célèbre Dupuytren, et fut reçu docteur. Après son doctorat, il revint dans sa ville natale où il enseigna son art publiquement et gratuitement à l'école dite de Liège ou de Saint-Clément. Lors de l'érection des universités dans le royaume des Pays-Bas par le roi Guillaume, Comhaire fut nommé professeur de médecine à l'université de Liège.

Cet homme supérieur mourut à Liège en 1837. Il était inspecteur de la salubrité, membre de la Société d'Émulation, associé de l'Académie de Louvain et de la Société de Médecine de Bruxelles. On a de lui plusieurs observations consignées dans les journaux de médecine de Paris.

CURTIUS (Jean de)

né à Liège au xvi^e siècle. Était l'un des hommes les plus riches de son temps. Il passa au service du roi d'Espagne et acquit d'immenses richesses en sa

qualité de commissaire-général de Philippe II. Il fit bâtir à Liège la magnifique maison qui portait son nom, la belle maison de Vaux-sous-Chèvremont, les châteaux d'Oupeye et de Grand-Aaz, les moulins dits « de Curtius », situés en Gravioulle et dans la seigneurie de Vivegnies.

Jean de Curtius mourut à Lecanes, en Espagne. Il fut enterré avec son épouse dans l'église des Capucins de Liège, dont il était le fondateur. Sa famille devint l'une des plus puissantes de Liège.

Nous lisons ce passage dans les lettres historiques de M^{me} du Noyer, tome III, page 10, qui confirme cette assertion : « Cette famille, dit-elle, a été si opulente que, quand on voulait, autrefois, exagérer la richesse de quelqu'un, on disait : riche comme un Curtius de Liège. »

Il paraît que c'est le nom sous lequel on désignait vulgairement la famille des « de Corte », dont le baron de Waleffes, poète distingué, mort en 1734, était le dernier rejeton.

Le nom de Curtius fut célébré, en 1630, par deux capucins anonymes du couvent qu'il avait créé à Liège. Ces religieux, voulant le consoler de la mort de son fils, âgé de six ans, firent un poème en vers qui marque une étape dans les lettres liégeoises de la langue française :

Pauvret qui avait veu tout au plus six fois naître
Le bel astre du jour et ne pouvait connaître
Encore que c'estait, ni du mal, ni du bien ;
A qui tout suffisait et le tout n'était rien ;
Qui passait doucement son innocente vie
Exempt d'ambition, franc de hayne et d'envie,
Et bâtissait un monde au pied de sa raison,
Prenant pour l'univers les murs de la maison.

Ce n'est pas encore l'ode de Malherbe à Duperrier, sur la mort de sa fille, mais la poésie a du charme et de l'émotion, encore enveloppée dans ses langes archaïques.

CURTIUS (Henri de)

petit-fils du précédent, fut bourgmestre de la ville de Liège et mourut en 1674.

DARTOIS (Jacques)

orfèvre, ciseleur et sculpteur, né à Liège, le 12 août 1748.

Son père, argentier du prince-évêque, Théodore de Bavière, lui enseigna les premiers éléments de son art, puis il l'envoya à Paris pour se perfectionner dans la pratique de bijouterie. Il entra dans les ateliers du ciseleur de Louis XV.

Paul Lacroix, critique d'art autorisé, écrit dans son « Histoire de l'Orfèvrerie-Joaillerie », en parlant de notre concitoyen : « Maniant le crayon comme le peintre, le marteau comme le statuaire, le burin comme le graveur. »

On lui doit des œuvres remarquables. Citons les portes du tabernacle de l'église Saint-Jean. Un Christ légué en souvenir à M. le procureur-général à la Cour, Raikem. Un épisode de la révolution liégeoise en 1789. Une corbeille de fleurs. Deux bas-reliefs représentant le père et la mère de l'artiste, qu'on peut admirer aujourd'hui dans la salle de la bibliothèque de l'université de Liège.

Dartois joignait à des qualités d'art exceptionnelles, un esprit cultivé et une intelligence ouverte aux idées libérales et progressistes ; il applaudissait aux réformes sociales que la révolution devait faire éclore comme un écho des écrits des Diderot, des Voltaire, des Rousseau ; il s'associa aux honneurs funèbres rendus à Voltaire.

A sa mort, il légua à la bibliothèque de l'université son médailler contenant trois cent soixante-neuf médailles des plus rares.

Dartois laisse une mémoire bénie par les pauvres. Notre généreux concitoyen abandonna aux hospices civils de Liège la plus grande partie de ses biens, le reste aux pauvres de Seraing.

DAVREUX (Charles-Joseph)

savant distingué, agrégé de l'université, né à Liège en 1801 ; il se destinait à l'état ecclésiastique où le portaient des sentiments religieux qui réglèrent sa

conduite sa vie durant ; la mort de son père vint le forcer à renoncer à sa vocation ; seul, il pouvait reprendre l'officine paternelle ; il dut se préparer à conquérir le diplôme de pharmacien et suivit les cours à l'université que Guillaume I^{er} avait fondé à Liège après la réunion de la Belgique à la Hollande.

Il se fit bientôt remarquer par ses aptitudes pour les sciences naturelles et fut nommé préparateur-adjoint du cours de chimie ; en 1821, il fut reçu pharmacien par la commission médicale provinciale ; ses occupations professionnelles ne pouvaient suffire à son activité, il avait une ambition plus haute et plus généreuse ; il voulait relever le niveau scientifique de son pays et fonda pour l'encouragement des sciences « la Société des Sciences naturelles de Liège » ; il voulait aussi appeler la jeunesse ouvrière à participer aux bienfaits de l'instruction et à s'initier aux principes des sciences naturelles ; il contribua à la création de l'école industrielle de Liège ; l'administration communale le chargea d'y donner le cours de chimie et de minéralogie ; Davreux professa jusqu'en 1862 devant un public d'artisans, on sait avec quel dévouement et quel désintéressement !

En 1850, il prit part au concours de l'Académie pour le prix de géologie ; exposer la constitution géologique de la Belgique ; telle était la question ; il obtint le deuxième prix ; le premier fut emporté par André Dumont, son illustre concitoyen ; le succès de

son concurrent n'amoindrissait pas la valeur du travail de Davreux, celui-ci pouvait sans déchoir reconnaître la supériorité incontestée du géologue liégeois qui, du premier coup d'aile, s'était élevé à la maîtrise, au génie ! Davreux fut nommé conservateur des collections minérales de l'université et bientôt après chargé du cours de minéralogie ; il résilia ces fonctions en 1838 ; Dumont occupait avec éclat la chaire de professeur.

Notre concitoyen vit son mérite consacré par le suffrage des savants belges qui l'appelèrent à siéger à l'Académie de médecine en qualité de membre correspondant en 1842, de membre titulaire en 1854.

Davreux, par l'étendue de ses connaissances pharmaceutiques, par l'autorité scientifique de son nom, était tout désigné pour la publication de la pharmacopée belge ; le gouvernement le chargea de cette mission.

La commission médicale provinciale voulut l'associer à ses travaux ; elle lui confia les fonctions délicates de secrétaire ; Davreux fit preuve de capacités administratives et imprima aux travaux sanitaires de la province une impulsion féconde ; ses connaissances hygiéniques lui valurent une place distinguée dans le conseil de salubrité publique.

Notre concitoyen, par son activité et son dévouement, suffisait à toutes les tâches et s'en acquittait avec distinction et lorsque le conseil des hospices l'appela à participer à l'administration de la bien-

faisance publique, il ne crut pas pouvoir refuser ce qui était un honneur et un sacrifice.

Le roi, dès 1850, avait voulu confirmer le témoignage public en le nommant chevalier de l'ordre de Léopold.

Toutes ces occupations, tous ces travaux ne suffisaient pas à absorber le savant, l'homme de bien, le citoyen ; il aimait son pays, dont il se plut à rappeler l'histoire dans des recherches archéologiques ; il fut l'un des fondateurs de l'Institut archéologique de Liège.

Il a laissé plusieurs ouvrages :

Leçons sur la minéralogie et la chimie ; Essais sur la constitution géognostique de la province de Liège.

Davreux a bien mérité de ses concitoyens : homme de science, il a consacré sa vie à des études capables d'agrandir le domaine intellectuel de la Belgique ; professeur, il a vulgarisé par la parole et par le livre, on peut dire aussi par l'expérience, les notions scientifiques indispensables aux médecins et aux pharmaciens, utiles aux artisans ; citoyen, il a sacrifié une vie entière de labeurs au bien public.

DEFRAISNE (Pierre)

orfèvre et graveur, né à Liège en 1612, mort en 1660, fit divers voyages en France et en Italie pour se perfectionner dans la ciselure ; séjourna quelques temps à Rome où il se lia d'amitié avec François Duquesnoy

et profita des leçons du célèbre sculpteur, son compatriote. De retour à Liège en 1641, il produisit divers ouvrages qui étendirent sa réputation dans les Pays-Bas, en Hollande, en France et en Allemagne. La reine Christine l'appela en Suède et l'y retint pendant sept ans. Cette princesse abdiqua en 1654 et Defraisne revint à Liège. Lorsque Christine passa par les Pays-Bas, elle voulut revoir Defraisne qui l'alla trouver à Bruxelles. Le gobelet d'argent dont se servait cette princesse, était le chef-d'œuvre de l'artiste. On voit de lui, dans l'église cathédrale de Liège, une arche d'alliance en cuivre doré sur quatre pieds d'argent.

DEFRANCE (François-Noël)

conseiller à la Cour supérieure de justice de Liège, né dans cette ville en 1756, fit de très bonnes études. Ayant été proclamé le 19 août 1777, premier du concours de pédagogie de la célèbre université de Louvain, il fit son entrée triomphale à Liège le 24 du même mois, au bruit de douze coups de canon tirés de la citadelle. Le *Te-Deum* fut chanté dans l'église de Saint-Martin en Isle, sa paroisse; on le conduisit ensuite à l'hôtel de ville où les magistrats lui rendirent les mêmes honneurs qu'à MM. Forgeur et Mayano qui avaient été aussi *Primus*.

Defrance était un jurisconsulte distingué et un

magistrat intègre; il mourut d'une attaque d'apoplexie le 8 avril 1823, dans sa ville natale.

DEFRANCE (Léonard)

peintre distingué, naquit à Liège en 1735; il reçut ses premières leçons du peintre Coclens; mais bientôt il comprit qu'il s'attardait dans l'atelier d'un artiste médiocre, et il eut hâte de partir pour Rome où il savait trouver des modèles et des maîtres; il obtint d'être pensionnaire de la fondation d'Archis.

Rentré à Liège, après cinq années de séjour en Italie, il obtint, grâce à l'appui de l'archidiacre Trappé l'honneur recherché de faire le portrait du prince-évêque d'Oultremont.

Malgré un début si brillant, le succès ne vint pas et Defrance dut laisser le portrait pour la peinture décorative : il fut appelé à embellir les demeures des notables; on dit même que pour vivre il dut peindre des enseignes.

La position de notre concitoyen était loin d'être brillante lorsque son compatriote Fassin, peintre comme lui, l'emmena en Hollande; tous deux allèrent étudier les chefs-d'œuvre de l'école hollandaise et Defrance s'éprit des petits maîtres qui, comme Terburg et Metz, retraçaient des scènes de genre; il se complut aussi dans les œuvres plus vives, plus animées des peintres, comme Jean Steen, Teniers, Van Ostade.

Ses études lui avaient ouvert une voie plus conforme à son talent et lorsque, à l'occasion d'un voyage à Paris, il fut présenté à Fragonard, il possédait toutes les qualités qui devaient rendre fructueuses les leçons du maître français. Defrance se consacra à la peinture de genre, rendant par le pinceau, les scènes spirituelles licencieuses du genre français, ou les scènes de tavernes et les intérieurs hollandais. Il avait fini, dit son biographe, par perfectionner son talent et l'on ne peut qu'admirer souvent la coloration vive, l'aisance, la justesse, le naturel dans la plupart de ses tableaux de genre ou ses portraits.

Lorsque le prince-évêque Velbruck créa l'Académie de dessin, il fit appel au talent de Fassin et de Defrance.

Notre concitoyen maniait la plume comme le pinceau ; il adressa à l'Académie des Sciences un travail remarquable en réponse à la question mise au concours : *Moyens par lesquels on pourrait garantir les broyeurs de couleurs, des maladies qui les attaquent et qui sont la suite de leur travail* — disons en passant, que si le remède est trouvé, il n'a pas encore pu être appliqué ; plus d'un siècle après Defrance : *lento pede!*... — Son talent littéraire s'affirme plus encore à l'occasion des événements politiques qui devaient troubler la principauté de Liège et y apporter un ordre nouveau.

Il était lié avec Bassenge et Henkart, deux poètes

de lyre française, qui, comme lui, étaient nourris des principes chers aux encyclopédistes, et avaient puisé dans la lecture de Rousseau et de Voltaire l'ardeur de combattre les abus.

Defrance offrit sa plume à la propagation des idées nouvelles; il prit une part active aux événements qui préparaient la révolution liégeoise.

Lorsque les Liégeois, craignant la restauration du prince-évêque, demandèrent la protection de la France, Defrance fut délégué avec Henkart à l'Assemblée Nationale; on sait que cette démarche ne fut pas agréée : la politique française redoutait de s'aliéner le roi de Prusse qui jusqu'alors était éloigné de la coalition.

Plus tard, les circonstances vinrent imposer aux révolutionnaires liégeois le cruel dilemme : ou le retour à la réaction, ou la réunion à la France.

Notre concitoyen put oublier qu'il avait une patrie honorée, glorieuse, arrosée du sang de ses ancêtres; telle était alors l'aversion pour l'ancien régime, telles étaient les promesses de liberté et d'indépendance de la démocratie victorieuse en France, que tous nos concitoyens ne craignirent pas de livrer à l'étranger les destinées de notre pays. Nous constatons les faits, nous les jugeons pas. S'il y eut crime de lèse-patrie, la responsabilité vint de plus haut.

Defrance se jeta dans le mouvement révolutionnaire avec l'enthousiasme de l'artiste, avec l'impétuosité et

l'ardeur du révolté ; il avait puisé, les uns disent dans l'hérédité d'un prêtre apostat, son grand père, les autres soutiennent avec plus de raison, dans les abus du moine et du prêtre, la haine du catholicisme. Aussi lorsque, cédant à une rancune séculaire, la convention liégeoise décréta la ruine de la cathédrale Saint-Lambert, Defrance ne fut-il pas des moins acharnés à l'exécution d'un ordre digne des Vandales.

Si ce monument rappelait les jours détestés de la domination des prêtres, il consacrait le souvenir des gloires de la cité ; les ancêtres, sous le gouvernement d'un prince-évêque, ne séparaient pas la mitre du glaive, et reportaient à l'Église ce qu'ils devaient au prince ou à eux-mêmes.

L'artiste eût-il été aveuglé par la passion du sectaire, au point de frapper le temple d'une religion coupable, Defrance eut dû épargner la cathédrale qui n'appartenait qu'au trésor d'art, patrimoine de l'humanité.

L'histoire ne pardonnera pas à l'artiste un acte de folie stupide qui a détruit l'œuvre d'art, faisant l'ornement et la gloire de la cité.

Defrance mourut à Liège en 1805 ; l'artiste avait encore des admirateurs ; le patriote ne put désarmer la calomnie, ses actes avaient autorisé les haines et les rancunes.

Plusieurs honorables familles de Liège descendent de notre concitoyen : les de Geradon-Terwagne, les Bocheron, Germeau, Defrance, etc.

DEFRECHEUX (Jean-Nicolas-Joseph)

né à Liège en 1825. Se livra de bonne heure à la culture des lettres et composa dans sa jeunesse des pièces de vers soit en français, soit en wallon, au hasard de l'inspiration ; son père était de Tilff et sa mère était liégeoise, tous deux du peuple, nourris des traditions locales, élevés dans la langue wallonne qu'ils parlaient exclusivement. Defrecheux, dès son enfance, n'entendit que le wallon, comme il le dit lui-même en parlant de sa mère : « E Wallon mi dha... »

La mort de son père le força d'interrompre ses études à l'École des mines et, pour soutenir sa mère, restée veuve avec huit enfants, il sollicita un emploi à l'établissement de Saint-Léonard. Peu de temps après, il obtint la place de secrétaire du recteur de l'Université de Liège et, bientôt après, celle d'appareilleur.

Il nous souvient de ce bon géant, au regard souriant et malicieux, qui s'efforçait de paraître sévère quand, au cours de la faculté, il notait les heures d'école buissonnière des étudiants : heures joyeuses, qu'il devait ne pas connaître lui, le poète, qui ne pouvait les voir qu'en rêves ! Sa bonne humeur s'accommodait d'un travail journalier, régulier, tandis que sous son front haut et découvert, la rime et la cadence s'harmonisaient dans quelques vers wallons ;

son cœur était ouvert à tout ce qui est jeune, bon, généreux, et lorsque le bras du conseil menaçait quelque étudiant trop ardent dans ses convictions, trop exubérant dans ses gestes, on pouvait le voir apportant l'arrêt, mais ne pouvant cacher la sympathie qu'il éprouvait pour une jeunesse pleine de foi, égarée par un enthousiasme de vingt ans et par un ardent amour de liberté.

Ses œuvres, respirent un souffle tendre, ému, et une fraîcheur d'inspiration qui tient d'un sentiment vrai de la nature. On y sent l'émotion qui s'attendrit jusqu'aux larmes. Chacun de ses contemporains redit avec le poète l'idylle si tendre et si harmonieuse : « L'avez-ve vèyou passer ! » où l'élégie si délicate et si mélancolique : « Leye-me plorer ! »

Nicolas Defrecheux est la personnification la plus poétique de nos écrivains wallons, a dit son biographe, Ch. Gothier.

Defrecheux est le créateur de l'élégie wallonne. Dire ce qu'il a su donner au dialecte liégeois de grâce et de charme serait impossible. (Alph Le Roy.)

En 1860 parut un recueil de chansons wallonnes, de spots et proverbes ; il eut de nombreuses distinctions dans les concours de la Société liégeoise de littérature.

Notre délicat poète aura un jour sa statue et nul n'aura mieux mérité un pareil hommage.

N'est-il pas la manifestation la plus spontanée, la

plus fraîche, la plus tendre de l'âme liégeoise au contact de l'amour, de la nature, de la jeunesse ?

Au socle, l'artiste pourrait inscrire ces vers d'un charme et d'une fraîcheur printannière dans son naturalisme :

Elle areût d'une pâquette châssi les p'tits solé.

DELFOSSE (N.-J.-A.)

naquit à Liège en 1801. Son père, teinturier, l'employa quelque temps dans l'exercice de sa profession, mais il lui reconnut bientôt des dispositions exceptionnelles pour l'étude, et il l'envoya d'abord au collège, puis à l'université pour y étudier le droit. Delfosse ne tarda pas à prendre part aux luttes politiques : la révolution venait d'éclater et notre concitoyen ne dissimula pas les sympathies qu'il portait au parti libéral ; il était alors simple capitaine de la légion nord de la garde urbaine.

Il fut élu conseiller de régence, puis échevin de la ville de Liège, conseiller provincial et député permanent ; ses concitoyens l'appelèrent par leurs suffrages, à siéger à la Chambre des représentants. Son talent, sa probité, son impartialité le désignèrent au choix de ses collègues pour la place de vice-président, il prit une place prépondérante dans cette assemblée. Cinq fois, il refusa le portefeuille de ministre qu'on lui offrit. En 1833, lors de l'avènement du ministre de

Decker, il donna sa démission et vint reprendre sa place au milieu de ses collègues. Bien qu'il eut déclaré qu'il se retirait, parce que, à son avis, une certaine communauté de vues et d'opinions devait régner entre le président de la Chambre et le ministère, l'assemblée l'élut président.

Delfosse n'était pas orateur, mais il possédait une intelligence peu ordinaire, et un esprit d'à propos dont il donna une preuve restée célèbre dans les annales parlementaires. C'était, en 1848, après les journées de février; un représentant, M. Castiau, dans un discours où il menaçait la Belgique d'une invasion française, n'hésita pas à dire que la révolution française ne tarderait pas à faire le tour du monde; en proie à une vive émotion patriotique, Delfosse répondit :

« L'intérêt de la Belgique est de conserver intactes les libertés dont elle jouit; l'honorable M. Castiau vous dit que les idées de la révolution feront le tour du monde : Je dirai que, pour faire le tour du monde, elles n'ont pas besoin de passer chez nous.

» Nous avons en Belgique les plus grands principes de liberté et d'égalité; ils sont inscrits dans notre constitution, comme ils sont gravés dans nos cœurs. »
Ce jour-là, Delfosse se montra à la hauteur des plus grands orateurs. S'il n'eut pas l'éclat, il eut la grandeur de Mirabeau; aussi, dans le même élan d'enthousiasme, tous, libéraux et catholiques se levèrent-ils pour applaudir le patriote qui avait été

l'éloquent interprète des sentiments de tous. Ces paroles eurent un grand retentissement et le patriotisme de la nation, exalté par les fiers sentiments de Delfosse se montra plus confiant que jamais dans l'avenir de ses libres institutions. Delfosse était le vrai type du représentant constitutionnel, consciencieux et probe, actif et laborieux.

En 1857, le roi Léopold I^{er}, le nomma ministre d'État; cette haute marque de confiance était justifiée à tous égards; cependant, elle fut violemment attaquée par la presse conservatrice. Notre concitoyen voyait avec peine ces attaques compromettre sa popularité; il s'en préoccupa vivement, et sa santé ne tarda pas à s'en ressentir; sa maladie fit de rapides progrès et il mourut en 1857.

Delfosse était officier de l'ordre de Léopold. Peu d'hommes se sont montrés aussi dévoués à la chose publique; ce fut un grand citoyen et la Belgique s'honore à juste titre de le compter parmi ses enfants. Sa ville natale peut le revendiquer avec fierté et lui donner une place bien méritée dans le panthéon liégeois.

DELBOEUF (Jean-Remy-Léopold)

professeur à l'Université de Liège, membre titulaire de l'Académie (classe des sciences) de Belgique, né à Liège, le 30 septembre 1831.

Notre concitoyen était le fils d'un modeste artisan, potier d'étain ; son père l'envoya à l'athénée de Liège mais vint à mourir, laissant la mère et le fils sans soutien ; Delbœuf donna des répétitions et put poursuivre ses études tout en soutenant sa mère ; après avoir achevé ses classes d'une façon brillante au collège, il suivit les cours de l'Université de Liège où il fut reçu, en 1855, docteur en philosophie avec la plus grande distinction ; trois ans plus tard, il subit avec distinction l'épreuve du doctorat en sciences physiques et mathématiques. Son mérite lui valut l'appui de ses maîtres et les encouragements du gouvernement, qui lui accorda une bourse de voyage.

Delbœuf se rendit à Bonn, où professait alors Ueberweg : le savant allemand devait développer dans son jeune disciple le goût de la philosophie mathématique ; l'élève s'inspirait de cet enseignement quand il publiait, en 1860, les *Prolégomènes philosophiques de la géométrie*, en 1865, son *Essai de logique scientifique*, plus tard encore, sa *Logique algorithmique*.

En 1860, le gouvernement le désigna pour un cours de grec à l'École normale des humanités ; en 1863, il l'appela aux fonctions de maître de conférences. Lorsque, la même année, la chaire de philosophie devint vacante à l'Université de Gand, Delbœuf fut appelé à l'occuper : c'est là qu'il connut l'illustre physicien Plateau, dont il suivit les travaux avec intérêt. Il publia ses premières études psychophy-

siques dans le bulletin de l'Académie royale de Belgique, « Recherches théoriques et expérimentales sur la mesure des sensations et spécialement des sensations de lumière et de fatigue » et « Note sur certaines illusions d'optique, sur la manière dont l'œil apprécie les distances et les angles » ; deux ans plus tard, il résuma ses études dans un travail remarquable intitulé : *Théorie générale de la sensibilité, solution scientifique des questions générales relatives à la nature et aux lois de la sensation.*

M. le professeur Van Beneden apprécie ce mémoire et son auteur dans ces termes : « Cette science (la psychophysique) a été créée par les Weber, les Fëchner, les Helmholtz, les Wundt et j'ajoute les Delbœuf; le nom de Delbœuf se trouve cité, en effet, dans les travaux récents, à côté de ceux des fondateurs de cette science : dès aujourd'hui, il fait autorité en matière psychophysique. »

La science a consacré en quelque sorte le mérite du professeur de Liège, en qualifiant de « loi Delbœuf » la loi mathématique qu'il sut mettre en lumière dans ses essais sur le transformisme.

Si Delbœuf dut à Plateau, son collègue à l'Université de Gand, l'impulsion qui devait le porter vers les recherches psychophysiques, on doit reconnaître que le disciple a dépassé le maître dans ses aperçus psychologiques où le contrôle scientifique s'ajoute à la rigueur de la méthode et à l'interprétation philosophique.

Notre concitoyen ne tarda pas à être rendu à sa ville natale. Nommé professeur à l'Université de Liège, il fut chargé du cours supérieur de latin et de grec ; ses leçons étaient hautement appréciées. « Delbœuf, dit un de ses anciens élèves, était un philologue, un humaniste épris de la beauté des lettres anciennes ; il choisissait pour thème de ses leçons les auteurs les plus dignes de survivre par la profondeur de la pensée et par la perfection du style : un Sophocle, un Tacite, un Démosthène, un Aristophane, un Lucrèce, un Thucydide. Il nous faisait pénétrer dans le cerveau même de l'écrivain et en quelque sorte dans le mystère de son génie... La richesse et la splendeur de la langue grecque l'enthousiasmaient. »

Il publia une *Chrestomathie latine*, puis les *Éléments de grammaire française*, en collaboration avec L. Roersch, ainsi que de nombreux articles dans la Revue de l'Instruction publique sur des questions grammaticales.

La Revue philosophique de Paris comptait notre concitoyen parmi ses collaborateurs les plus autorisés. En 1882, elle publiait son travail : « La liberté et ses effets mécaniques, déterminisme et liberté », que Merten, son collègue à l'Académie, analysait ainsi : « l'étude de M. Delbœuf sur le déterminisme et la liberté est une leçon sévère à l'adresse du spiritualisme étroit, qui s'enferme dans le sens intime sans se préoccuper des lois qui régissent la matière..., elle

trace au spiritualisme nouveau la voie dans laquelle il doit entrer s'il ne veut pas succomber aux coups de la physiologie. »

Il serait long d'examiner, de citer seulement ici les travaux du savant liégeois, toujours préoccupé d'un problème nouveau de mathématiques, de philologie, de psychophysique, de physiologie : nous renvoyons le lecteur à l'excellente notice qu'a publiée M. le docteur Alf. Gilkinet, professeur à l'Université de Liège, dans l'annuaire de l'Académie royale de Belgique (année 1905), travail remarquable qui nous a fourni les éléments de cette biographie.

Les travaux scientifiques de Delbœuf ont été accueillis avec faveur surtout en France, quoique notre savant concitoyen collaborât aux journaux de langue anglaise et allemande.

La Revue scientifique de Paris publiait ses études et les signalait à l'attention du monde savant.

Son mémoire sur le Daltonisme fut remarqué : l'auteur lui-même était daltonique ; il ne pouvait distinguer certaines couleurs, confondant, d'une part, le bleu, le carmin et le violet, d'autre part, le rouge écarlate et le brun. Cette imperfection de la vue, incommodité pour les uns, peut être pour tous d'un grand danger, là où les couleurs servent de signaux, notamment, dans les chemins de fer. Delbœuf fit un rapport sur les questions relatives au daltonisme : la mesure qu'il proposait pour les machinistes ne fut

pas adoptée, mais l'administration prit une décision inspirée de son travail en imposant à ses employés l'épreuve des couleurs.

Ainsi toujours quelque problème scientifique nouveau sollicitait la curiosité et les recherches de son esprit avide de l'étude et de la connaissance des phénomènes naturels : l'hypnotisme, alors en faveur auprès du vulgaire, s'imposait à l'attention des savants ; le problème était à la limite du réel et du rêve et Delbœuf, mieux que tout autre par ses travaux sur le sommeil et les rêves, avait qualité pour le résoudre : il publia diverses observations sur les effets curatifs de l'hypnotisme, l'hypnose et les suggestions criminelles ; par des expériences personnelles, il conclut que l'hypnotisé conserve une part suffisante d'intelligence, de raison, de liberté, pour se défendre de réaliser des actes inconciliables avec son caractère ou ses mœurs.

Ses conclusions ramenèrent le calme dans les esprits : médecins et législateurs revinrent de leur émoi et réclamèrent avec moins d'insistance des restrictions légales tout au moins inutiles.

Notre concitoyen joignait à une faculté d'analyse admirable, un naturel d'observation qui s'attachait particulièrement aux animaux : l'araignée, la grenouille, l'oiseau, le lézard ; il les apprivoisait, s'efforçant de découvrir en eux quelque rayon d'intelligence, quelque vestige des passions humaines ; autant de

documents qui eussent pu servir la doctrine de l'évolution et compléter l'échelle des êtres dans l'ordre intellectuel. Il consigna ses observations dans la Revue scientifique et conclut que les animaux sont formés d'après le même patron que nous sous le rapport des sensations et des sentiments : il dut reconnaître qu'il ne connaissait pas de formes de transition au point de vue intellectuel.

Dans ce court aperçu des travaux du savant, nous avons omis de parler de l'homme et du Liégeois : homme, il l'était dans la dignité du chef de famille, dans la haute personnalité morale du professeur, dans l'autorité acquise auprès de tous et parmi ses collègues par sa science incontestée et par son intelligence supérieure.

Liégeois, il savait à propos secouer les plis de la toge professorale et dans les agapes académiques quelques couplets de circonstance découvraient l'enfant de Liège léger, cordial, frondeur, en guerre même avec la poésie dans des vers libres et des élisions sans nombre : dans ces réunions, Delbœuf était entouré ; il abondait en bons mots, en paradoxes, en calembours. De ses origines plébéennes, il avait gardé le culte de l'idiome wallon qu'il avait entendu au foyer familial. Membre de la Société de littérature wallonne, il était appelé chaque année à apprécier les travaux du concours ; s'il ne cultiva pas la Muse que la philosophie et la science avaient éloignée, il

encouragea les auteurs wallons en recueillant les œuvres d'Adolphe Picard et en éditant la pièce de Ch. Hannay : « Li maïe neur d'a Colas », avec une étude sur la grammaire et l'orthographe du dialecte wallon.

Notre distingué et savant concitoyen est mort le 13 août 1896, sans avoir pu accomplir le rêve du poète : *Exegi monumentum*, mais ses études et ses travaux ont laissé un brillant sillon, durable et profond, dans le domaine de la connaissance ; il marque un progrès dans l'émancipation de l'esprit humain par la philosophie et la science.

DELSAUX (Jean-Charles)

architecte, né à Liège en 1820, mort à Bruxelles en 1893, fut appelé au poste d'architecte provincial en 1845, à peine âgé de vingt-cinq ans ; il ne tarda pas à justifier le choix du conseil provincial en remportant le prix de 5,000 francs dans le concours ouvert en 1847 pour la restauration du palais des princes-évêques.

A une époque où Victor Hugo a pu écrire dans un de ses chefs-d'œuvre *Notre-Dame de Paris* : « cet art magnifique que les Vandales avaient produit, les académies l'ont tué ; aux siècles, aux révolutions qui dévastent, du moins avec impartialité et grandeur, est venu s'adjoindre la nuée des architectes d'école

patentés, jurés et assermentés. » Notre concitoyen eut le mérite de rappeler aux artistes et particulièrement aux architectes restaurateurs les règles qu'il se traça à lui-même en 1847 et que le grand poète n'eut pas désavouées. « La mission de l'architecte, dit-il, exige une abnégation raisonnée de sa personne et de ses idées; il doit s'effacer complètement et n'ambitionner que le désir de reconstituer les parties qui ont disparu à l'aide des parties qui subsistent encore; moins sa main sera visible, plus il y aura de mérite. » Tous ceux qui s'intéressent à la conservation des monuments historiques applaudiront à ces paroles d'un artiste assez modeste pour se dérober dans l'admiration respectueuse du passé.

Delsaux fit plus encore; il sauva du pic du démolisseur les bâtiments de la deuxième cour du palais qu'un architecte de Bruxelles, Cluysenaer, avait condamnés; il conserva au monument les proportions grandioses de l'édifice, sorte de cité dans la cité.

Il assura l'isolement du palais en faisant disparaître les masures qui peu à peu avaient envahi l'espace laissé entre les pieds-droits pour s'élever jusqu'aux rinceaux, voilant l'édifice et menaçant jusqu'aux appartements dans leurs envahissements successifs; parasitisme fréquent au moyen âge, surtout dans les églises.

Il construisit le nouvel hôtel provincial, au côté sud du palais, qui fut achevé en 1855. Cette restitution

en style gothique est certes heureuse ; encore peut-on lui reprocher de ne pas reproduire le caractère imposant que le style roman a donné à l'ensemble de l'édifice ; le sentiment de la masse qui a sa grandeur dans les monuments du moyen âge disparaît dans les fleurons qui se multiplient et dans les statues de nos héros qui font à l'édifice une ceinture de gloire, bienvenue, mais étrangère à l'architecture liégeoise.

L'œuvre de notre concitoyen ne dépare pas le plus beau de nos monuments et on eût fait œuvre d'art si on lui eut confié la restitution de la façade principale qu'il eut voulue de style gothique ; nos gouvernants honoreront la mémoire de Delsaux le jour où ils décideront la substitution d'une façade romano-ogivale à ce décor insignifiant inspiré d'une architecture étrangère.

Il a publié en 1858 : *Les monuments de Liège reconstruits, agrandis, ou restaurés.*

DEMANY (Ferdinand-Joseph)

naquit à Liège le 3 juin 1806, dans le quartier d'Outre-Meuse : on sait que dans les transformations que le temps a apportées dans la ville de Liège, ce quartier de l'est a mieux conservé l'esprit et le caractère de la tradition ; le peuple autochtone use exclusivement de la langue wallonne ; il reste attaché à son histoire ; il conserve précieusement la pratique de la

liberté individuelle et dans toute cervelle git un levain d'indépendance. Demany passa sa jeunesse sentant sourdre en lui l'hostilité pour l'étranger. Aussi fut-il un des premiers qui se trouvèrent au poste pour conquérir notre indépendance. Appelé par ses concitoyens au commandement de la 1^{re} compagnie de la 3^{me} légion (est) de la garde urbaine liégeoise, il assista aux combats d'Oreye et de Sainte-Walburge, qui furent suivis de la reddition de la citadelle, occupée par les troupes hollandaises (5 octobre 1830).

Le 6 octobre, les volontaires maestrichtois font un appel aux patriotes liégeois; une compagnie franche de tirailleurs liégeois et maestrichtois réunis est formée sous les ordres de Vercken, qui bientôt fut appelé à d'autres fonctions, et Demany, qui était lieutenant, lui succéda dans le commandement.

La compagnie franche qui faisait partie de l'armée du général Mélinet, prit part à différents combats, jusqu'à l'armistie du 4 février qui mit fin à la lutte.

A sa rentrée à Liège, le 10 février, Demany s'occupa activement de l'organisation de la première garde-civique, décrétée le 31 décembre 1830, par le congrès national.

Nommé chef de la légion de l'est et chargé par intérim des fonctions de chef d'état-major, il eut à remplir une importante mission à l'armée de la Meuse. (Général Daine.)

Lors de la formation de l'armée belge, il reçut le

brevet de capitaine des cuirassiers (1^{er} régiment), mais il n'accepta pas ces fonctions, aimant mieux vivre dans sa bonne ville, au milieu de ses concitoyens dont il partageait les goûts et les aspirations.

Le bourgmestre Louis Jamme, qui était aussi un grand patriote, fit appel à son dévouement et le nomma commissaire du quartier de l'Est. En 1857, il devint commissaire en chef et, pendant vingt ans, il remplit ces délicates fonctions avec autant de tact que de dignité.

Il prit sa retraite en 1877.

Pendant sa longue carrière, il fut plusieurs fois l'objet de manifestations sympathiques de la part des habitants et surtout de la population résidant Outre-Meuse.

En 1850, la ville lui décerna la médaille d'or à la suite de son attitude courageuse pendant les grandes inondations qui dévastèrent Liège et les environs. Son énergie, comme chef de la police, ne s'est jamais démentie ; nul plus que lui n'était l'esclave du devoir. Demany reçut plusieurs distinctions honorifiques : entr'autres, la croix de l'ordre Léopold, la croix des combattants de 1830 et la croix civique de 1^{re} classe.

A sa mort, le 15 janvier 1886, le bourgmestre, rendant hommage au vieux patriote, au fonctionnaire modèle et estimé de tous, put dire : « Celui qui nous quitte a bien mérité de son pays, de la ville de Liège et de ses concitoyens. »

DEMESTRE (Jean)

docteur en médecine, chirurgien major des troupes de Liège, membre de la Société d'émulation de la même ville, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, fut l'ami de Buffon et de Valmont de Comare ; il mit dans l'exercice de sa profession un désintéressement et une noblesse qui méritent les plus grands éloges. Le zèle avec lequel il cultiva la chimie fut plus ardent qu'éclairé ; les idées bizarres, les opinions paradoxales, les hypothèses frivoles fourmillent dans l'ouvrage qu'il publia sous ce titre : « Lettre du docteur Bernard sur la chimie, la docimasia, la cristallographie, la lithologie, la minéralogie et la physique en général », Paris, 1779, 2 vol. in-12°.

En lisant ces deux volumes, dit un médecin distingué, on trouve que l'imagination de Paracelse était sage et peu féconde. Demestre mourut à Liège, sa patrie, le 20 août 1783, dans sa trente-huitième année.

DEMOULIN (Nicolas-Joseph)

journaliste, romancier et poète, naquit à Liège, le 29 janvier 1825 ; à peine eût-il achevé ses premières études qu'il se rendit à Paris dans l'espoir de se créer une situation dans les lettres.

A vingt ans, il collaborait dans plusieurs journaux et, lorsque vint la révolution de 1848, il en adopta les principes extrêmes, croyant à la venue d'une société nouvelle humanitaire inspirée par le collectivisme.

Il se montra le défenseur ardent et convaincu des revendications populaires ; il ne sut pas ménager le président de la République, dont il prévoyait la défection et le parjure, ce qui lui valut d'être expulsé de France en 1851.

De retour à Liège, Demoulin, trop indépendant pour combattre sous le drapeau doctrinaire, trop personnel pour se plier aux exigences d'un parti, fut-il libéral et progressiste, fonda divers journaux, où radical convaincu, il portait à tous des coups d'une fronde spirituelle, ironique, d'une allure liégeoise pour lesquels il eut des succès, mais aussi des ennemis ; on eut pu lui appliquer avec raison l'épithète chère à ses concitoyens : « tiesse di hoye », tant il était irréductible. A cette époque, il fit paraître en langue française plusieurs romans et nombre de poésies qui eurent quelques succès.

En 1871, lorsqu'éclata la crise de la Commune de Paris, il crut avec tous les révoltés de l'état social, à la rénovation et vit la réalisation d'un programme politique conforme aux rêves de toute sa vie, mais le mouvement avorta dans le pillage et l'incendie, et Demoulin rentra dans sa patrie, déçu, mais toujours ardent défenseur de la liberté.

Demoulin démasque et combat le despotisme qu'il soit de Paris ou de Rome, qu'il vienne de l'empire ou de l'église :

Cœur d'or, il espérait pour la fraternité
Comme jadis le Christ sauver l'humanité
Chimère ! Car un roi ne descend pas du faite
Où l'a mis le hasard, tant qu'il garde sa tête.

(CHAPUIS.)

Il revendique la suprématie du pouvoir civil :

Et si l'Eglise ayant sur lui l'autorité
Fausse son jugement, tronque la vérité
Si de le pervertir, elle est capable
L'Etat n'est plus complice, il est le seul coupable.

Exilé de Paris, sa seconde patrie, par le coup d'Etat, il fustige de belle ironie et de noble courroux l'usurpateur couronné.

Mentionnons encore les vers qu'il adresse à son frère quand éclate, en 1870, la guerre entre la France et l'Allemagne :

Je comprends, vieux Rhin, que l'écho de tes rives
Fut pour un instant sourd aux ballades naïves,
Et rendit frémissant d'orgueil et de fierté
Le cri de Robert Blum : Tout pour la liberté
Oh ! Oui ! Je comprendrais pour des luttes fécondes
Que le sang des martyrs rougit encore les ondes
Mais non ; c'est à la voix des vautours couronnés
Que tes riants vallons vont être abandonnés...
Et l'Apôtre de l'idée achève :
O peuples ! pour jouir en paix de tous vos droits
Pour supprimer la guerre, il faut chasser vos rois !

Enfant du peuple, Joseph Demoulin veut l'élever, le grandir, le porter au pouvoir suprême où il entrevoit le règne de la justice et de la fraternité.

Le rêve du poète avait absorbé l'homme ; les

déceptions frappèrent cruellement le visionnaire et son œuvre s'imprégna d'un pessimisme dont il avait pris le germe dans ses poètes préférés, Vigny, Barbier, Musset.

Demoulin a bien mérité sa place parmi les poètes liégeois, il a célébré dans un pur sentiment de patriotisme les fastes glorieuses de l'histoire de Liège.

Ses « Plébéennes » marquent l'apogée de son talent ; les accents de sa lyre n'ont pas toujours la pureté classique de la Muse française : l'instrument imparfait ou inégal se refuse parfois à l'ardeur, à l'énergie, à l'impétuosité du sentiment du poète.

On ne peut qu'applaudir cependant au talent de celui qui, dans de beaux vers, a su exprimer de nobles sentiments ; on peut combattre le polémiste, mais on doit désarmer devant le poète.

Laissons parler encore Demoulin dans son testament poétique :

Oui, l'Artiste se voue à de rudes combats
Son talent est soumis à d'incessants débats
Jusqu'à la dernière heure, on doute et même on nie.

Si la lyre wallonne, lyre de terroir l'a mieux inspiré et mieux servi, il serait injuste de méconnaître ce que les lettres belges de langue française doivent à notre concitoyen : la poésie et la satire.

Poète, il le fut tout entier dans sa vie et dans ses œuvres :

Aimer le vrai, le beau, chercher leur harmonie ;
Ecouter dans son cœur l'éclat de son génie.

Tel était le rêve qu'il entrevoyait avec son poète,
A. de Musset ; il eut volontiers dit avec Hugo, son
maître :

Tout souffle, tout rayon ou propice ou fatal
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore.

Poète de sentiment, dans des vers d'idylle, il célèbre
la nature, le chant de l'oiseau, le parfum de la fleur,
le rayon du soleil et l'ivresse de l'amour.

Poète de l'idée, il s'en prévalait comme d'un apos-
tolat ; il se plaisait à redire avec le poète latin :
Homo sum et nihil humani a me alienum puto et
son vers doux et tendre dans l'idylle se fait cruel
et âpre dans ses revendications de justice, d'égalité et
de liberté :

Que de son front jaillit la flamme du génie ;
Et c'est quand il n'est plus que son triomphe a lieu.
Ce n'était qu'un rêveur et l'on en fait un Dieu !

Et ce délaissé, ce fou de génie, aujourd'hui presque
oublié, est mort à Liège en 1879.

La ville de Liège, voulant honorer sa mémoire, a
donné son nom à une rue dans le quartier de l'ouest,
qui commence rue Dehin pour aboutir rue du
Haut-Pré.

DENYS (Mathieu)

né à Liège en 1758, était à peine âgé de huit ans
lorsqu'il perdit son père qui était organiste de la collé-

giale de Saint-Denis de la même ville. Le jeune Denys témoignant avoir les plus heureuses dispositions, les chanoines n'hésitèrent pas, malgré son jeune âge, à lui accorder la place que son père et son aieul avaient successivement occupée avant lui.

Il ne démentit pas la bonne opinion que ses bien-faiteurs avaient conçue de lui, car il devint en peu d'années l'un des plus célèbres organistes du pays de Liège.

Denys avait embrassé l'état ecclésiastique; il était curé de la paroisse Sainte-Gangulphe, dans sa ville natale, lorsque, par suite de la révolution, il fut privé de cet emploi. Il mourut à Liège le 9 avril 1813, à la suite d'une attaque d'apoplexie, âgé de septante-cinq ans. Il a laissé en manuscrits plusieurs messes et une quantité considérable de morceaux de musique.

DEPORTER (Jean-Baptiste)

né à Liège en 1786, mort en 1853. Milicien de 1806, il fut désigné pour un régiment de cavalerie, prit part, avec honneur, aux campagnes de 1807-1809, de 1812 à 1815. Il suivit la grande armée, étant brigadier, fut nommé maréchal des logis, et chevalier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille de Smolensk : l'action était des plus vives; le seul officier, resté debout du détachement de notre compatriote, fut enlevé par les Russes, lesquels, après ce fait d'armes,

se formèrent en carré. Deporter ne voulant pas laisser son lieutenant aux mains de l'ennemi, harangue ses camarades, les stimule, se met à leur tête et, dans une charge furieuse, enfonce le carré, reçoit un coup de bayonnette à la gorge, continue à se battre, malgré sa blessure, et revient triomphant avec son officier en croupe. C'est à la suite de cet exploit, que l'empereur, témoin de son courage, plaça lui-même l'étoile des braves sur la poitrine de notre concitoyen.

DERASQUINET (Auguste)

né à Liège, contribua à organiser l'armement du peuple dans la soirée du 2 septembre 1830. Le 4 septembre, il prit quatre canons à l'arsenal et partit le 5 pour Bruxelles en qualité d'adjudant-major du corps des volontaires liégeois commandé par Rogier.

Il assista aux journées les plus sanglantes de la révolution de Bruxelles. Il pénétra, à plusieurs reprises, dans le parc, au péril de ses jours. Devint capitaine au 1^{er} chasseurs à pied et reçut pour sa vaillante conduite la décoration de la croix de fer.

DESCHAMPS (Guillaume)

dit *de la Violette*, bourgmestre de Liège ; après le sac de Dinant par les troupes du Charolais, voyant son pays livré à ses propres forces par l'abandon de Louis XI,

Deschamps conseilla à ses concitoyens de faire la paix avec le duc de Bourgogne; les intrigues du roi de France l'emportèrent sur l'effort patriotique de Deschamps qui fut trainé dans les rues de Liège et ensuite massacré par la populace en 1466.

DESCHAMPS (Barthélemy)

né à Liège au ^{xvii}^e siècle, mort en 1697. Jurisconsulte très estimé et l'un des greffiers du conseil ordinaire, avait rempli son portefeuille d'une prodigieuse quantité de mémoires sur toutes les familles nobles et patriciennes du pays de Liège, mais sans avoir aucun dessein d'en faire part au public. Il rapportait sur presque toutes les familles des détails très curieux.

Loyens, auteur du recueil héraldique, nous apprend que ses manuscrits ont été à la bibliothèque de M. Duchâteau, bourgmestre de Liège en 1716.

DESCHAMPS (B.)

né à Liège en 1615, entra dans l'ordre de Saint-François. Fut successivement gardien du couvent de Verviers et de Bolland. Parti de Liège, le 3 mars 1666, avec le père Maude de Borde pour faire le pèlerinage de la Terre sainte, revint à Liège le 6 octobre 1667 et mourut en 1678. Il a publié la relation de son voyage sous ce titre: *Voyage de la Terre sainte et du Levant*,

1677, in 12°. L'ouvrage est bien écrit, d'un style simple et précis.

DESTRIVEAUX (Pierre)

membre du Congrès national, naquit à Liège, le 13 mars 1780, fit ses études à Paris où il prit sa licence en droit en 1806; rentré dans sa ville natale, inscrit au barreau, il acquit bientôt un grand renom dans les affaires criminelles.

En 1816, lors de la fondation de l'Université de Liège, il fut appelé à occuper la chaire de droit administratif, puis de droit criminel.

Avocat à la cour d'appel de Liège, il avait supporté impatiemment les mesures vexatoires du régime hollandais; les nombreux procès de presse, l'abolition de l'institution du jury, les hautes cours de justice et la cour de cassation installées à La Haye, la langue hollandaise imposée comme langue officielle, ajoutaient encore aux injustices d'un gouvernement impopulaire.

Destriveaux prit une part active au mouvement politique qui devait aboutir à l'indépendance de la Belgique; membre du Congrès national, il revendiqua les principes de la révolution française et contribua à l'élaboration de notre pacte fondamental.

Il quitta la politique législative à l'avènement du roi Léopold I^{er}; le suffrage de ses concitoyens le porta

au conseil provincial où pendant sept ans, il occupa la vice-présidence

Il se montra toujours l'adversaire irréductible du catholicisme.

Notre concitoyen mourut à Liège en 1846.

DEWANDRE (François-Joseph)

né à Liège le 4 septembre 1758. Il s'appliqua à la sculpture et fréquenta pendant deux ans l'atelier de Jean Latour, peintre, sculpteur et architecte. Il fut protégé par le prince Velbruck, qui le détermina à se rendre en Italie. A peine âgé de vingt ans, Dewandre se rendit à Rome, où il travailla dans les ateliers des principaux sculpteurs de l'époque.

En 1783, il remporta le premier prix de sculpture, revint à Liège en 1784, et fut chargé de différents travaux, entre autres du monument élevé dans le chœur de la cathédrale de Saint-Lambert, à la mémoire du prince Velbruck.

Dewandre est l'auteur de plusieurs ouvrages en marbre qui lui valurent de la part de la Société d'émulation la médaille d'honneur. Il succéda à Defrance comme professeur à l'École centrale de Liège. Il est mort le 29 juin 1835.

DONY (Jean-Jacques)

né à Liège, le 24 février 1759, devint, en 1805, concessionnaire des mines de la Vieille-Montagne, au village de Moresnet, route de Liège à Aix-la-Chapelle, et parvint, à force d'essais, à obtenir le zinc à l'état métallique, en septembre 1808. L'exploitation de ce métal se répandit rapidement, mais des revers de fortune obligèrent Dony, dès 1813, à s'associer à d'autres personnes, puis à abandonner entièrement ses établissements de Liège et de Moresnet. Le chagrin qu'il en ressentit altéra sa santé ; il mourut le 6 novembre 1819. Dony avait été longtemps membre du conseil municipal de Liège et ses bienfaits s'étaient répandus sur la classe ouvrière de cette ville.

DOSSIN

botaniste distingué, naquit à Liège le 7 février 1777 ; il prit ses grades pharmaceutiques en 1808, devant le jury médical du département de l'Ourthe ; c'était à l'époque de la domination française.

L'étude des plantes médicinales le porta à s'appliquer à la botanique ; il se rendit à Paris afin de s'initier aux recherches et aux méthodes les plus exactes ; à son retour, il s'occupa de réunir les matériaux d'une flore rurale de la province de Liège.

Il composa « un catalogue des plantes qui croissent spontanément dans le département de l'Ourthe et dans quelques endroits circonvoisins. »

Dossin se préoccupait du côté pratique de la science; c'est ainsi qu'il s'efforça de généraliser la culture de la pomme de terre dont il préconisa les vertus alimentaires.

Notre concitoyen est mort à Liège en 1852.

Charles Morren, le savant professeur de botanique à l'Université de Liège, a fait l'éloge de Dossin et lui a dédié un genre de plantes de la famille des orchidées : la *dossinia marmorata*.

DOTHÉE (Dieudonné)

né à Liège en 1812, dota sa ville natale d'une industrie nouvelle en introduisant la fabrication de la tôle, du fer et du fer-blanc. Il sut imprimer à cette industrie une impulsion remarquable et y apporter de notables perfectionnements.

Il fut le fondateur de la Société de l'Espérance-Longdoz, dont il conserva la direction jusqu'à l'époque de sa mort, survenue à Liège en 1862.

M. l'ingénieur Franquoy a fait mention des progrès accomplis dans la fabrication, grâce à l'intelligence et à l'initiative de Dothée : « Histoire de la fabrication du fer dans la province de Liège. »

Nous nous plaisons à saluer en notre concitoyen

une individualité créatrice comme il s'en rencontre fréquemment dans notre pays industriel ; fils de leurs œuvres, des travailleurs s'élèvent par leur énergie et par leur application aux plus hautes situations, apportant à leurs travaux un esprit d'observation et d'analyse fécond en perfectionnements et en inventions ; on ne peut méconnaître dans le liégeois une aptitude au travail manuel en même temps que d'heureuses dispositions d'application aux arts industriels ; les métiers furent toujours en grand honneur à Liège et les institutions politiques en firent jadis des titres de noblesse.

Le sol lui-même fournit un aliment à la grande industrie et le charbon, le fer devinrent des instruments actifs de la production nationale ; nous n'avons qu'à citer nos houillères, nos mines et notre armurerie liégeoise. Dix siècles d'application au travail, de lutte avec les produits miniers du sol pour adapter la matière aux exigences de la vie, aux conceptions de l'art, dix siècles ont dû créer un état d'esprit qui porte avec lui une supériorité intellectuelle dans les arts industriels.

A côté de Dothée que d'obscurs ouvriers n'ont pas apporté des améliorations dans l'exploitation et l'outillage, ainsi que dans les produits métallurgiques ! Ils ont ainsi contribué à la prospérité du pays !

Et la cité de Liège, revenue de son long rêve à l'aurore du xix^e siècle, peut s'enorgueillir en mesurant

la somme d'initiative, la réserve d'énergie et la puissance de travail qui distinguent ses quelques milliers de citoyens dans toutes les branches de l'industrie ; c'est que le Liégeois à une vigueur intellectuelle toujours active, joint une force de caractère (tiëss di hoije) qui en fait un sujet d'élite pour les travaux industriels.

DOUFFET (Gérard)

peintre distingué, élève de Rubens et maître de Bertholet Flémalle, naquit à Liège en 1594.

Il montra dès le jeune âge d'heureuses dispositions pour le dessin ; son père l'envoya en apprentissage auprès de Jean Taulier, qui habitait dans son voisinage, puis à Dinant chez un peintre ignoré du nom de Perpète ; il fit preuve de talent et obtint d'être admis dans l'atelier de Rubens ; la réputation du grand peintre anversois avait grandi à son retour d'Italie et lui avait acquis le sceptre de la peinture dans le monde entier ; sa renommée avait pénétré dans la principauté de Liège et, malgré le prestige du génie, n'était pas parvenue à détrôner l'école italienne, qui inspirait presque exclusivement l'art liégeois ; on conçoit difficilement de nos jours comment nos artistes ont pu se soustraire aux séductions de coloris du maître flamand et persister à suivre aussi docilement la tradition classique ; les institutions lié-

geoises, religieuses et laïques en même temps, ne pouvaient laisser à l'art son libre épanouissement ; le dogme courbait les consciences et comprimait les essors.

Douffet eut le mérite de rompre avec la tradition et d'aller à Anvers demander le secret de l'art flamand ; pendant deux ans, il reçut les leçons du maître ; puis il partit pour Rome où il séjourna pendant sept ans ; il y vécut au milieu des chefs-d'œuvre de la Renaissance et comprit combien la culture des lettres, la poésie et les études d'histoire sont indispensables à l'artiste qui veut réaliser des œuvres plus qu'ordinaires et s'attacher à des conceptions plus élevées. Il revient d'Italie en 1623, précédé d'une réputation pleine de promesses ; il a peint nombre de tableaux d'églises où il se distingue par le dessin, plutôt que par le coloris ; il excelle surtout dans le portrait.

Son atelier est fréquenté par de nombreux élèves, qui deviendront bientôt des maîtres, les Bertholet Flémalle, les Gérard Goswin, les Lambert, Campo et les deux frères Delcour.

Beaucoup de ses œuvres sont à Dusseldorf et en Italie.

On cite de cet artiste « Judith », qui avait été placée à l'église Saint-Martin et achetée par Arnould de Sélys. « Le pape Nicolas visitant le caveau de Saint-François d'Assise », payé 1,100 florins.

Douffet mourut à Liège en 1660, laissant pour sou-

tenir la tradition artistique de sa ville natale, non seulement des œuvres estimées, mais encore des élèves capables de perpétuer le renom de l'école liégeoise.

DUMONT (André-Joseph)

savant géologue, né à Liège, le 13 février 1809. Il était le fils de J.-B. Dumont, ingénieur, et de Barbe Sarton, fille du célèbre horloger-mécanicien de ce nom. (Voir biographie Sarton.)

Associé de bonne heure aux travaux de son père, qui occupait un rang honorable dans le corps des mines, il prit sous son inspiration le goût de la science dans laquelle il devait s'illustrer. Comme Werner, le fondateur de la géologie, c'est dans les exploitations minérales qu'il fit ses premières recherches.

L'Académie des sciences de Belgique avait mis au concours, en 1828, la description géologique de la province de Liège ; Dumont obtint la médaille d'or ; il se révéla dans son mémoire tel qu'il devait être, tel qu'il était déjà, un maître ! et il n'avait que vingt ans ! Laissons la parole à Dewalque, le géologue distingué, professeur à l'Université de Liège : « Dumont débuta en 1830 par un coup de maître ; il débrouilla la constitution du terrain anthraxifère, vrai chaos avant lui et lui assigna un rang après le terrain ardoisier et avant le terrain houiller ; il fit plus : il traça ses règles de la stratigraphie, montra ce que le principe

de la superposition a d'illusoire dans les formations tourmentées et le parti à tirer de la continuité des assises. La géologie stratigraphique se trouvait ainsi, sinon fondée, au moins affermie sur sa véritable base. »

Le travail de Dumont fut couronné, le 5 mai 1830, à la Société géologique de Londres, et les rapporteurs s'expriment ainsi : « Ce travail se distingue d'une manière éminente par l'exactitude et l'étendue des détails, ainsi que par la nouveauté des considérations générales qui s'y trouvent. » C'était la consécration universelle de la science de notre concitoyen.

A vingt-six ans, Dumont est appelé à occuper la chaire de minéralogie et de géologie à l'Université de Liège ; il est nommé professeur ordinaire à la faculté des sciences l'année suivante.

En 1836, un arrêté royal le désigne pour dresser la carte géologique des provinces de Liège, de Luxembourg, de Namur et du Hainaut ; un an après, il reçoit la mission d'exécuter le même travail pour les provinces septentrionales d'Anvers, des Flandres, du Brabant et du Limbourg.

Cet immense travail, qui devait immortaliser son nom, lui demanda seize ans de labeur ; il ne suffit pas cependant à son activité ; dans un nouveau mémoire, il établit le synchronisme des formations tertiaires de la Belgique, de l'Angleterre et du nord de la France. En 1855, il fit paraître une carte géologique de l'Europe.

Hélas ! ces rudes travaux devaient avoir raison des forces de notre concitoyen et briser prématurément sa brillante et féconde carrière. Deux ans après, en 1857, il succombait, laissant dans la science belge un vide que cinquante années d'études et de recherches n'ont pas encore comblé, regretté par plusieurs générations de savants, qui aspiraient à le suivre et à l'égaliser.

Ses concitoyens, justement fiers de cet enfant de Liège, lui ont élevé une statue en face de l'Université qu'il avait illustrée de l'éclat de son génie.

DUMONT (Henri)

né à Liège en 1610, mort à Paris en 1684, apprit à Liège la musique, et jouait, malgré son jeune âge, de l'orgue avec sentiment. Étonnés de la rapidité de ses progrès, ses parents l'envoyèrent à Paris pour qu'il y perfectionnât ses talents. En 1639, à son retour, il obtint l'orgue de Saint-Paul.

Peu après, le roi Louis XIV le fit revenir à Paris : ayant entendu quelques morceaux de sa composition, il le félicita et le nomma maître de musique en remplacement de Spiali. Dumont remplit les fonctions de cette place pendant trente ans, mais il donna sa démission parce que le roi avait manifesté le désir de changer des motifs avec des accompagnements plus travaillés et des ritournelles, ce qui, disait le musi-

cien, était une infraction aux canons du concile de Trente. La reine, qui aimait la musique de Dumont, lui donna le même emploi dans sa maison. On a de lui cinq grandes messes; ses œuvres lui valurent l'estime de l'empereur d'Allemagne qui le nomma historiographe et lui donna le titre de baron de Carlseroon.

Dans les églises, en France, les messes de Dumont sont encore chantées et très suivies.

Il fut inhumé dans l'église Saint-Paul, à Liège.

DUPUIS (Joseph-Lambert) dit José

né à Liège en 1831, d'une famille d'artistes, particulièrement musiciens.

José Dupuis se destinait à la carrière théâtrale et suivit les cours du conservatoire de Liège. Ayant débuté en disant la chansonnette dans une troupe d'amateurs; il parut bientôt en scène au théâtre de Liège, puis se rendit à Paris, fort du succès dont ses concitoyens l'honoraient.

Il débuta à *Bobino*, un petit théâtre de Paris, puis, fut engagé « aux Folies nouvelles » (1857), à Dejazet, et entra ensuite (1861) « aux Variétés », dont il allait contribuer à faire la fortune, pendant cette fin de l'empire, à cette époque féconde des joyeuses œuvres d'Offenbach qui fut l'apogée de l'opérette.

C'était le temps de *la Grande Duchesse de Gérolstein*, d'*Orphée aux Enfers*, de *la Belle Hélène*, de *Barbe*

bleue, de la *Périchole*, œuvres dans lesquelles, à côté de la fameuse Hortense Schneider, José Dupuis connut l'enivrement du triomphe, devant des parterres qui réunissaient toutes les élégances de la seconde ère napoléonienne.

Puis vint l'évolution de l'opérette, et José Dupuis fut également de ces créations célèbres, la *Vie Parisienne*, *Niniche*, *Lili*, la *Femme à Papa*, opérettes légères dans lesquelles son naturel extraordinaire, l'originalité de son jeu et sa joyeuse fantaisie trouvaient à s'employer merveilleusement. C'est ainsi qu'en ce Théâtre des Boulevards fut créé le « Genre Dupuis », comme le portent aujourd'hui certains engagements d'artistes, ce genre d'une note si spéciale, de vérité et de fantaisie à la fois.

José Dupuis fut au reste un excellent comédien comme il devait le montrer dans la seconde partie de sa carrière, alors que la voix du ténor s'en était allée : il joua un soir à la Comédie Française, à la représentation d'adieux du grand Talbot (*les Charbonniers*), et c'est alors que le directeur de la Maison de Molière, M. Perrin, qui s'y connaissait, vint le trouver dans sa loge : « Permettez-moi de vous dire M. Dupuis qu'on ne joue pas mieux la comédie », et c'est ainsi qu'il fut amené à interpréter toujours aux Variétés ces chefs-d'œuvre de finesse dus à la plume spirituelle de Meilhac et Halévy. Tels : la *Petite Marquise*, puis *Décoré*, la *Famille Pont-Biquet*, *Monsieur Betsy* et

d'autres encore où José Dupuis fit preuve d'une fécondité qui actuellement est encore rappelée par les chroniqueurs parisiens.

Notre concitoyen réalisa aux Variétés une très jolie fortune, qui lui permettait de venir tous les matins dans ses équipages, à son théâtre, de la propriété qu'il possédait à Nogent-sur-Marne, dont une rue porte son nom, et où il se retira jusqu'à sa mort.

José Dupuis avait été nommé, en France, officier de l'instruction publique.

DU VIVIER (Charles-Ernest-Émile) Chevalier

né à Liège en 1799, mort en 1863.

Curé de l'église Saint-Jean en cette ville, membre de plusieurs sociétés savantes. Était un prêtre très instruit et un vrai patriote. Lors du combat de Sainte-Walburge, il se porta sur le champ de bataille et, malgré les dangers auxquels il était exposé, prodigua des secours aux blessés et aux mourants.

Du Vivier n'avait pas attendu le dénouement des journées de septembre pour exprimer ses sympathies patriotiques. L'un des premiers à Liège, il se signala par la franchise et la vigueur de son opposition au gouvernement des Pays-Bas.

En 1823, il créa des journaux destinés à soutenir la cause nationale. Il fit des chansons en wallon et en français, qui lui acquirent une véritable popularité.

Dans ses poésies wallonnes, Du Viver se révéla enfant du terroir, mais il est surtout remarquable dans la satire des mœurs de l'époque.

Son chef-d'œuvre populaire est « Li pantalon trawé ». Il serait trop long de donner ici la nomenclature de ses écrits.

Il était chevalier de l'Ordre de Léopold et décoré de de la Croix-de-Fer.

DUVIVIER (Jean)

graveur en médailles, né à Liège en 1687, mort à Paris, le 30 avril 1761 ; son père était graveur des cachets et de la vaisselle du prince-évêque.

Jean avait des dispositions pour la peinture, mais cédant aux instances de son père, il s'appliqua d'abord à la ciselure ; sa vocation fut plus forte et il put partir pour l'Italie où l'attirait le renom de l'école romaine.

Il s'arrêta à Paris pour s'y perfectionner en suivant les cours de l'Académie des beaux-arts ; il ne tarda pas à se distinguer, mais sa nationalité étrangère ne lui permit pas de participer au concours de Rome.

Le résident du prince-évêque auprès de la cour de France se fit son protecteur et, par son influence, il obtint pour Duvivier la faveur de graver le portrait du roi, encore enfant ; c'était pour notre concitoyen la gloire et la fortune ; il fut reçu à l'Académie de peinture et de sculpture de Paris et nommé graveur

du roi et des monnaies avec logement au Louvre. Son talent lui valut l'honneur d'être célébré par Delille dans son poème de l'imagination :

« Duvivier, c'est à toi de tenter ces travaux ;
Et si dans nos remparts, des vandales nouveaux
Brisent des monuments que le bon goût adore
Ton burin immortel les fera vivre encore. »

L'auteur du Dictionnaire des artistes apprécie son talent dans ces termes :

« On y remarque une touche mâle, fière, hardie, un dessin correct, de la vérité, de la chaleur et un effet piquant qui suffirait pour transmettre à la postérité le nom de Jean Duvivier. »

Et lorsqu'après sa mort, survenue à Paris en 1761, il fallut lui trouver un successeur, l'intendant des monnaies fit au roi cette déclaration : « Sire, il n'y a que les Liégeois qui soient habiles à saisir l'effigie des rois de France et il faut attendre qu'il se rencontre un artiste de cette nationalité. » On rapporte que Duvivier fut le graveur qui sut trouver le mieux la ressemblance du roi Louis XV.

FABRY (Jacques-Hyacinthe)

naquit à Liège en 1758, à l'exemple de son père et sous sa direction, il s'appliqua à l'étude du droit et fut reçu licencié le 4 septembre 1780, son père obtint du prince-évêque Velbruck qu'Hyacinthe le remplaçât dans sa charge de mayeur en féauté.

La mort du prince amena l'avènement du prince-évêque Hoensbroeck et avec celui-ci un régime nouveau d'oppression et d'intolérance; les deux Fabry, par leur attachement aux idées nouvelles, devinrent suspects et Hyacinthe victime de la réaction fut destitué; mais l'année suivante, il fut élu à la presque-unanimité des seize chambres, rentier ou receveur général de la cité.

Nourri au foyer paternel des leçons de l'antiquité, élevé dans le respect du droit et de la justice, puisant dans le passé glorieux d'un pays libre un ardent patriotisme, Hyacinthe Fabry devait tourner les yeux du côté où s'annonçait une aurore de liberté, d'égalité et de fraternité; il sentait que c'en était fait du régime ancien fait des despotismes de la noblesse et du clergé; le temps était venu d'un régime nouveau où le droit de chacun devait être également respecté, où le principe de la liberté de conscience devait être proclamé. Avec quelques compatriotes, les Bassenge, les Reynier, les Henkart, les Chestret, les Donceel, Fabry prépare les événements qui doivent réaliser leurs aspirations communes; tous s'efforcent de faire l'éducation du peuple qu'on veut détourner des idées nouvelles, par la crainte et la calomnie; ils veulent le ramener aux revendications justes et nécessaires.

Lorsque la révolution liégeoise éclata (18 août 1789), Hyacinthe, comme son père, furent des premiers à revendiquer les droits anciens qui faisaient l'orgueil

du pays de Liège ; il siègea au comité d'organisation, puis au conseil général de la commune, et lorsque les bonnes villes du pays de Liège renouvelèrent leur pacte d'alliance, il fut délégué à l'assemblée générale du pays de Liège par la ville de Visé.

Dévoué à la chose publique, il ne cesse de s'occuper des institutions nouvelles, qu'il faut, dit-il, mettre d'accord avec les idées et les besoins modernes ; il fonde le journal patriotique inspiré par la Société des amis de la liberté ; il a pour collaborateurs Bassenge, Reynier et Henkart ; son activité s'exerce dans toutes les directions ; il s'occupe de la défense du pays dans une brochure intitulée : « Réflexions d'un vrai patriote sur la formation de la garde nationale liégeoise ». Son système, largement démocratique, répond aux idées de justice et d'égalité : c'est le service personnel obligatoire actif de vingt à cinquante ans. La Belgique, cent ans après, devait encore en attendre la réalisation !

Bientôt après, ses concitoyens l'appellent au poste de colonel des chasseurs liégeois ; les troupes étrangères ont envahi le pays ; ils viennent pour réintégrer le prince-évêque ; Fabry conduit les milices liégeoises ; la rencontre de Soetendael reste indécise, mais l'ennemi est forcé de rentrer dans ses quartiers, la ville est sauvée.

L'armée allemande est toujours à Maeseyck ; elle n'attend que l'occasion pour reprendre l'offensive ; la situation est grave ; livrée à ses seules forces, la patrie

doit succomber; on négocie: Hyacinthe Fabry, Bas-senge et Chestret vont à Berlin; le roi de Prusse, malgré son intervention n'a pu parvenir à réconcilier le peuple liégeois avec son prince, on espère encore l'intéresser au sort de la principauté; la diplomatie échoue, on se tourne vers l'Autriche; les deux Fabry partent pour Vienne, mais ils ne sont pas reçus.

La France est bienveillante, mais elle ne prend aucune résolution.

Liège est obligée d'ouvrir ses portes aux Autrichiens qui ramènent le prince-évêque triomphant. Hyacinthe est dépouillé de sa charge et porté sur une liste de proscription; les deux Fabry s'éloignent et se rendent à Paris; ils prennent part aux travaux du comité des belges et des liégeois réunis.

Enfin, la rupture de la France et de l'Autriche va rouvrir aux patriotes exilés les portes de la patrie; Dumouriez bat les Autrichiens qui abandonnent la ville.

Le conseil municipal est réinstallé et Fabry est désigné comme député à la convention nationale liégeoise. Le temps des épreuves n'est pas encore passé, on peut craindre une seconde restauration et Fabry entrevoit pour sa patrie la servitude sous la domination des prêtres et l'abaissement sous la puissance des grands, seule la réunion à la république française peut, au prix de la nationalité, conserver à ses concitoyens les fruits de la révolution.

Le patriote comprit toute l'étendue du sacrifice qui devait s'accomplir ; le pays doit périr, disait son père, prévoyant la main mise, en dépit des engagements, sur la patrie comme sur une conquête, au nom de la république française.

Liège eût pu vivre de sa vie nationale ; telle une nouvelle Genève, asile de la pensée libre ; quelques-uns pensaient ainsi, mais pour beau que fut le rêve, il ne pouvait se réaliser au milieu des compétitions des nations et sous la menace d'un retour vers un passé théoratique. Il fut cruel le sacrifice et l'on en trouve le triste écho dans les paroles de Jacques Fabry : « Faut-il absolument oublier qu'on est Liégeois ? »

On a pu juger sévèrement cet acte de soumission et le qualifier de crime de lèse-patrie ; les amis de la liberté ont pu désespérer de la patrie ; celle-ci a pu leur reprocher de l'avoir livrée à l'étranger ! il serait injuste de reporter sur les Fabry et les patriotes le poids de la faute ; le peuple liégeois était avec eux ; ce fut l'erreur et le crime de tous, et maintenant que la liberté a renoué la chaîne des traditions qui nous attachent à nos glorieux ancêtres, nous pouvons jeter l'oubli sur la défaillance de Fabry et de ses amis ; si le jugement est sévère, il peut être frappé d'appel ; les patriotes ne nous ont-ils pas délivrés de la domination des princes-évêques ?

La convention nationale a décrété la réunion du pays de Liège à la république. Le rôle politique du

pays de Liège est achevé et avec lui s'achève la vie politique de nos concitoyens ; la république française a absorbé la patrie ; elle ne nous demandera plus que des services !

Hyacinthe Fabry n'a pas cessé de s'intéresser à son pays natal ; nommé administrateur pour l'arrondissement, il se démet de ses fonctions, ne voulant pas s'associer aux exactions des proconsuls.

Les Liégeois l'envoient siéger au Conseil des cinq cents ; il entre au corps législatif, mais il refuse de se faire complice des attentats du premier consul contre la liberté ; il se retire et ne songe plus qu'à servir la cause de la justice et du droit dans le domaine paisible de la magistrature. Il est nommé juge au tribunal criminel de la Meuse-inférieure, puis conseiller à la cour de Liège, fonctions qu'il remplit jusqu'au 16 octobre 1830 ; le gouvernement provisoire lui accorda sa retraite et lui confia le titre de président honoraire.

Hyacinthe Fabry mourut à Liège en 1851.

FABRY (Jacques-Joseph)

jurisconsulte et patriote liégeois, père du précédent, né en 1726, obtint du prince-évêque Velbruck la charge de mayeur en féauté, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1781, et qu'il transmit à son fils Hyacinthe Fabry avec l'approbation du prince.

A l'avènement du prince-évêque Hoensbroeck, l'orientation politique que Velbruck avait portée du côté de la France, dans un esprit de tolérance et d'émancipation intellectuelle, subit avec Hoensbroeck un revirement qui la porta du côté de l'intolérance et de la réaction. L'esprit nouveau, en germe dans la pensée française, avait pénétré tous les pays d'Europe, et surtout les pays de langue française ; la principauté de Liège, des premières, par ses affinités ethniques, devait être entraînée dans l'orbite de la France ; il y avait entre deux peuples voisins des aspirations communes, puisées dans un développement intellectuel parallèle.

Les Liégeois suivaient avec sollicitude le mouvement des idées qui s'agitaient au dehors et l'élite intellectuelle ne pouvait se désintéresser dans cette lutte contre tous les despotismes qu'ils tinssent de la noblesse ou du clergé.

Dès 1785, il se forma dans les bonnes villes des sociétés patriotiques pour revendiquer les libertés compromises, et l'on vit à Liège quatre patriotes, Donceel, Chestreit, Fabry, Lesoinne unir leurs efforts dans une propagande active par la plume et par la parole.

Jacques-Joseph Fabry fut mêlé activement au mouvement qui portait le pays du côté de la France et, lorsque la révolution liégeoise éclata le 14 juillet 1789, il fut proclamé bourgmestre en même temps que Chestreit ; tous deux, amis, patriotes de la première

heure, ils préludèrent au nouvel ordre des choses au milieu de l'allégresse générale.

En 1790, la Société patriotique des Fabry, des Chestreit, des Lesoinne, des Donceel prit pour devise : « Tous les hommes sont égaux en droits » ; elle s'intitula : Société des amis de la liberté ; et son programme portait : amélioration des institutions basée sur des idées et des besoins nouveaux ; c'était le retour vers le passé, les vieilles Paix et, notamment, la Paix de Fexhe. (Ferdinand Henaux.)

La souveraineté populaire fut consacrée dans une organisation nouvelle de la municipalité et les récentes institutions appelèrent à l'office de bourgmestres, Jacques-Joseph Fabry et Godefroid de Donceel.

Durant ces événements, l'ennemi est aux portes de la ville, à peine maintenu par les milices liégeoises ; le brave général de Donceel le tient éloigné du territoire, il a sous ses ordres les colonels de Chestreit, de Lynden, Fyon, H. Fabry, de Berlaymont, Delle Creyer, les majors Lonhienne, de Rossius. Ransonnet, de Moffarts, etc.

Les Liégeois envoient une députation à l'Assemblée nationale de Paris.

Au dehors, le prince-évêque Hoensbroeck l'emporte ; les troupes autrichiennes vont occuper le territoire ; Léopold engage les Liégeois à se soumettre, il leur donne l'assurance qu'ils conserveront le droit

d'élire leurs représentants et leurs magistrats ; dans ces circonstances, les avis divisent les patriotes ; les uns avec de Donceel demandent à combattre, c'est le plus grand nombre ; les autres, conduits par le bourgmestre Fabry, croient la résistance inutile, ils veulent encore espérer dans un sentiment de loyauté et de justice à Vienne et à Berlin.

Jacques-Joseph Fabry est en négociation à Berlin ; il ne peut aboutir.

Liège succombe sans combattre ; les Autrichiens font une entrée triomphante ; le bourgmestre Fabry, les conseillers Bassenge et Reynier s'éloignent pour ne pas prendre part aux actes de soumission ; mais lorsque le prince-évêque, rentré dans la principauté, crut pouvoir agir en maître et détruire l'édifice de liberté élevé avec peine par les représentants du peuple, Jacques-Joseph Fabry du fond de sa retraite élève encore la voix pour protester au nom de la nation. « Le peuple seul, écrit-il, a des droits à faire valoir et ses chefs, ses magistrats n'ont que des devoirs à remplir... »

Deux mois plus tard, les Français et les réfugiés liégeois, sous la conduite de Dumouriez, chassaient les Autrichiens et délivraient le pays de Liège.

On put croire close enfin l'ère des troubles et des guerres ; la proclamation du général n'avait que des paroles de paix, d'égalité et de fraternité ; le peuple liégeois se grisait de ces mots sonores, qui répondaient

aux échos d'un passé glorieux ; il croyait à une politique de sentiment, quand la Convention de Paris ne poursuivait qu'une politique d'intérêt et de spoliation.

Une convention nationale est établie ; Liège désigne ses vingt représentants parmi lesquels Fabry, ancien bourgmestre ; c'est lui que l'assemblée choisit pour son président ; une cruelle épreuve était réservée à Fabry, le véritable élu du peuple ; celui que sa prudence et sa sagesse avaient désigné au choix de ses concitoyens, entrevit le danger qui menaçait son pays d'une restauration, si la principauté de Liège n'était défendue par la France contre la puissance austro-germanique ; il comprit aussi que le règne des princes-évêques était incompatible avec le régime politique moderne ; les patriotes les plus sincères et les plus dévoués ne voyaient le salut que dans la réunion à la France républicaine ; la république n'a-t-elle pas solennellement promis de respecter nos libres institutions ? Un manifeste est adressé au peuple par Fabry père, Fabry fils, Hencart, Lesoinne, Bassenge ; la majorité se prononce pour une simple fédération.

C'est Jacques-Joseph Fabry qui doit prendre la responsabilité des événements et s'il exprime le vœu d'une réunion à la France, il conserve encore l'espoir de garder la terre liégeoise libre et heureuse ; « nous souhaitons tous, dit-il, de devenir Français, mais pour mériter cette adoption, faut-il absolument oublier qu'on est Liégeois ? »

La réaction va tenter un dernier effort ; les Autrichiens ont rouvert les hostilités ; les corps français et liégeois sont débordés ; Liège retombe sous la domination autrichienne et le prince-évêque Méan fait sa rentrée dans sa capitale ; cruelle épreuve pour nos concitoyens ; la plupart ont fui à l'approche des Autrichiens, ils vont à Paris se mettre sous la protection de la France.

La bataille de Fleurus rend la Belgique à la France, mais elle consomme dans l'union pure et simple la perte de la nationalité liégeoise (8 mai 1794).

Le rôle politique de Fabry était fini ; il avait trop vécu en survivant à la liberté, sa mémoire fut vivement attaquée, ses ennemis, triomphant des maux de la patrie, l'accusèrent d'avoir trahi et vendu son pays, son désintéressement suffirait à le défendre si la dignité et l'austérité du citoyen, si le dévouement à son pays et l'amour de la patrie ne le vengeaient de la haine sectaire et de l'ingratitude !

Fabry fut un lettré, poète aussi en langue liégeoise et collaborateur du « Voyège di Chaudfontaine ». On lui doit le libretto en vers du « Liégeois ègagi », musique de J.-N. Hamal.

On a pu dire que l'histoire de la révolution liégeoise pourrait se résumer toute entière dans sa biographie ; nous ajouterons que tout un peuple, d'aspirations libres et généreuses, vit dans l'âme de ce Liégeois si profondément attaché au sol natal.

FANTON (Ferdinand)

peintre, né à Liège en 1791, fut d'abord élève de Vivroux qui lui apprit le dessin ; il étudia ensuite la peinture chez Hennequin et ensuite chez Verboeckhoven. Il obtint, au salon de la Société d'émulation de Liège, une médaille pour ses dessins de paysage.

FARNÈSE (Henri)

né à Liège au ^{xvi}^e siècle, était très versé dans le droit et les langues anciennes. Étant allé en Italie pour se perfectionner dans les sciences, il fut nommé professeur d'éloquence à l'Université de Pavie, où il mourut en 1616. On a de lui : *De imitatione ciceronis sive de scribendarum epistolarum ratione*, Anvers 1571, et plusieurs écrits en latin, imprimés en Italie.

FASSIN (Nicolas-Henri-Joseph de)

né à Liège le 20 août 1728, manifesta dès son enfance un goût prononcé pour le dessin. Son père, bourgeois et échevin de Liège, premier ministre du prince-évêque Georges-Louis de Berghes, le destinait à la magistrature, mais cédant aux importunités de son fils, il lui permit d'aller passer ses heures de récréation et de congé chez le peintre Coclers. A vingt ans,

Fassin entra dans les mousquetaires gris du roi de France, quitta ce corps en 1754 pour organiser une compagnie de cavalerie dans un régiment créé par le maréchal de Belle-Isle. Quelques désagréments dégoutèrent Fassin du service ; il rentra dans sa patrie, se remit à la peinture, fit le voyage de Rome, visita Naples, et de retour à Liège, créa avec Defrance l'Académie de dessin, de peinture et de sculpture. Fassin refusa les offres de l'impératrice de Russie, de la Margrave d'Anhalt et de plusieurs riches anglais. Il habita tour à tour Bruxelles et Liège et alla se fixer à Spa. Lors de l'arrivée des troupes françaises, il fut chargé du commandement militaire de cette petite ville, retourna ensuite à Liège, et y mourut subitement le 24 janvier 1811.

P.-J. Henkart lui a consacré une notice dans « Les loisirs de trois amis », et M. Félix van Hulst a écrit sa biographie dans la revue belge, biographie tirée à part, avec un portrait de Fassin, d'après l'original, peint par lui-même. Liège 1837.

FELLEM (Gérard de)

né vers 1427, à Liège, ciseleur. D'après l'histoire de Liège, il avait acquis une grande réputation dans son art.

FISEN (Barthélemy)

né à Liège en 1591, fit ses humanités chez les Jésuites de cette ville et entra dans leur compagnie en 1610. Il régenta pendant six ans les classes inférieures de la rhétorique, fut recteur des collèges d'Hesden, de Dinant et de Lille, et mourut le 26 juin 1649. Il était très versé dans l'histoire et les antiquités de son pays. Ses ouvrages sont : *Origo prima festi corporis Christi*, Liège 1628 ; *Historia ecclesiae Leodiensis 1642-1696* ; *Flores ecclesiae Leodiensis*, Lille 1647.

FISEN (Englebert)

élève de Bertholet Flémalle, né à Liège en 1655. Sentant, comme la plupart de ses compatriotes, que l'Italie seule pouvait développer les talents que la nature lui avait donnés pour la peinture, il fit le voyage et ne fut point trompé dans son attente. Les tableaux qu'il peignit à son retour à Liège furent admirés des connaisseurs. Le *Christ en croix avec la Vierge, Saint-Jean et la Magdeleine* dans l'église paroissiale de ce nom, et la *Descente de croix* dans l'église collégiale d'Amay, paraissent être des premiers qui sortirent alors de ses mains, et font preuve de la grande manière qu'il avait empruntée des Italiens. Les derniers ouvrages de Fisen sont plus froids et

n'ont plus la même force; cet artiste mourut à Liège en 1733.

FLEMALE (Renier)

né à Liège, excellent peintre sur verre du xvi^e siècle, a laissé de beaux ouvrages à Liège et dans plusieurs autres villes. On cite surtout « l'Adoration des rois » faite, en 1532, pour l'église Saint-Paul à Liège.

FLEMALE (Bertholet)

peintre distingué, né à Liège au xvii^e siècle, entra très jeune, comme enfant de chœur, à la cathédrale de Liège. Il se distingua par la beauté de sa voix, mais ses inclinaisons le portaient vers la peinture. Il devint élève de Gérard Douffet. A vingt-quatre ans, il partit pour l'Italie. A Rome, il devint un grand peintre, puis il vint à Paris. Il peignit plusieurs tableaux dans cette ville, et un plafond au château des Tuileries. Il revint à Liège en 1647 où il travailla beaucoup pour Lambert de Liverlo. En 1670, Bertholet revint à Paris, très appuyé par Seguier et Colbert. Il fut reçu à l'Académie de peinture et nommé professeur. Malgré les faveurs dont il jouissait, il tenait à rentrer à Liège. Il revint en 1665, et fit construire sur le rivage Saint-Remy une maison assez étendue et de belle architecture. Bertholet, obtint une prébende à la collégiale de

Saint-Paul, et devint chanoine en 1670. Puis, il tomba dans une profonde mélancolie et mourut âgé de soixante ans, en 1675.

FLÉMALLE (Henri)

frère du précédent, né à Liège au ^{xvii}^e siècle, orfèvre et ciseleur, fit plusieurs figures en argent pour l'église de Saint-Barthélemy ; mais son meilleur ouvrage est la grande statue de Saint-Joseph en argent, qui se trouve à la cathédrale de Liège. Le piédestal de cette statue est embelli de plusieurs bas-reliefs. Il mourut presque subitement, ayant pris un froid violent après être descendu par curiosité dans une houillère.

FLÉMALLE (Guilleaume)

né à Liège au ^{xvii}^e siècle, frère d'Henri, est le dernier peintre qui ait cultivé à Liège la peinture sur verre. Cet art était à son déclin, il peignit cependant en grisaille quelques vitres de l'église de la Madeleine à Liège qui étaient très admirées. Il mourut en 1676.

FLÉMALLE (Remy)

né à Liège au ^{xvii}^e siècle, père des précédents ; peintre sur verre. Il est l'auteur de « l'Adoration des rois » qui

se trouve à la cathédrale Saint-Paul. Cette œuvre est très remarquable, elle fut faite en 1532.

FLÉRON (Adrien de)

né à Liège en 1577, fit ses études à Louvain ; chanoine et vice-doyen de l'église de Liège, il voyagea en Italie, resta à Rome jusqu'en 1611, et obtint, à son retour, la prévôté de l'église collégiale de Maubeuge.

Le comte de Tilly affectionnait Adrien de Fléron, il l'appela auprès de lui en 1626 et le chargea de diverses négociations. de Fléron fut revêtu de la charge de conseiller du siège des échevins de Liège, de la prévôté de Saint-Cunibert à Cologne. On ignore la date de sa mort. On a de lui « l'Éloge de Tilly » en latin, Liège 1630, in-8°.

FORIR (Henri-Joseph)

né à Liège le 21 novembre 1784, mort le 11 avril 1862, était fils d'un artisan, il n'eut jamais à compter que sur lui-même. Il fit ses études primaires dans les écoles gratuites, devint un très brillant élève, et ses succès en mathématiques lui valurent une place de géomètre. En 1808, il entra dans l'enseignement et devint professeur de mathématiques dans une école secondaire de Verviers ; en 1817, il fut nommé professeur au Collège de Liège ; lors de la réorganisation des

établissements d'instruction moyenne de 1851, il fut nommé professeur de mathématiques supérieures à l'Athénée de Liège; il donna sa démission peu de temps après.

Forir est l'auteur de plusieurs ouvrages très intéressants écrits en wallon, son chef-d'œuvre est « *Li Ktapé manège* ». U. Capitaine, dans son nécrologe de 1862, en donne toute la nomenclature. Forir était chevalier de l'Ordre de Léopold depuis 1849.

FOULLON (Erasme de)

né à Liège en 1606, chambellan et conseiller du prince Maximilien-Henri de Bavière, conseiller de la Cour fédérale, fut élu bourgmestre de Liège en 1654. Il fut chargé par le prince-évêque de plusieurs négociations, dont il s'acquitta avec succès. Il mourut en 1687.

FOULLON (Jean-Henri)

né à Liège en 1609; jésuite, l'un des meilleurs historiens de cette ville, d'une ancienne famille patricienne, fit ses premières études à Liège, au Collège des Jésuites. Ses dispositions pour les sciences engagèrent les Révérends Pères à ne rien négliger pour le décider à entrer dans les ordres.

Les parents de Foullon avaient conçu l'espoir de le

voir briller dans de hautes fonctions civiles ; ils se proposaient de l'envoyer à l'Université de Louvain suivre les cours de droit donnés alors par Zoésius, qui avait remplacé Gérard de Courcelle, célèbre jurisconsulte liégeois ; mais ils durent céder à ses instances et lui permettre d'entrer dans la Compagnie de Jésus.

A seize ans, il fit son noviciat à Liège, en 1625. Il en commença les épreuves avec une ferveur qui, loin de se ralentir, ne fit qu'augmenter avec les années. Le Père Foullon enseigna successivement la grammaire et les belles lettres ; après sept ans de cet enseignement, ses supérieurs l'envoyèrent à Luxembourg pour y étudier la théologie. Doué de toutes les qualités qui font de bons orateurs, il se distingua bientôt dans la prédication. Il fut, pendant quatorze ans consécutifs, prédicateur ordinaire de l'église cathédrale de Saint-Paul. Après avoir exercé pendant l'espace de trente ans, avec le plus grand succès, le ministère de la parole, le Père Foullon, dont la réputation s'était répandue dans les Pays-Bas, devint recteur du Collège des Jésuites à Huy et à Tournai.

En 1668, la peste ayant fait les plus grands ravages dans cette dernière ville, Foullon, uniquement occupé du soin de ménager ou de sauver la vie à ses confrères sans cesse exposés à ce terrible fléau et de porter des secours aux malheureux qui en étaient atteints, fut victime de sa charité.

Il mourut de la peste le 25 octobre 1668, à l'âge

de soixante-trois ans. Il a écrit une grande quantité d'ouvrages très remarquables, en français et en latin.

FRANCK (César-Auguste)

musicien, célèbre compositeur, né à Liège le 10 décembre 1822, étudia au Conservatoire de Liège où il fit sa première éducation musicale, sous la direction de deux de nos concitoyens : le maître de chapelle Duguet et le pianiste Ledent. Il alla achever ses études au Conservatoire de Paris ; où il ne tarda pas à se distinguer dans les concours : un premier grand prix d'honneur créé pour lui et qui n'a plus été décerné depuis, lui fut accordé aux acclamations du Jury. On raconte que Cherubini n'en revenait pas quand il l'entendit exécuter magistralement au piano une transposition des plus difficiles ; il fallut l'unanimité des suffrages et l'enthousiasme de l'auditoire pour le persuader ; la fugue lui valut le premier prix tant elle était d'inspiration libre et brillante.

César Franck était tout désigné pour être lauréat au concours du prix de Rome ; mais il ne put concourir, rappelé à Liège par son père impatient de jouir de ses succès. Ainsi manqua à notre jeune concitoyen la consécration définitive qui lui eut assuré la fortune et la gloire en lui permettant de rompre la barrière que lui opposait par envie le monde musical officiel intéressé à se réserver les faveurs de la foule.

Pourquoi faut-il citer l'immortel Gounod parmi les hostiles à sa gloire naissante?

Rentré en Belgique, l'artiste liégeois donna quelques concerts dans les principales villes; son pays natal lui reconnut un grand talent, mais ne sut présenter son génie.

En 1846, il parvint à faire exécuter, à Paris, son oratorio intitulé: *Ruth*. Meyerber et Spontini assistaient à cette exécution qui fut un triomphe pour César Franck; la presse parisienne était unanime à saluer dans ce compositeur de vingt-quatre ans, une des plus belles espérances de l'art moderne: inconnu la veille, dit un de ses biographes, il devint en une soirée l'émule et l'égal des maîtres.

La Critique rappelait « le récitatif ferme et plein que ne dépare aucune formule banale, la noblesse admirable de la musique, son caractère majestueux sans enflure, naïf sans trivialité, sa gravité douce et touchante, sa chaste sérénité, sa sincérité, le charme attendrissant de sa sensibilité. »

Après un pareil succès, gros de promesses d'avenir, le silence se fit sur les œuvres et le nom de César Franck: avait-il dans un unique chef-œuvre épuisé toute la puissance de l'inspiration? Était-il retombé meurtri de son rêve *icarien*, impuissant désormais?

Aucun génie novateur, a dit Alfred Bruneau, ne peut espérer être compris d'emblée: sa technique était impeccable, mais neuve et le public était décon-

certé ; son écriture parut très compliquée et son inspiration impénétrable.

Nous le retrouvons, en 1858, organiste à Sainte-Clotilde, à Paris.

Quinze ans ont passé : la musique, en France, a sa renaissance dans Georges Bizet, Edouard Lalo, Saint-Saëns, Massenet et César Franck : le musicien méconnu, dédaigné, va trouver un appui dans ces artistes qui s'engagent dans une voie nouvelle : il va devenir chef d'école.

Notre concitoyen peut enfin donner une seconde audition de *Ruth* : Ambroise Thomas veut reconnaître son mérite ; il l'appelle au Conservatoire de Paris pour remplacer son maître Benoist dans la classe d'orgue. Dès ce jour commencent sa renommée et l'éclosion de son génie libre enfin des entraves de l'envie et des exigences de la vie au jour le jour : « Je n'ai pas à rappeler, ajoute Bruneau, la poésie naïve de *Ruth*, de Rebecca, la fluidité exquise des *Eolides*, l'ardeur voluptueuse de *Pyché*, la sauvagerie fantastique du *Chasseur maudit*, l'émouvante austérité des *Béatitudes* et de *Rédemption*, l'étincelante somptuosité de la *Symphonie* du *Quatuor* et du *Quintette*, l'âpre rudesse de *Hulda*. Il me suffit de faire remarquer que dans ces pages si claires, si lumineuses, se reflète exactement comme un miroir de pure vérité, l'âme candide, bonne et fière de l'auteur. »

Dans ses œuvres, dit P. Lalo, on rencontre certains

traits du caractère belge ; ce n'est pas un musicien de pure essence française ; on ne peut méconnaître sa parenté avec Bach, Gluck, les romantiques allemands. Le maître de Liège, désormais célèbre et dont la gloire est enfin reconnue, est mort à Paris en 1894. Il reste le maître incontesté de la musique religieuse.

César Franck appartient à la Belgique par sa naissance et par sa première éducation musicale.

La France s'enorgueillit de son génie parce qu'elle l'accueillit comme son enfant d'adoption en lui accordant la naturalisation ; simple formalité qui devait lui ouvrir à Paris les portes du Conservatoire en qualité de professeur.

Sa seconde patrie a fait ériger un monument à notre concitoyen dans le square de Sainte-Clotilde, à l'endroit même où il improvisait à l'orgue de l'église : « grave, pensif, absorbé dans son rêve sublime ainsi que l'a représenté le sculpteur. »

Liège qui le vit naître et qui l'encouragea dans ses premières études, peut le revendiquer comme un de ses illustres enfants.

Sa ville natale se prépare à perpétuer dans le marbre et l'airain le souvenir du maître de Liège, comme on l'a nommé à juste titre.

Son nom a été donné à une rue qui part de la rue Saint-Gilles pour aboutir rue Wason.

FRANCK (Joseph)

organiste et compositeur, né à Liège en 1820, mort à Paris en 1892, où il se faisait appeler Joseph Franck de Liège. Il fut organiste aux missions étrangères et à Saint-Thomas d'Aquin, publia de nombreux ouvrages musicaux, parmi lesquels : *Traité d'harmonie* ; *L'art d'accompagner le plein chant* ; *Nouvelle méthode de piano* ; *Recueil de trois cent vingt-deux marches d'harmonie pour orgue ou harmonium* ; *Ode à sainte Cécile, à grand orchestre, etc., etc.*

FRÈRE-ORBAN (Walthère)

Parmi les hommes illustres dont Liège peut s'enorgueillir, l'un des plus remarquables, sans contredit, est Frère-Orban.

Le célèbre homme d'Etat descendait d'une famille vraiment liégeoise et plébéienne.

Son père débuta, sous le premier empire, comme employé à l'administration des finances ; à sa mort, en 1845, il était receveur des contributions ; intelligent, assez instruit pour l'époque, il était « frère portier » à la loge de Liège, qualité qui donna lieu à plus d'une légende. Il avait épousé une demoiselle Boucher, de très honorable famille, quoique sans fortune.

C'est de ce mariage que naquit, rue Fond-Saint-Servais, Walthère Frère, le 24 avril 1812.

Frère-Orban fut un élève précoce ; Auguste Hock, qui fut son condisciple à l'école enfantine, dirigée par M^{me} Jamar, nous a laissé de lui, dans son livre sur le vieux Liège, ce portrait curieux : « ... Laissez-moi dire que, vers 1820, M^{me} Jamar comptait parmi ses élèves un petit chérubin à la tête bouclée, aux joues roses et fraîches, vif et espiègle comme un écureuil, qui se faisait remarquer par l'attention qu'il prêtait aux leçons ainsi que par sa grande mémoire, son intelligence et sa petite tête mutine et arrêtée. Ni Rosalie, sa sœur aînée, ni les plus grands ne pouvaient le faire changer quand il avait décidé un jeu plutôt qu'un autre, et il conduisait les jeux mieux que tous les autres !... Il se nommait Walthère Frère. »

Ce caractère, il devait le conserver, indomptable, jusqu'à son dernier souffle.

Un Français, Lafouge, qui avait fui la réaction bourbonnienne, avait ouvert, à Liège, une école d'enseignement mutuel. Elle fut fréquentée par le jeune Walthère, qui devint bientôt le moniteur et l'ami de son maître, dont les leçons étaient excellentes.

La révolution de 1830 chasse les Bourbons de la branche aînée : Lafouge retourne dans sa patrie, accompagné du jeune Liégeois.

Frère, cependant, à la nouvelle de la révolte des Belges, revient précipitamment à Liège, où il s'engage

dans la garde urbaine, payant bravement de sa personne en plus d'une occasion. Après avoir collaboré à un journal éphémère, *Le Citoyen*, il regagne Paris pour continuer ses études supérieures.

Dépourvu de ressources, il s'improvise répétiteur, fait la connaissance de Jules Janin et de Sainte-Beuve, qui le présente même à Victor Hugo.

Après avoir fait à Paris ses premières études de philosophie et de droit, et suivi passionnément, non sans profit, les débats des Chambres françaises, dont la tribune était alors occupée par les orateurs les plus prestigieux, Frère revint dans sa ville natale. Docteur en droit à vingt ans, il se fit inscrire au barreau de Liège, le 6 novembre 1832.

Jules Malou, le futur chef du parti clérical, avait été son condisciple à l'Université.

Frère eut à cette époque des velléités d'écrire pour le théâtre. Il publia même et fit jouer au Théâtre de Liège, une piécette insignifiante : *Trois jours ou Une Coquette*. Là n'était pas sa voie et vite il le comprit.

Il remporta des succès plus francs au barreau. Il ne tarda pas à devenir l'un des avocats les plus réputés de Liège. Jeune et beau, d'une intelligence supérieure, d'un abord charmant, il s'éprit de la fille d'un des plus grands industriels liégeois, M. Henri Orban, et il l'épousa le 23 juillet 1835. Cette union fut des plus heureuses.

Frère s'était rapidement fait un riche cabinet d'avocat. Conscient de sa valeur et du rôle qu'il pouvait jouer, il se lança dans le mouvement politique et, sous les auspices du député Delfosse, fut nommé conseiller communal en 1840.

Toutes les discussions de quelque importance le réclamèrent. Ce fut lui qui eut l'initiative de la protestation du conseil communal contre la loi scolaire de 1842.

Il prit aussi une part active à la constitution de l'Association libérale, dont il fut le premier secrétaire et qui prépara les triomphales élections de 1845.

Rédacteur fort assidu au *Journal de Liège*, il publia des articles remarquables et diverses brochures sur des questions politico-religieuses, s'attaquant surtout à l'évêque Van Bommel, qui aimait aussi la polémique et qui avait un tempérament de pamphlétaire.

De tout temps, les libéraux ont malheureusement connu la division. A peine fondée, l'Association libérale se disloqua. Les modérés et les avancés de l'époque se livrèrent même une lutte assez ardente, que le « Congrès libéral » de 1846 parvint à terminer. Frère fut l'orateur le plus remarqué de cette assemblée mémorable ; il contribua grandement à l'élaboration de la Charte libérale, dont le programme fut si lentement réalisé.

Déjà hors pair, le jeune conseiller devait tout naturellement s'imposer au choix de ses amis politiques

pour un siège de représentant. Il avait trente-cinq ans lorsque l'Association libérale le nomma candidat et le fit élire en juin 1847.

Le ministère des « six Malou » était à terre.

Après de longues et laborieuses négociations, Rogier put enfin, le 12 août, constituer un cabinet libéral. Delfosse refusa d'y entrer, mais désigna Frère comme ministre possible. Le Roi, qui croyait Frère animé de sentiments plus ou moins orangistes, présenta certaines objections qui furent écartées, et le jeune député reçut le département des travaux publics.

Il ne tarda pas à donner la mesure de son talent et comme orateur et comme administrateur.

Dès son apparition à la tribune parlementaire, ses adversaires les plus malveillants durent saluer en lui un maître de la parole, de même qu'ils étaient forcés de reconnaître les éminentes capacités du ministre. Un éloge peu suspect est celui de son contemporain, Félix Delhasse, un avancé de l'époque, très hostile au chef doctrinaire :

« S'assimilant les matières les plus diverses, étrangères jusque là à ses études, les finances publiques dans toutes leurs complications, les travaux publics dans toute leur étendue, et même la guerre, la politique et la science économique, saisissant toutes choses au premier abord et les exposant toujours avec une rare clarté, souvent avec une éloquence passionnée, courant à la tribune quand un de ses

collègues y faisait défaut, répondant pour tous et à tous avec une égale aisance, Walthère Frère, comme orateur et comme homme d'affaires, avait conquis une des premières places à la Chambre et dans le gouvernement. En six mois, ce jeune parlementaire, ce ministre d'occasion, avait pris la tête de son parti et attiré sur sa personne de vives sympathies et l'attention universelle. »

La révolution du 24 février 1848, qui détermina la crise la plus violente dont l'Europe du XIX^e siècle fut le théâtre, marqua, pour ainsi dire, la pierre de touche du nouveau ministre.

Il faudrait tout un livre pour bien montrer son action (1). Improvisé ministre des finances par la démission de M. Veydt, il sut rétablir le crédit ébranlé, sauver les Flandres, conjurer les plus redoutables dangers. Après avoir attaché son nom à la création de la Banque nationale, il voulut, pour procurer des ressources à l'État en frappant surtout la richesse, établir un impôt sur les successions en ligne directe.

Son projet fut repoussé par le Sénat, où dominait l'égoïsme aristocratique et financier. Frère, en qui la lutte redoublait l'énergie, recourut à une dissolution et fit adopter sa loi, quelque peu atténuée pourtant. Etrange constatation : en 1848, les cléricaux auraient

(1) M. Paul Hymans prépare ce livre dont le premier volume est à l'impression.

volontiers représenté Frère comme un socialiste, ce qui ne l'empêchait pas, dès cette date, d'être en butte aux attaques des avancés.

Il prit une part prépondérante aussi à l'élaboration de la loi d'enseignement moyen de 1850, qui réalisait une des pensées du Congrès libéral de 1846 : l'exclusion du clergé, à titre d'autorité, des écoles publiques.

Le ministère libéral avait été fort affaibli par les élections de 1852 et par de honteuses défections. Sa situation devenait fort difficile. Par suite de complications d'ordre économique avec la France, dont le gouvernement, né du coup d'État de décembre, détestait la Belgique libérale, Frère, qui entendait ne pas courber la tête devant toutes les exigences du prince-président, notamment le sacrifice de l'industrie de la contrefaçon littéraire, donna sa démission. Il fut remplacé par M. Liedts, mais le ministère ne tarda pas à se retirer pour faire place à un cabinet à peine libéral, l'administration de Brouckere-Piercot qui, entre autres compromissions, dénatura la loi de 1850 par la convention d'Anvers avec le clergé.

Frère profita de cette accalmie dans sa vie politique pour se rendre en Italie pendant l'hiver de 1852-1853, espérant que le climat méridional guérirait son fils aîné, jeune homme de grande espérance, qu'il eut la douleur de perdre.

A son retour, en juin 1853, ses concitoyens organisèrent en son honneur un grand banquet

auquel participèrent trois cent soixante souscripteurs.

Après avoir en vain combattu la convention d'Anvers et vu tomber, sans grand regret, la déprimante administration Piercot-de Brouckere, Frère-Orban retrouva toute son énergie contre le ministère de Decker-Nothomb, qui tomba pour avoir présenté la loi des couvents.

Frère reprit d'abord sa plume de polémiste, pour lancer, sous le pseudonyme de Jean Van Damme, l'incisive brochure : *La Mainmorte et la Charité*. L'opinion publique ne fut pas moins passionnée par ses discours à la Chambre : « Prenez-y garde, disait-il aux ministres, vous entrez dans la voie du privilège ; elle vous sera fatale... Le droit commun, c'est la constitution, c'est le droit d'association que personne n'oserait contester. Le privilège établi, vous aurez donné au pays un cri de ralliement légal, légitime, unanime, invincible : « l'abolition des couvents... »

La loi dut être retirée. Bientôt les élections communales, qui eurent un caractère nettement politique, condamnèrent le cabinet, qui démissionna. Rogier, reconstituant un ministère libéral, offrit à Frère le département des finances.

Après avoir obtenu son plus beau titre de gloire peut-être par l'abolition des octrois, Frère-Orban quitta momentanément le pouvoir en 1861, pour ne pas être obligé de contresigner une loi monétaire, contraire à ses principes, et qu'une majorité de coali-

tion avait adoptée. Sur les instances de ses collègues, il reprit pourtant son portefeuille.

Partisan convaincu de l'organisation d'une puissante défense nationale, il soutint avec la dernière énergie le projet des fortifications d'Anvers et montra une inébranlable vigueur pendant la crise que traversa le libéralisme en 1863 et en 1864. L'un de ses plus grands succès de tribune date de ce jour où il amena les députés catholiques à désavouer, d'un élan unanime, les doctrines ultramontaines, dont la *Civiltà Catholica* s'était faite l'organe. Malheureusement, la raideur de son caractère, la rigueur de ses convictions furent dès lors funestes au libéralisme. Il contribua, en effet, plus que tout autre à faire refuser à la jeune gauche une modeste satisfaction en matière de réforme électorale. Une proposition de Jules Guillery abaissant à 15 francs le cens provincial et communal, tout en exigeant des électeurs la connaissance de la lecture et de l'écriture, fut repoussée par le gouvernement qui lui opposa un contre-projet fort anodin. Au cours de la discussion, Frère, mal inspiré, avait déclaré qu'il ne voulait du suffrage universel ni en deux, ni en trois, ni en cinq actes, parce qu'il n'entendait pas « constituer en arbitres du pays les manouvriers et les valets de ferme. »

En janvier 1868, un désaccord se produisit entre lui, Rogier et Vandenpeereboom. Ces derniers voulaient appliquer aux écoles d'adultes récemment

organisées, le régime de la loi de 1842. Frère devint alors chef de cabinet.

Il eut l'occasion de rendre à son pays un service signalé.

Des financiers avaient projeté de céder à la Compagnie de l'Est français le réseau du Grand-Luxembourg et du Liégeois-Limbourgeois. D'où pour notre pays un double péril : économique et politique, que l'initiative hardie de Frère conjura.

Il fit, en effet, voter d'urgence un projet de loi qui interdisait les cessions de chemin de fer sans l'assentiment du gouvernement.

Il lui fallut alors calmer l'irritation des conseillers de Napoléon III et conduire lui-même à Paris, avec l'Empereur et ses ministres, une longue et laborieuse négociation, qui écarta toutes les prétentions impériales et valut à l'homme d'État belge les félicitations des diplomates les plus autorisés.

A défaut de profondes réformes politiques, son administration fut marquée par plusieurs mesures fort utiles, telles que la création de l'École de guerre, l'abolition de l'impôt sur le sel, la suppression des droits sur le poisson, la création de la carte correspondance et l'abaissement de la taxe des lettres au taux uniforme de 10 centimes par 15 grammes. Malgré tous les dégrèvements, la situation financière était excellente.

On ne s'attendait guère à la chute du cabinet qui

succomba cependant le 14 juin 1870, par suite de l'abstention ou même du vote hostile des libéraux avancés et antimilitaristes.

Frère rentra dans l'opposition et combattit avec vigueur les ministères d'Anethan et Malou. Le ralliement des libéraux s'étant fait sur la question scolaire surtout, il fut reconnu comme le chef incontesté de la gauche.

Une de ses erreurs fut la loi de 1876 sur l'enseignement supérieur, qu'il fit adopter, d'accord avec le gouvernement et la droite, contre la majorité de ses amis politiques. Il avait préconisé la suppression de tout examen d'entrée et la libre collation des grades pour les universités. Son idéal était la liberté complète des études supérieures, le libre exercice des professions libérales.

Les conséquences de cette loi furent loin de répondre aux espérances illusoires de son auteur.

Le niveau des études s'abaissa bientôt en proportion de l'accroissement du nombre des élèves et de l'encombrement des professions libérales. La loi de 1890 n'a guère amélioré la situation.

Les élections du 11 juin 1878, caractérisées par une irrésistible poussée libérale, renversèrent le parti catholique, fort compromis par les ultramontains.

Le 17 juin, Frère-Orban constitua le dernier cabinet libéral, qui voua son activité à la grande cause de l'enseignement populaire.

L'éminent homme d'État, qui s'était chargé du département des affaires étrangères, intervint dans presque toutes les discussions importantes. Il défendit avec vigueur la loi scolaire de 1879, fit de vains efforts pour déterminer, par le fameux Échange de vues, le Vatican à désavouer l'attitude combative des évêques belges, et se vit obligé de rappeler l'ambassadeur belge auprès du Pape.

En 1881, les premiers germes de divisions apparurent dans le parti libéral. Désireux d'élargir le régime censitaire, huit membres de l'extrême-gauche déposèrent une proposition qui accordait le droit de vote, pour la province et la commune, à tous les citoyens sachant lire, écrire et calculer. Frère s'y opposa, tout en promettant d'avantager la capacité.

La crise fut momentanément conjurée, mais l'agitation réformiste continua et grandit ; la question de reviser la Constitution fut même nettement posée. Frère, en cette circonstance, montra une trop grande obstination, tandis que les radicaux manifestaient des impatiences excessives. Les torts furent partagés.

Le gouvernement, fidèle à sa promesse, présenta, en 1885, un projet de loi qui créait un certain nombre de capacitaires de droit, mais imposait un examen assez compliqué. L'extrême-gauche le trouva insuffisant. Elle crut aussi devoir réclamer formellement la revision de l'article 47 de la Constitution.

Frère et ses collègues se refusèrent catégoriquement à prendre même en considération une semblable demande, qu'ils estimaient prématurée et dangereuse. Après des débats fort irritants, qui dégénérent souvent en incidents personnels entre Frère, Janson et Féron, et qui furent pour la droite un agréable spectacle, la proposition revisionniste fut repoussée par une énorme majorité.

Dans la discussion de la loi capacitaire, les radicaux et les doctrinaires ne se ménagèrent pas davantage. La crise politique se compliqua malheureusement encore d'une crise économique. Frère et ses amis du ministère eurent aussi à tenir tête à l'extrême-gauche lorsqu'il fut question d'établir de nouveaux impôts destinés à combler le déficit.

Les cléricaux eurent beau jeu : leur rôle put se borner à marquer les coups que s'appliquaient les frères ennemis, à crier aux électeurs : Voyez, avant d'aller au scrutin, vos feuilles de contributions !

La majorité libérale fut anéantie le 10 juin 1884. Frère dut abandonner le pouvoir.

Après un court rapprochement, qui faillit, grâce à l'indignation provoquée par la triste loi antiscolaire de 1884, renverser le ministère cléricale à peine constitué, la scission libérale se fit à Bruxelles, paralysant pour de longues années les efforts du parti.

Frère prolongea malheureusement sa résistance à toute revision, alors que, par d'opportunes concessions,

il eût été facile de retenir l'élite de la classe ouvrière sous le drapeau des libéraux unis.

L'activité parlementaire de Frère ne se ralentit pas en dépit des années et des tristesses de la situation. En 1886, lors de la terrible crise ouvrière, il fit voter une loi importante qui créa les conseils d'arbitrage et de conciliation ; l'année suivante, il défendit le service personnel, auquel il s'était rallié avec toute la gauche, et condamna, dans d'admirables discours, les fortifications de la Meuse, qu'il déclarait « inutiles, inefficaces et dangereuses ».

Après les déplorables élections de 1888, où certains radicaux égarés, furieux de leur défaite à Bruxelles, votèrent pour les « indépendants », le parti libéral se réconcilia pourtant à cause du scandale de l'affaire dite du grand complot, et grâce à l'élection de Paul Janson, qui fut une protestation de l'honnêteté publique contre les procédés équivoques de certains ministres. Ce ne fut, par malheur, qu'une courte trêve. Les divergences en matière électorale continuèrent. Frère ne sut pas se rallier à temps au savoir lire et écrire, dont se seraient d'abord contentés les progressistes et même les socialistes. Bientôt le mouvement revisionniste devint irrésistible. La revision fut officiellement décidée. Les libéraux marchèrent encore unis aux élections à la constituante, mais ne surent se mettre d'accord à la Chambre.

Frère s'obstina à combattre l'« inévitable ». Son

discours contre le suffrage universel fut le testament parlementaire du célèbre homme d'État. Il publia aussi, la même année, une étude remarquable sur la revision constitutionnelle et ses conséquences.

Une scission nouvelle fut désastreuse au libéralisme, qui succomba presque partout aux élections générales de 1894, première application de ce vote plural que Frère rejeta avec opiniâtreté, tandis que les progressistes s'y ralliaient assez inconsidérément.

La poussée socialiste et radicale fut si forte que Liège elle-même renversa le plus illustre de ses mandataires. Après quarante-sept ans de vie parlementaire, Frère-Orban disparaissait de la scène politique, mais avec dignité, sans aucune compromission. Resté seul des libéraux en ballottage avec la liste catholique en face des socialistes-progressistes, il refusa de faire la moindre déclaration qui pût lui assurer l'appui de ses constants adversaires.

Frère mourut en janvier 1896. Son retentissant échec, qui avait brisé une si longue carrière de talent et d'honneur, avait évidemment hâté sa fin.

Toutes réserves faites sur certains défauts provenant surtout de l'hypertrophie d'un caractère fortement trémpé, on peut dire, avec M. Paul Hymans, que la vie de Frère-Orban est un admirable enseignement. « ... il était de ces êtres d'élite, dont le nom se prolonge au delà du tombeau ; l'écho de leurs paroles ne s'éteint point ; les idées, les doctrines qu'ils ont semées

autour d'eux germent et peuvent se courber sous les vents contraires, mais pour se redresser bientôt et refleurir avec plus de vigueur et d'éclat.

Leurs actes demeurent et alors même qu'ils ont cessé d'être présents parmi ceux qui les avaient pris pour guides et qui ont recueilli leur héritage, leur âme est au milieu d'eux et se survit dans la leur !! »

JULES GARSOU,
docteur en philosophie et lettres.

GATHY (Martin)

sculpteur, né à Liège le 25 août 1715, mort à Paris, est l'auteur de plusieurs bas-reliefs remarquables, entr'autres : *Ganimède* et *Jupiter*, sous la figure d'un aigle ; *Le martyr de saint Lambert* ; *Scipion*, buste en marbre blanc plus grand que nature ; *Léda*, groupe de grandeur naturelle (terre cuite) ; *Le Christ au sépulcre* (porcelaine), etc., etc.

Dans le *liber memorialis* (1779-1879) de la Société libre d'émulation (p. 120), nous trouvons beaucoup d'œuvres qui lui sont attribuées, mais qui sont de son fils Jean-Henri.

GEER (Louis de)

né à Liège en 1587 ; quelques biographes lui donnent à tort une origine étrangère (hollandaise) ; sa famille est originaire d'un hameau près de Liège,

appelé Geer, nom de la rivière qui l'arrose ; c'est dans le château de Geer que vécut le chef de la famille, le plus jeune fils des barons et comtes d'Hamal de Liège. La famille de Geer habita Liège jusqu'en 1595.

En 1355, Jean de Geer était chanoine de Sainte-Gudule à Bruxelles et garde des sceaux de Wenceslas, duc de Brabant.

L'histoire fait mention d'un Liégeois, Louis de Geer, qui embrassa la réforme et dut s'expatrier pour échapper aux persécutions religieuses ; le calvinisme, malgré les édits du prince-évêque, comptait des disciples surtout dans le pays du Geer, du côté de Tongres ; rappelons que Calvin a épousé une Liégeoise, Idelette.

Louis de Geer se réfugia à Aix-la-Chapelle, abandonnant sa famille et ses biens ; bientôt il ne se crut plus en sûreté et résolut de passer en Hollande où il fit venir les siens ; Dordrecht lui offrit un refuge ; il s'y rendit ; son fils, Louis de Geer, né à Liège en 1587, a mérité une place parmi les Liégeois célèbres.

Ses parents le destinaient au commerce ; la vieille cité marchande de Dordrecht offrait un vaste champ d'activité pour toutes les entreprises commerciales, grâce à son port, rival de celui d'Amsterdam.

Louis de Geer fut envoyé à la Rochelle où la liberté du culte était respectée ; il s'appliqua à l'étude du commerce extérieur ; à vingt-quatre ans, il retourna à Dordrecht pour y fonder bientôt une manufacture

d'armes : dans un port ouvert aux navires des pays du nord, il eut l'occasion de se créer des débouchés, d'établir des relations avec la Suède qui fournissait le fer employé dans la fabrication des armes.

En 1615, les États-Généraux lui firent une commande de quatre cents canons en fer de Suède ; il transporta sa fabrication à Amsterdam où il acquit rapidement la confiance du haut négoce par son caractère, sa probité et ses grandes capacités commerciales.

Lorsque Gustave-Adolphe voulut contracter un emprunt pour faire face aux dépenses de la guerre, c'est à notre concitoyen qu'il s'adressa parce qu'il inspirait le plus de confiance aux riches marchands de la cité.

Louis de Geer jouissait d'une grande influence auprès du roi de Suède qui savait apprécier son intelligence et son activité ; il avait créé à Finspong une fonderie de fer où il avait introduit les meilleurs procédés usités dans le pays de Liège ; il dirigeait aussi de puissantes usines de cuivre et de laiton.

Lorsque la guerre éclata entre la Suède et le Danemark, notre compatriote fut chargé d'organiser une flotte hollandaise, équipage et navires ; il fit venir des marins du Portugal et consacra à l'armement une grande partie de sa fortune : on peut dire qu'il fut l'organisateur de la victoire, et le peuple suédois reconnaissant voulut lui décerner les honneurs natio-

naux en le créant citoyen de Stockholm ; il refusa, fidèle à sa patrie d'adoption, plus peut-être, hélas ! qu'à sa ville natale.

La reine Christine de Suède lui accorda des lettres de noblesse et le titre de Chevalier de Ryks.

Louis de Geer acquit successivement les districts miniers de Leufsta Osterby et Gemo, pays de mines, de rivières et de forêts ; il entreprit l'exploitation, fit venir du pays de Liège des mineurs qui fondèrent des cités ouvrières, puis des villages florissants ; on trouve encore des descendants de nos compatriotes dans le canton de Danmora ; il établit des écoles, fit régner l'ordre et la prospérité dans une région désolée, dépourvue de communications, condamnée à une vie misérable.

En 1648, il disposa de ses immenses propriétés en faveur de ses enfants et retourna à Amsterdam, où il mourut le 19 juin 1652.

Homme instruit et philanthrope éclairé, notre concitoyen fit venir, en Suède, Amos Comenius, savant pédagogue, pour organiser l'instruction ; il créa des hôpitaux ; il prélevait, au dire de son biographe Pierre de Witt, sur ses bénéfices, la dime des pauvres et avec un scrupule religieux recommandait aux siens, en cas d'infortune, de payer de leurs fonds et non de ceux des pauvres ; on évalue à plus d'un million la somme consacrée à la charité publique. Ses libéralités allaient à tous : « Je ne fais pas de distinction de personne,

écrivait-il, dans la distribution du fonds des pauvres. » Ses compatriotes wallons étaient l'objet de sa sollicitude ; c'est pour eux qu'il établit, à Norkoping, un pasteur et un maître d'école, à Amsterdam, un orphelinat wallon et qu'il laissa à son fils aîné la propriété de sa maison d'Amsterdam à charge de payer pendant quarante ans une somme annuelle de 1,000 florins pour l'entretien des pasteurs et des étudiants wallons.

Il consacra une grande partie de sa fortune à soutenir la réforme en Allemagne et en Suède ; c'était un esprit religieux ; protestant zélé et convaincu, il s'inspirait de la bible dans sa conduite comme dans ses paroles et opposait à l'intolérance catholique le respect de tous les cultes.

Son action bienfaisante s'étendait aux gens de lettres et aux hommes d'études ; il était en relation d'amitié avec les savants de son temps, Descartes, Gronovius, Duraeus, Bergius, Claubergius, qui lui dédia ses éléments de philosophie.

Louis de Geer peut être considéré comme un précurseur de ces hommes de génie qui apportent au développement de la prospérité publique non l'éclat du nom, ni l'orgueil d'une couronne, mais une activité surhumaine servie par une conception élevée et par une puissance remarquable d'énergie et de volonté.

On songe involontairement à Cécil Rhodes, le napoléon du Cap ! Un de ses admirateurs ne l'a-t-il pas nommé le Cosme de Médicis d'Amsterdam ! La Suède

l'accueillit en libérateur digne des plus grands honneurs, la Hollande s'enorgueillit de son mérite autant que s'il était de ses enfants. Liège, seule, sa ville natale, ne songe pas à le disputer à ses voisins !

Sa patrie fut injuste en le bannissant ; il trouva en Hollande et en Suède la protection de sa foi religieuse, un champ d'activité répondant à son génie et les sources d'une fortune colossale ; on ne peut s'étonner s'il parut se désintéresser de ses concitoyens des bords de la Meuse.

Nous avons vu qu'il n'oublia pas dans ses largesses les Wallons ; sa mort rompit ses attaches avec son pays d'origine et son nom figure désormais dans les annales étrangères à la Belgique, célèbre encore en Hollande et en Suède.

GILMAN (Frédéric-Henri-Joseph)

né à Liège le 16 décembre 1789, descendait d'une ancienne famille liégeoise, fit ses études de droit avec succès, mais ne se destinait pas au barreau. Il fut nommé secrétaire de la Chambre de commerce, fonctions qu'il occupa pendant quarante-sept ans. Il su constamment se concilier les sympathies de l'industrie et du commerce liégeois.

GOFFIN (Hubert)

homme du peuple, simple houilleur, a mérité de prendre place parmi les héros par le courage et le dévouement dont il fit preuve à l'occasion d'une catastrophe survenue à la houillère Beaujonc, à Ans, le 28 février 1812.

L'homme simple, obscur, que le labeur quotidien élevait à peine au-dessus de la condition des ouvriers de « la bure », dut à son énergie et à son esprit d'abnégation d'atteindre au beau renom réservé aux grands capitaines, aux sages législateurs, aux artistes d'élite recueillis par l'histoire. Ses actes ont ému bien des générations et réveillé dans les cœurs des sentiments de générosité et de noble émulation.

Nous pouvons à peine esquisser ici les phases dramatiques de la catastrophe lorsque l'éruption soudaine des eaux vint menacer les mineurs occupés dans « le fond » à l'extraction de la houille : ils sont cent vingt-sept, et quelques-uns seulement peuvent échapper dans le « Cuffat » qui va les remonter *au jour*. Goffin est sauvé et avec lui, son fils, un enfant ; mais le devoir parle : que deviendront ses compagnons s'il les abandonne sans guide, sans soutien ? et le maître-mineur cède sa place.

S'il s'oublie dans un désintéressement sublime, il sent qu'il est père et il voit son fils à ses côtés ; c'est

lui qu'il sauvera ! Mais l'héroïsme a fait du jeune homme deux fois le fils de son père et l'enfant à ses prières répond en le suppliant de sauver des jours nécessaires à la famille : lutte de héros où l'âme simple, fruste de deux enfants du peuple s'inspire du devoir et de l'amour familial ; dans ce moment suprême où le flot monte, où, dans le gouffre noir et sans fonds, le sentiment acquiert une poignante énergie, deux âmes, deux caractères, deux dévouements luttent de générosité ; l'issue n'est pas douteuse : les deux cœurs battent dans une seule poitrine, le père et le fils se dévouent tous deux : ils sauveront leurs compagnons.

Hubert organise le sauvetage, il connaît la mine ; à quelques mètres il sait un puits d'extraction abandonné ; tous attaquent résolument du pic la paroi qui les sépare du salut.

Le bruit des coups sonne creux, l'espoir fait bondir les cœurs ; tout à coup le bruit d'une explosion jette l'alarme et trahit toutes les espérances ; c'est du « Crouin » : Goffin a vu le danger ; avec une décision et un sang-froid admirables, il s'est hâté de fermer la communication, et le péril est conjuré !

L'âme de ses compagnons moins bien trempée ne résiste pas à cette cruelle déception : ils ont entrevu la lumière et le ciel se ferme devant eux ; le découragement a brisé toutes les énergies ; la lutte leur paraît sans espoir et la foi du charbonnier s'éveille dans

l'abandon de tout : c'est moins Dieu qu'on implore que la Vierge de Hal, ou saint Lina, plus accessibles aux promesses, aux vœux et aux prières !

Goffin seul veillait : tous deux, son fils et lui raniment les courages, réconfortent les cœurs ; il faut se créer une nouvelle voie, et ces désespérés avec une sauvage énergie se reprennent à lutter, qui du pic, qui des mains, pour entamer la paroi de charbon.

Un bruit du dehors parvient jusqu'à eux : tous s'arrêtent, immobiles, comme frappés de stupeur, les coups se répètent ; l'oreille sur la paroi, chacun veut s'assurer : les larmes se séchent, les voix rauques, les sanglots du désespoir ont fait place à des hurlements de joie, à des cris de ralliement, à de nouveaux appels au travail. N'est-ce pas la délivrance ? Hélas ! les jours passent ou plutôt les nuits sans fin, car la dernière chandelle est consumée et c'est dans les ténèbres à 170 mètres de profondeur que murés vivants ces malheureux se soutiennent à peine nourris de quelques morceaux de pain abandonnés sur le sol par ceux qui ont fui : le courage faiblit, l'outil tombe des mains ; l'abattement ploie les genoux, paralyse les cœurs !

Quelques-uns, pris d'un morne désespoir, insultent le maître mineur ; d'autres, en proie au vertige, ont des mots incohérents, des idées folles.

Les encouragements, les exhortations, les prières, tout est inutile ; une résignation dans la mort engourdit les plus braves ! C'est alors qu'Hubert Goffin puise

dans sa grande âme des énergies suprêmes ; il menace, il rudoie, il va frapper, et sous cette dernière secousse un dernier effort ramène les ouvriers au travail.

Le 4 mars, à midi, le dernier bloc est abattu : c'est la lumière, c'est le jour, c'est la délivrance, c'est la vie enfin!!! Et lorsque tous (escapés) eurent été emportés au dehors, accueillis par des larmes de joie, on vit sortir les derniers, Hubert Goffin et son fils, salués par les acclamations de la foule.

Jamais plus beau triomphe ne fut mieux mérité ; jamais plus humble ne fut plus digne !

Notre concitoyen reçut sa récompense pour sa belle conduite : l'empereur lui donna la Croix de la Légion d'honneur et, en 1815, le roi Guillaume des Pays-Bas le nomma chevalier du Lion de Belgique.

Notre héros devait mourir victime du devoir, et la mine à laquelle il avait arraché sa proie devait le reprendre lui-même et le tuer.

Le 7 juillet 1821, le chevalier Goffin est appelé : Un coup de mine a éclaté : il veut fermer l'issue du gaz inflammable ; mais une explosion a lieu et Hubert tombe frappé à la tête. Il ne survécut que deux heures.

Honneur à cet obscur soldat du travail ! Le peuple liégeois s'honore à bon droit de pareil héros !

GOESWIN (Charles-Eugène-Ernest, baron de)

né à Liège, le 7 février 1777, mort le 31 octobre 1857.

Chevalier de la Légion d'honneur, lieutenant-colonel honoraire au service des Pays-Bas, ancien colonel de la garde communale de Liège, ancien membre de l'Ordre équestre de la province de Liège. de Goeswin était l'un des derniers témoins de la guerre de la République. Entré en 1792 comme cadet au service de l'Autriche, écrit *La Gazette de Liège*, il fit les campagnes d'Italie, de 1799 à 1805, et gagna sur le champ de bataille les grades d'enseigne, de sous-lieutenant, de lieutenant et de capitaine. Il fut fait prisonnier à Marengo et reçut à la bataille de Raab une blessure grave qui le retint pendant plusieurs mois à Pesth.

La paix ayant été conclue entre la France et l'Autriche, de Goeswin entra au service de Napoléon et prit part, en 1812 et 1813, aux campagnes de Saxe. Pendant le blocus de Wezel, il obtint la croix de la Légion d'honneur pour le courage dont il avait fait preuve en repoussant, à la tête d'un bataillon, un nombreux corps prussien. En 1815, de Goeswin mit son épée au service des Pays-Bas et devint successivement major et lieutenant-colonel. Il obtint sa retraite en 1823.

Lors de la création de la garde communale à Liège, de Goeswin contribua puissamment à son organisation et fut nommé lieutenant-colonel, commandement qu'il conserva jusqu'à la révolution de 1830.

GOSUIN

né à Liège en 1771, acquit l'estime et la considération de ses concitoyens par l'impulsion qu'il imprima à la fabrication des armes de guerre dans sa ville natale. Lorsque, sous l'impression du mouvement révolutionnaire français, l'émeute éclata à Liège, le 18 août 1789, Gosuin, à la tête de ses compatriotes, la plupart ouvriers armuriers, chassa de l'hôtel de ville les conseillers du prince-évêque. A la rentrée des Autrichiens, il dut s'expatrier et se rendit à Paris ; nous le retrouvons en France sous la Terreur, dirigeant la manufacture d'armes nationale de Versailles. Il rentra dans sa patrie, lorsque Dumouriez vint occuper la ville de Liège ; il y fonda la manufacture d'armes, qui devint plus tard, sous Napoléon I^{er}, la manufacture impériale d'armes.

Gosuin s'acquit une grande popularité et devint l'idole de ses ouvriers ; on associa son nom à celui de Bassenge et de Donceel, deux patriotes comme lui. On lui offrit une médaille d'or. (Cette médaille se trouve en la possession de M. Victor Collette, arrière-neveu de Gosuin ; il l'a reçue de son arrière-grand'père, qui eut le mérite de partager les travaux de Gosuin et de le seconder par ses idées libérales et par son patriotisme).

Gosuin a bien mérité de ses concitoyens par

l'ardeur qu'il mit à revendiquer la liberté dans la lutte contre le pouvoir des princes-évêques et contre la domination des prêtres ; il inaugura, par ses efforts, une ère de prospérité pour l'industrie liégeoise.

Gosuin a laissé à Liège une lignée qui compte les de Geradon, les Gosuin de Donnée et les Gosuin de Diest.

GOSWIN (Gérard)

peintre, né à Liège, au xvi^e siècle.

Louis XIII l'appela à la cour et le chargea d'enseigner le dessin au Dauphin (Louis XIV).

Il se distingua par les tableaux de fleurs et de fruits, qui étaient d'une touche hardie et de couleurs vraies et empâtées. Il était lié d'amitié avec Bertholet Flémalle et Gérard Douffet.

GRADY (Charles-Antoine de)

issu de la famille patricienne de ce nom à Liège, chanoine de la cathédrale et de la collégiale de Saint-Pierre, fut nommé, l'an 1762, suffragant de Liège par le prince-évêque, Jean-Théodore de Bavière, du vivant même de Jacquet, et comme adjoint de ce dernier. Il fut sacré le 21 décembre de la même année sous le titre d'évêque de Philadelphie. Après la mort de Jean-Théodore, arrivée le 27 janvier 1763,

le chapitre de la cathédrale lui continua ainsi qu'à Jacquet l'autorité des fonctions épiscopales.

Dans le courant de la même année, il fut élu unanimement prévôt de la collégiale de Saint-Pierre. Le prince Charles d'Oultremont, successeur de Jean-Théodore de Bavière, le nomma son suffragant et reçut de lui les ordres sacrés.

Ce digne prélat mourut le 9 juillet 1767, à son château de Brialmont, près de Tilff; son corps fut transporté dans l'église cathédrale et déposé dans la chapelle de Malonne.

GRAMME (Zénobe)

célèbre électricien, inventeur du dynamo-Gramme, né près de Liège, à Ichay-Bodegnée, le 4 avril 1826, mort en 1901.

Son père, modeste receveur des accises, à la tête d'une nombreuse famille, ne put lui donner qu'une instruction primaire, puis il le plaça en apprentissage chez un menuisier à Liège, où Zenobe suivit les cours de l'école industrielle et devint bientôt un ouvrier habile dans le travail du bois et des métaux.

Ses aptitudes, son intelligence furent remarquées; il entra comme modelleur, vers 1860, dans l'atelier d'un Belge établi à Paris, M. Van Malderen. C'est là que Gramme vit la première fois une machine électrique à courants alternatifs, combinée par

Nollet, professeur à l'École militaire de Bruxelles; il se prit d'une ardeur passionnée pour les appareils électriques, avec cette énergie qui soutient les âmes neuves pour les innovations pressenties, encore imprévues ; il s'attacha à l'étude et comme il arrive aux hommes supérieurs, peu satisfait des théories qu'il étudiait, il se fit une idée personnelle de la production des courants.

Les machines connues jusque-là n'engendraient que des courants alternatifs ou des courants pulsatoires ; on peut dire que l'électricité était frappée d'impuissance aussi longtemps que l'on ne parvenait pas à obtenir des courants redressés et uniformes. Gramme comprit toute l'étendue du problème, il s'y attacha avec l'âpreté de l'inventeur absorbé par le grand œuvre.

En 1869, il avait alors quarante-trois ans, il réalisa la dynamo industrielle qui, au témoignage du grand Werner Siemens (27 janvier 1880), est la première machine pratiquement utilisable à la production des courants énergiques.

Notre compatriote ne tarda pas à recevoir la récompense de ses travaux : en 1874, un prix de 3,000 francs de la Société d'encouragement et, plus tard, la grande médaille d'Ampère ; en 1880, une récompense nationale française de 20,000 francs ; en 1888, le prix Volta de 60,000 francs.

En 1898, la Belgique lui réserva l'honneur qu'elle

n'accorde qu'aux plus illustres de ses enfants, dans une apothéose à laquelle s'associèrent les savants de toutes les nationalités accourus pour lui rendre hommage ; à cette occasion, le Roi le créa commandeur de l'Ordre de Léopold.

Zénobe Gramme avait acquis une modeste aisance, il s'était fait un nom honoré et s'était créé, par son travail, un rang distingué ; aussi Liège, son pays natal, peut-il s'enorgueillir de lui avoir donné le jour.

Si on a pu dire de l'immortel Franklin qu'il sut dompter la foudre (*eripuit cælo fulmen*), la postérité dira que Gramme a su la domestiquer et la faire servir à l'amélioration du sort de l'humanité.

GRESNICH (Antoine-Frédéric)

compositeur, né à Liège en 1753, fut envoyé fort jeune à Rome, où il devint pensionnaire du Collège liégeois, puis suivit au Conservatoire de Naples, les leçons du célèbre Sala. Après s'être fait connaître en Italie par la composition de quelques opéras, il passa en Angleterre, séjourna plusieurs années à Londres, où il devint directeur de la musique du prince de Galles. Alla ensuite habiter différentes villes de France et revint mourir à Liège le 16 octobre 1799, épuisé de travail et accablé, dit-on, par le chagrin que lui causa le peu de succès de ses derniers ouvrages.

Les principaux sont : *Les Faux Mendiants*, opéra



en un acte, représenté au Théâtre Louvois ; *La Grotte de Cévennes*, *Les Faux-Monnayeurs*, à Feydeau ; *Le Tuteur original*, à la Porte Saint-Martin ; *Léonidas*, au Grand-Opéra, et enfin *La Forêt de Brahma*, reçu mais non représenté. La mélodie de Gresnich était douce et chantante et il excellait dans le genre gracieux.

GRÉTRY (André-Ernest-Modeste)

né à Liège, le 11 février 1741, célèbre compositeur. Enfant de chœur à l'église Saint-Denis jusqu'à l'âge de dix-huit ans, se rendit à Rome où le célèbre Casali le perfectionna dans la science plus que dans l'art de la musique.

Après quelques essais qui lui valurent les suffrages de Puccini, il quitta Rome, s'arrêta quelque temps à Genève, vit Voltaire à Ferney, qui l'encouragea. Puis se rendit à Paris, où il eut beaucoup de peine à trouver l'occasion de se faire connaître. Marmontel eut le mérite de deviner son talent et lui confia le poème de *Huron*, dont le succès fut immense. Depuis cette époque (1769) jusqu'en 1800, c'est-à-dire pendant trente ans, il donna tant à l'Opéra-Comique qu'au Grand-Opéra, quarante-quatre ouvrages, dont chacun, à l'exception d'*Amphitryon* et d'*Andromaque*, ne fit qu'ajouter à sa réputation. Il en existe plus de vingt qui, malgré les révolutions qu'a subies la musique, sont restés et resteront éternellement au répertoire.

Grétry eut le piquant, la grâce, le naturel, l'expression vive et vraie ; il a tout sacrifié à la mélodie, la partie sans aucune comparaison, la plus difficile de son art, parce qu'elle seule suppose le génie de l'invention ; toutefois, dans *Richard et Eliska*, Grétry prouva qu'il savait être au besoin profond harmoniste et que, suivant une image qui lui était familière, il ne séparait point la statue de son piédestal.

Le buste de Grétry dû au ciseau de Gathy, son compatriote, décore le vestibule du théâtre de l'Opéra-Comique.

Il méritait cet honneur par le nombre et surtout par la supériorité de ses productions. Grétry fut membre de l'Institut et de la Légion d'honneur.

Ce grand musicien mourut à Montmorency, le 24 septembre 1813. La ville de Liège a voulu avoir son cœur qui, par suite d'une décision judiciaire, est resté à sa famille. Le 18 juillet 1843, la statue de Grétry a été inaugurée sur la place de l'Université, puis transportée place du Théâtre.

GRÉTRY (Lucile)

la deuxième des trois filles du précédent, née vers 1770, morte en 1794, après une union malheureuse avec le fils du censeur royal Marin, avait donné au théâtre : *Le Mariage d'Antonio* (1786) et l'année suivante : *Louise et Toinette*, pièce qui eut peu de succès. Son

père parle d'elle, dans le tome II, page 407, des « Essais sur la Musique ».

HAMAL (Henri-Joseph)

musicien, né à Liège en 1685, fut élève de Lambert Pietkin, maître de chapelle de l'ancienne cathédrale de Saint-Lambert de cette ville. Il fit en peu de temps des progrès rapides dans son art, et acquit fort jeune une réputation méritée d'excellent chanteur. Le conseil de la grande église de Saint-Trond le nomma maître de musique, quoiqu'il fut à peine âgé de vingt-trois ans ; mais ses talents lui firent bientôt obtenir la sous-maîtrise de Saint-Lambert, ce qui le ramena à Liège.

Hamal jouissait de beaucoup d'estime ; son éducation avait été soignée, il travaillait avec une merveilleuse facilité et improvisait en s'accompagnant du violoncelle ; de Villenfagne, dans son discours sur les artistes liégeois, dit que son genre était ordinairement comique, s'alliant à sa gaieté naturelle. C'est à Hamal que les Liégeois sont redevables de l'introduction de la musique italienne, qui opéra à Liège une révolution dans l'art musical.

Ses principaux ouvrages sont des motets à grand orchestre ; on connaît encore de lui des cantates en italien, en français et en wallon, qui sont toutes remarquables.

Il mourut le 3 décembre 1752.

HAMAL (Jean-Noël)

filz du précédent, né à Liège le 23 décembre 1709, reçut des leçons de son père; il devint enfant de chœur à la cathédrale et trouva dans Henri Dupont un maître contrepontiste, qui l'initia aux difficultés de la composition.

Ses heureuses dispositions le firent remarquer, et à l'âge de dix-neuf ans, il fut envoyé à Rome en 1728.

A cette époque, la musique italienne inspirait les artistes de toutes les nations et les cours empruntaient à Naples et surtout à Rome les maîtres qui dirigeaient les chants et la danse; le style vocal s'est particulièrement développé à partir de la Renaissance, et les méthodes de chant nous viennent d'Italie.

Hamal a pour maître à Rome Amadori, il compose des psaumes; après trois ans de séjour, il rentre à Liège pour occuper la maîtrise de Saint-Lambert où il remplace son père en qualité de maître de chapelle.

C'est dans cette même année que Jean Hamal inaugure à l'hôtel de ville les séances musicales, où il fait exécuter, avec grand succès, ses deux oratorios : *David et Jonathas*; *Jonas*.

Il veut encore se perfectionner, il retourne à Rome où il suit les leçons de Jomelli et de Durante; celui-ci eut pour élève Pergolèse qui créa l'opéra italien.

En 1750, Jean Hamal, de retour à Liège, fait

exécuter deux nouveaux oratorios : *Jonathas* ; *Judith*.

Initié en Italie, à cette formule nouvelle de l'opéra où la parole s'associe à la musique pour exprimer des sentiments vrais sous une forme piquante, spirituelle, relevée à l'occasion d'une pointe de malice, Hamal ne craint pas de sortir des chemins battus, il veut s'essayer dans un opéra burlesque écrit dans la langue du pays ; son père Henri-Guilleaume lui avait donné l'exemple, il avait su assouplir l'idiome wallon au rythme de la chanson.

Quatre amis, de Harlez, Vivario, Cartier et Fabry trouvaient à se distraire dans la culture de la muse liégeoise ; attachés à la langue populaire où ils retrouvaient le caractère, l'esprit et le sentiment du peuple, nos quatre liégeois échafaudaient des pièces de théâtre où s'exhalait l'humour du terroir.

C'est ainsi que Liège put voir représenter, en 1757, *Li voyège di Chôfontaine*, opéra burlesque en trois actes. Nicolas en avait fait la musique ; l'œuvre de nos concitoyens exécutée à l'hôtel de ville, en présence d'une foule compacte, fut accueillie avec enthousiasme.

Et nos lettrés wallons, enhardis par le succès, donnèrent successivement : *Li ligeois égagi*, *Li fiesse di hoûte s'il ploût* et les *Hypochondres* ; Hamal contribua au succès par sa musique. Laissons parler un critique musical : « Ce sont des symphonies gracieuses, des accompagnements bien travaillés et relatifs au sujet,

un chant naturel qui s'unit avec les mots sans rien perdre de sa force ni de ses grâces et dont la vérité a entraîné au Pergolèse liégeois tous les suffrages. »

Le théâtre liégeois avait trouvé son prototype, son modèle ; la langue elle-même avait acquis sa forme définitive, classique ; et l'idiome wallon abandonné jusqu'alors à la fantaisie ou à la tradition orale pouvait se plier à des règles capables de le discipliner et de l'assagir.

On doit applaudir à l'œuvre accomplie par nos concitoyens revendiquant pour leur pays natal le droit d'exprimer dans un patois pittoresque, des mœurs, des caractères, des idées essentiellement wallonnes ; n'est-ce pas la langue qui fait la nationalité ? le langage n'est-il pas le caractère qui marque le mieux l'affinité des populations et assure leur raison d'être indépendantes ?

Hamal termina sa carrière par un *In exitu Israël*, à deux orchestres, qui est regardé comme son chef-d'œuvre. Il n'a publié que quatre œuvres de symphonie, gravées à Paris, chez Leclère, 1743, et à Liège, chez Benoit Andrez.

Hamal est mort à Liège le 26 novembre 1788.

HAREL de TANCREL (Augustin)

médecin, né à Liège, au xvm^e siècle, était fils d'un officier français, mort à Paris en 1833. Fit ses études

de droit et de médecine à Strasbourg. Incrédule dans sa jeunesse, il se convertit et devint précepteur des enfants du riche négociant Human, député et ministre des finances. C'est à la sœur de ce négociant qu'il dut sa conversion. Ses relations avec l'abbé Bautain y contribuèrent aussi. Il se rendit à Paris pour y fonder *La Clinique*, journal de médecine, qui ne réussit pas. M. l'abbé de la Mennais, avec lequel il avait été en correspondance, l'attacha à *L'Avenir*, en qualité de rédacteur en chef. Le journal étant tombé, Harel se trouva dans un état de profonde misère. L'amitié vint à son secours. Quelques articles insérés dans le *Moniteur des villes et des campagnes* sont les dernières productions de sa plume.

HARLEZ (J. Simon) chevalier de

seigneur de Raboisée, né à Liège, au XVIII^e siècle. On lui doit plusieurs œuvres wallonnes, entre autres, *Les Hypochondres*; mais la plus célèbre est l'opéra, *Li Voyêge di Chofontaine*, qui est resté si populaire à Liège et qu'il écrivit en collaboration avec de Cartier, de Vivario et Fabry; on connaît encore de de Harlez cinq cantates en wallon, qui ont été mises en musique par Hamal. Lors de l'inauguration de la salle de l'Émulation par le prince-évêque, il composa pour cette circonstance une cantate liégeoise: « Grand heure presentaye a prince Châle li jôu qui noss prince

d'Oultremont inteur a Pala, metton es musik par maiss Hamal. »

Cette cantate fut exécutée le 8 avril 1764 devant le prince-évêque. de Harlez protégeait les arts ; il encouragea Grétry et l'aida beaucoup au début de sa carrière.

HARZÉ (Léopold)

sculpteur, modeleur, né à Liège, le 29 juillet 1831. S'est distingué par son talent tout personnel en modelant des figurines de glaise d'un réalisme pittoresque ; il mit un esprit d'observation vif, léger, spirituel au service d'un ébauchoir soucieux de la forme et de la ligne.

Harzé n'avait pas appris son art, il l'avait inventé et ses doigts artistes pétrissaient l'argile au gré de son inspiration, se jouant des difficultés du métier dans l'ardeur d'une vocation.

Notre concitoyen est un artiste en dépit de ceux qui n'apprécient pas ses productions à l'égal d'une œuvre d'art ; de Rubens à Teniers, de Rembrandt à Dow ou même à Brauwer, le chemin parcouru n'est guère plus que de Delcour, le maître liégeois, à Harzé, le sculpteur de genre ; et qui, hors le Roi-Soleil, qui reprochait à Teniers ses magots, qui songerait à contester aux petits maîtres flamands et hollandais, leur renom artistique ? L'art, dans ses multiples mani-

festations, appelle des talents divers, sublimes ou grotesques, tragiques ou comiques ; la réalité a ses interprètes qui font œuvre d'art, s'ils nous communiquent leurs sentiments ou leurs impressions.

On applaudit aux improvisations, mélange de fantaisie et de vérité, où se plaisait la verve quotidienne de Léopold Harzé. Quel Liégeois n'a souri à l'ironie légère, émue de l'artiste, qui, dans l'observation des mœurs populaires du pays de Liège, savait dégager les côtés plaisants ou ridicules et s'en amusait non sans malice ? Nul plus que lui n'avait l'âme liégeoise prompte à s'émouvoir, l'âme-peuple reflétant les caractères, les sentiments et les passions d'un monde qui lui était familier par la naissance et par l'éducation.

Parmi les types qu'il caressait volontiers de son ébauchoir, le gavroche liégeois, frère du gamin de Paris, marque au premier plan. Comme le chœur du drame antique (qu'on nous pardonne la comparaison), il interprète l'action et donne la moralité ; à peine vêtu, la chemise entr'ouverte, en culotte rapiécée, laissant un hiatus d'où s'échappe un pan indiscret, le nez humant l'air comme pour prendre le vent, la bouche prête à l'apostrophe, l'homonculus un peu gouailleur dédouble la personnalité de l'artiste et rend l'impression plus sensible à tous.

La figure est populaire, moins pittoresque cependant que celle de la Botteresse, son amie, le proto-

type de la femme liégeoise. Harzé opposait l'un à l'autre dans ses scènes humoristiques d'une franche gaieté.

L'artiste avait le culte de la botteresse, il ne se lassait pas de la représenter dans ses attitudes familières de vulgarité et de grandeur, de rudesse et de bonté.

Tout Liégeois la connaît et l'admire cette vaillante aux formes robustes, à la taille haute, à l'ossature saillante, sobre et laborieuse, portant avec gaieté le souci du ménage et la fatigue du travail journalier ; sous des dehors rudes et viriles, la botteresse est femme aimante et compatissante, et notre concitoyen voyait en elle la dernière épave du Liège pittoresque que le tramway économique allait ébranler, que le progrès industriel devait emporter.

Le type valait plus qu'un souvenir, le sculpteur nous l'a conservé comme exemple d'endurance au travail et d'énergie morale.

L'édilité liégeoise ne pouvait se désintéresser de l'œuvre et de l'artiste : elle acquit la meilleure peut-être de ses productions : *La Place du Marché* qu'on peut voir aujourd'hui au musée de la ville ; il l'a représentée mieux qu'on ne peut le décrire ce petit monde bien liégeois, tout aux préoccupations de l'offre et de la demande, dans les péripéties du marchandage et del' rawette : la vérité des attitudes et des figures donne le mouvement à ce tableau de la vie

journalière et comme si c'était peu que le pittoresque des costumes et l'originalité des personnages, l'artiste ajoute à l'intérêt par une scène de genre, un épisode : l'arrestation mouvementée d'un miséreux qui se débat contre les policiers du poste voisin ; l'émoi est grand parmi nos maraîchères et les cancans vont leur train !

Harzé a tout vu, tout observé et son œuvre a la valeur d'un document de l'histoire anecdotique de Liège au XIX^e siècle.

Nous ne pouvons, à regret signaler toutes ses œuvres.

Lorsqu'ayant épuisé le succès, notre concitoyen connut l'indifférence dans sa ville natale ; il se rendit à Bruxelles, mais dans les mœurs et les types brabançons, il ne retrouva plus sa verve du pays wallon.

La capitale ne put lui donner cette communion si nécessaire de l'artiste et du modèle : l'inspiration ne favorisa plus guère ses productions.

Léopold Harzé est mort le 20 novembre 1893.

HEINSBERG (Jean de)

d'abord chanoine à Liège et archidiacre de Hesbaye. Fut élu évêque de Liège à l'âge de vingt-trois ans. Son règne ne fut qu'une série de troubles et de guerres. Il était partisan de la maison de Bourgogne hostile à son peuple. En 1431, Jean de Heinsberg,

ainsi que toute la noblesse du pays, prit la croix dans l'église Saint-Lambert et marcha contre les Hussites en Bohême sur les instances du pape. Il adhéra à la paix imposée aux Liégeois par le duc de Bourgogne ; cette adhésion fut le prétexte de la conjuration des Anthins, dont tous les partisans furent proscrits ou suppliciés. En 1444, sous la triste impression des malheurs de son pays, il fit vœu de faire un pèlerinage en Palestine. Arrivé à Venise, il écrivit au bey de Tunis pour obtenir des passeports, et ayant essuyé un refus, il revint dans son diocèse, abdiqua l'évêché en faveur de Louis de Bourbon, neveu de Philippe de Bourgogne, et mourut, en 1459, à Diest.

Ce prélat était versé dans les sciences et la littérature ; il passa la plus grande partie de son épiscopat à la cour de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. On a de lui : *Statuta diocesis Leodiensis, Reformatio cleri Leodiensis*.

HEMRICOURT

chevalier liégeois, né en 1282, avait la réputation d'être l'homme le plus adroit de son temps aux exercices du corps. Charles d'Anjou, roi de Sicile, l'invita à prendre part au fameux combat singulier de cent contre cent, arrêté entre lui et Pierre d'Aragon pour terminer leur différend.

HEMRICOURT (Jacques de)

gentilhomme liégeois, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, né à Liège en 1333, mort dans la même ville le 18 décembre 1403 ; a laissé deux ouvrages écrits en vieux français et imprimés à Bruxelles, en 1673, in-folio, avec une traduction presque aussi obscure que l'est l'original. Le premier a pour titre : *Miroir des nobles de Hesbaye*, c'est un recueil de généalogies de la noblesse liégeoise ; l'autre est intitulé : *Abrégé des guerres d'Awans et de Waroux*. Cet auteur a encore laissé un traité de la temporalité et autres curieux recueils. de Hemricourt avait été successivement bourgmestre de Liège et secrétaire de la ville.

HENAUX (Etienne-Joseph)

poète liégeois, né le 1^{er} janvier 1818 ; il fit ses études de droit, mais son état de santé ne lui permit pas d'entrer au barreau ou de paraître au palais ; la poésie occupa ses loisirs ; avec son frère Victor, gracieux poète comme lui, il habitait la maison paternelle.

A l'âge de dix-huit ans, il l'emporta dans un concours de poésie ouvert par la Revue littéraire belge, sur un sujet d'histoire nationale ; Etienne-Joseph donna

le poème Franchimont, qui fut jugé digne d'une mention honorable et qui eut les honneurs d'une lecture publique à la Société d'Émulation.

Nombre de petits poèmes suivirent, inspirés par des traditions liégeoises, car nul n'était plus attaché à son pays; Liège fut son premier et son dernier amour, a dit son ami Colson. Étienne-Joseph, en publiant : *Le mal du pays*, à son retour d'un voyage en Allemagne, a confirmé dans le regret de son éloignement l'attachement qu'il avait voué à son pays natal.

Il est l'auteur d'un drame en vers inachevé : *Andrien ou Liège en 1330*, épisode de la guerre civile entre les familles des Awans et des Waroux.

Appelé à collaborer dans la Revue belge à la galerie des poètes liégeois, il donna à cet ouvrage deux études, l'une sur Reynier, l'autre sur Breuché de la Croix.

Henaux avait un sentiment délicat, une âme neuve et un cœur ouvert à toutes les évocations de l'histoire, à tous les enthousiasmes généreux.

Le 15 novembre 1843, Étienne-Joseph mourut entouré de ses deux amis Colson et Wacken et de son frère Ferdinand qui ne se consola jamais de sa mort.

A vingt-cinq ans, notre concitoyen avait su donner plus que des promesses et quand on parcourt cette carrière si courte, si bien remplie, quand on lit ces lignes d'un de ses poèmes, on se prend à songer que

le mal du pays était pour lui peut-être l'aspiration du pays du rêve éternel et de l'immortalité :

Partout, jour et nuit, en tous lieux, à toute heure
Je me refais ces lieux tant aimés, ma demeure
Où je sais qu'on m'attend toujours,
La ville s'élançant à l'aube de sa brume,
Et le soleil levant qui, d'un rayon, allume
Le toit où dorment mes amours.

HENAUX (Ferdinand)

frère du précédent, fut comme lui docteur en droit et prit une place honorable au barreau de Liège; il occupa ses loisirs à l'étude de l'histoire du pays de Liège et il ne ménagea pas ses recherches pour remonter aux sources, désireux d'être vrai et impartial dans l'appréciation des hommes et des événements de son pays.

Il donna à sa ville natale l'œuvre de ses études et de ses veilles, et il put dire en voyant achevé le monument rêvé dans sa jeunesse : *exegi monumentum*.

Il nous est permis de juger l'homme à travers l'historien; simple, réservé, libéral, portant haut le drapeau du libre examen, protestant au nom de la démocratie contre les jugements de l'histoire au service du despotisme du prince ou du prêtre.

HENCART (Pierre-Maximilien-Joseph)

naquit à Liège le 24 mars 1777.

Colonel-commandant de place de 1^{re} classe pen-

sionné; officier de l'ordre de Léopold; chevalier de 4^e classe de l'ordre militaire de Guillaume (Pays-Bas). Hencart débuta dans l'armée française, comme soldat, au 1^{er} régiment des hussards, le 17 août 1800; il fut incorporé l'année suivante au 10^e régiment de chasseurs à cheval. Après avoir passé par les grades inférieurs, il obtint successivement les brevets de sous-lieutenant en 1810, et de lieutenant en juin 1813; il quitta le service de la France le 15 août 1814. Admis avec son grade dans l'armée des Pays-Bas le 15 octobre suivant, il fut nommé capitaine de dragons légers, en 1815, prit part à la campagne de cette année contre la France et obtint sa démission en 1830 pour entrer au service belge avec le grade de major; devint lieutenant colonel, puis colonel commandant de place à Ostende. Il fut pensionné en 1842. Hencart avait fait dans l'armée française les campagnes de 1800 à 1814; il fut blessé à Leipzig, d'un éclat d'obus.

Il est mort à Nerharen le 13 janvier 1860.

HENKART (Pierre-Joseph)

jurisconsulte et homme de lettres, est né à Liège en 1764; son père était procureur de la cour du prince-évêque.

Pierre-Joseph fut destiné au barreau et suivit les cours de l'Université de Louvain; il sacrifia aux muses

et rima quelques vers qui plurent au prince de Ligne, l'arbitre des élégances et du bon ton en Belgique; il trouva au château de Belœil un accueil favorable. C'était l'époque la plus brillante de la vie du prince : tout lui souriait, le succès à la guerre, l'influence à la cour, auprès de Joseph II, auprès de Catherine II; il aimait les lettres, il les cultivait lui-même et il encourageait les arts; on pouvait voir dans ses salons tout ce que l'Europe comptait alors de plus distingué par le rang et par l'esprit.

Le prince de Ligne, esprit léger, grand seigneur épicurien, ne comprit pas la révolution brabançonne, pas plus que la révolution française; il aimait la vie avec ses richesses, ses honneurs, ses jouissances d'art et ses passions.

Pierre-Joseph, fils de procureur, pouvait se plaire dans l'éblouissement des soirées intimes de ce Mécène dont on a célébré l'esprit, la grâce et la politesse; mais une vie plus sérieuse le réclamait; il dut conquérir un diplôme, puis il rentra à Liège où il trouva un emploi à la chancellerie du conseil privé.

Le prince-évêque Velbruck aimait aussi les poètes et les artistes, il se rencontrait avec le prince de Ligne dans la désapprobation des idées nouvelles, mais il était plus évêque que prince dans l'éclat de sa vie privée.

Velbruck distingua notre concitoyen et le pourvut d'un canonicat à l'église collégiale de Saint-Martin;

c'était *l'otium cum dignitate* pour Henkart qui pouvait en paix cultiver les lettres. Jacques Fabry, dans ses heures de loisir, nous a conté la jeunesse studieuse et les travaux poétiques de Henkart, uni d'amitié, rapproché par les mêmes goûts, de deux Liégeois de son âge, Bassenge et Reynier ; tous trois rimant, apportant à la Société d'émulation une ardeur généreuse et une exubérance juvénile ; notre poète salue en beaux vers, à son retour, son ami Grétry ; il s'inspire aussi des beautés pittoresques du pays natal et compose une idylle sur le bois de Kimkempois, promenade chère encore aux Liégeois.

Les trois amis, ouverts à toutes les inspirations généreuses, ont vu s'élever dans un pays voisin le vent qui va souffler la tempête ; ils ont souffert du despotisme des prêtres et des grands autant que leurs voisins du Midi ; ils ont, comme des illuminés, vu rayonner le rêve de liberté, d'égalité et de fraternité.

L'amour de la patrie arme leur parole et leur plume ; la Société des amis de la liberté unit dans un même élan patriotique tous ceux qui comptent par la pensée : les Fabry, les Donceel, les Lesoinne ; nos trois amis sont les ouvriers de la première heure ; ils s'adressent au peuple dans une feuille de combat. — Le journal patriotique pour servir à l'histoire de la révolution arrivée à Liège le 1^{er} août 1789.

La démocratie rajeunie n'a pas pénétré jusque dans le peuple ; l'éducation politique est à faire ; l'œuvre

est aisée. Les Liégeois n'ont cessé de garder avec un soin jaloux leurs droits et leurs privilèges; le prince-évêque Hoensbroek ne craint pas d'attenter à leurs libertés; le peuple se soulève pour revendiquer ses droits et le prince est obligé de fuir devant la révolution.

Henkart est nommé secrétaire du conseil provisoire de régence; avec Lebrun, il rédige le plan de municipalité.

Les troupes autrichiennes menacent les Liégeois d'une restauration du prince-évêque.

Reynier est à Paris pour demander l'appui de la France, Henkart va le rejoindre, mais malgré leurs démarches, l'assemblée nationale ne prend aucune décision; Mirabeau pose la question préalable; c'est la guerre avec l'Autriche! c'est la coalition plus puissante!

Henkart, rentré à Liège, est chargé de négocier la soumission; il se rend à Bruxelles, puis à Coblenz auprès de Metternich; l'acte de soumission est rédigé par Henkart, Lesoinne et Deneffe.

Entre-temps, Liège a ouvert ses portes; le prince-évêque rentre dans sa capitale; la réaction est menaçante; les chefs de l'opposition ne sont pas en sûreté; Henkart cherche un refuge à Givet, il est porté sur une liste de proscription et ses biens sont confisqués.

La victoire de Fleurus lui permet de rentrer dans sa patrie, il est nommé membre de la convention nationale liégeoise.

La seconde restauration vient rouvrir le chemin de l'exil; Henkart part pour Paris avec Bassenge, Fabry et Defrance. Son ami Lebrun, ministre des affaires étrangères, est en disgrâce; Henkart proteste contre son arrestation; sa courageuse conduite faillit lui coûter la liberté, sinon la vie; il dut se retirer à Charleville.

Il rentre à Liège en 1794, *hic finis patriæ!* Henkart est membre du conseil municipal, conservateur des archives liégeoises; il accepte bientôt la présidence de l'administration centrale provisoire. Il rentre dans la magistrature où il s'élève à la charge de juge à la Cour criminelle.

La confiance de ses concitoyens l'appela au Corps Législatif; il lutta jusqu'au bout pour la liberté et vota *non* pour le consulat à vie; *non* pour l'empire.

HENNEQUIN (Alfred)

homme de lettres, auteur dramatique, né à Liège en 1842; le père avocat, avait quitté Leuze pour s'établir à Liège et y installer une usine pour la fabrication du papier; l'industrie ne prospéra guère, il fallut l'abandonner. Son fils Alfred suivit les cours de l'université dans la section des arts et manufactures; la science de l'ingénieur dut céder devant la passion du théâtre, qui inspirait le jeune Hennequin sur les bancs de l'école. Un vaudeville, *Les Trois*

Chapeaux, marqua ses débuts dans les lettres et décida de sa carrière : il quitta sa position d'ingénieur au chemin de fer de l'État pour se livrer exclusivement à son goût pour le théâtre ; ses concitoyens furent les premiers à l'applaudir et son œuvre fut saluée, non pas comme une promesse, mais comme une œuvre-maitresse ; des offres lui vinrent de Paris ; les directeurs des théâtres pressentaient en Hennequin un vaudevilliste de talent et aussi un dramaturge à recettes.

Notre concitoyen sut se faire applaudir, lui Belge, sur le théâtre le plus parisien de la capitale et disputer l'affiche aux vaudevillistes les plus goûtés du public.

Citer ses œuvres, c'est rappeler les plus beaux jours du Palais-Royal et des Variétés pendant près de vingt ans ; en 1871, Paris adoptait *Les Trois Chapeaux* ; en 1875, *Le Procès Vauradieux* ; en 1876, *Poste restante* et *Les Dominos roses* ; en 1877, *Bébé*, *La Poudre d'escampette*, ; en 1878, *Le Phoque*, *Niniche* ; *La Femme à Papa* ; ces trois dernières en collaboration avec Albert Millaud ; quel fut le secret de cette collaboration ? Le public n'avait-il plus pour l'auteur l'oreille aussi complaisante ? Exigeait-il des productions d'un goût plus raffiné, plus licencieux, mieux en harmonie avec l'esprit boulevardier d'un théâtre consacré au plaisir ?

Albert Millaud, homme de théâtre, critique d'art dramatique au journal *Le Figaro*, auteur lui-même,

reçu dans la maison, apportait à Hennequin l'appui d'un nom autorisé et, peut-on le dire, une clientèle acquise ! Il avait de plus que notre compatriote le sentiment de l'actualité parisienne et cette perspective précieuse au théâtre qui tient de l'expérience tant de la scène que du public ; la verve, l'esprit, la gaieté du collaborateur n'eussent rien ajouté aux qualités naturelles de notre concitoyen.

En 1881, Hennequin donna au théâtre, *La Vente de Tata* ; en 1885, *Cherchez la Femme*, deux pièces qui n'ajoutent rien à la réputation de l'auteur ; le succès s'épuisa rapidement.

Hennequin devait mourir deux ans plus tard, en 1887, à un âge où les lettres belges pouvaient encore espérer une belle moisson.

L'analyse des œuvres de notre concitoyen se laisse surprendre dans le titre seul de ses pièces : que l'auteur sût écrire, nul n'en doute, et le Parisien n'eut pas été le moins étonné des spectateurs, s'il eut appris que l'auteur était de ces « petits Belges » qu'il aime à railler ! Dramaturge, il l'était dès l'âge d'école et, à son début, il se montra un maître, il en tenait la plus grande part de son succès ; créer l'intrigue, en rompre les fils ou les mêler savamment dans un imbroglio fertile en surprises, en incidents drôlatiques, qui fait partir le rire en éclats et secouent toutes les poitrines ! C'était là toute l'ambition de l'auteur. Le rire est sain, a dit un philosophe, ami

de la gaieté ; Hennequin fit rire toute une génération.

L'art n'a pour le vaudeville qu'une médiocre estime et l'actualité parisienne ne lui laisse pas même le bénéfice d'une étude de caractères ou de mœurs ; les documents sont d'un faible poids quand ils sont empruntés presque exclusivement au monde où l'on s'amuse ; le vaudeville passe comme la mode ; s'il a l'éclat et le succès du rire ; il en a, hélas ! la durée éphémère.

Avons-nous cure de la morale ? Le rire s'en occupe peu ou prou au Palais-Royal ou aux Variétés, et le public cosmopolite, qui applaudit, répond comme cette grande dame : il est vicieux, mais il a tant d'esprit !

Hennequin occupe une place distinguée dans le mouvement intellectuel en Belgique ; dans son œuvre, il n'eut ni modèle ni maître ; il n'a pas été égalé ; il a porté à l'étranger le renom littéraire belge et, dans un genre réservé jusqu'ici à quelques Français des plus parisiens, il a su disputer le premier rang par sa verve, son esprit, son art.

HENRARD

lieutenant général, inspecteur d'artillerie, écrivain militaire, né à Liège en 1830. Notre concitoyen se distingua dans les grades qu'il parcourut successivement après avoir achevé ses études à l'école militaire :

il fut, à diverses reprises, l'objet d'une promotion au choix.

Henrard s'appliqua à perfectionner l'arme de l'artillerie et à doter le pays d'un armement capable de rivaliser avec celui des meilleures armées.

Directeur de la Revue belge d'artillerie, de sciences et de technologie militaires, il contribua à entretenir dans le corps d'officiers le goût de l'étude et à maintenir le renom de la supériorité de l'arme dans l'armée belge ; en 1865, il publia une histoire de l'artillerie en Belgique.

Henrard, officier distingué, joignait à la science militaire la culture des lettres et de l'histoire ; il livra à la publicité, en 1869, *la Relation des campagnes de 1644 à 1646*, de J.-A. Vincart, texte espagnol avec traduction.

En 1875, l'Académie de Belgique lui décerna la médaille d'or pour son ouvrage : *Appréciation du règne de Charles le Téméraire*.

En 1882, elle ordonna l'impression dans son bulletin de son étude : *Jules César et les Éburons*.

Notre savant concitoyen était animé d'un ardent patriotisme : il se plaisait à célébrer la valeur du peuple belge ; on lui doit une biographie des Belges qui se sont distingués dans les régiments wallons, en Espagne et en Autriche ; il écrivit aussi l'*Histoire du siège d'Ostende*.

La galerie nationale des hommes célèbres, monu-

ment élevé par la nation à la gloire de la Belgique, réclamait des notices biographiques de Théodore Juste et de Kervyn de Lettenhove; c'est à Henrard que l'Académie confia la mission de transmettre à la postérité la vie et les œuvres de nos deux historiens contemporains.

Il publia, en 1870: *la Correspondance de Henri IV et de la princesse de Condé*, un volume qui fut suivi, en 1876, de l'ouvrage intitulé : *Marie de Médicis dans les Pays-Bas*.

Henrard avait été élu membre titulaire de l'Académie des sciences et des lettres en 1884, puis directeur de la classe en 1893 : il prit pour thème de son discours inaugural, la science de l'histoire. Il constatait le progrès graduel dans la marche de la civilisation et la nécessité de contacts entre les races pour amener le développement de leur culture respective.

Est-ce la justification sociale de la guerre comme le dit le comte Goblet d'Alviella dans l'éloge académique de son collègue regretté?

Henrard, dans l'étude et la méditation, avait dégagé du passé cette vérité incontestable que toute conquête intellectuelle ou morale a demandé du sang et que la guerre a servi la cause de la civilisation en multipliant les rapports et les contacts entre les peuples.

Nous nous inclinons devant l'autorité du fait historique, mais nous nous refusons à justifier la guerre qui est et restera pour nous le dernier écho de la

barbarie. Si elle a pu porter quelque lumière ou dissiper quelque malentendu entre les nations, ce n'est qu'après avoir semé la ruine et l'épouvante, arraché des larmes, des gémissements, des cris de haine et de vengeance !

Les temps modernes nous ont donné d'autres flambeaux de vérité et de progrès, et n'eussions-nous ni la puissance de la raison, ni la force du sentiment, nous aurions la science qui, dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, nous apporterait la formule de la civilisation par la paix et dans la paix.

Le moyen âge, il est vrai, n'a été qu'un champ de bataille, et la civilisation s'est ouverte péniblement sa voie par les armes ; aujourd'hui, il est permis d'entrevoir, dans l'avènement du peuple aux affaires publiques, une promesse d'alliance entre les nations et la fin de la guerre.

Notre concitoyen appartenait de cœur et d'âme à l'armée qu'il identifiait avec la patrie ; il se plaisait à rehausser le mérite de l'état militaire en ajoutant à la gloire des armes les conquêtes de la civilisation.

Historien, il avait pu mesurer l'effort de ses vaillants compatriotes sur les champs de bataille de l'Europe ; il aimait à rapporter à leur bravoure et à la science de la guerre des chefs belges, les progrès accomplis dans la marche de la civilisation ; l'érudit, le penseur avait étudié l'histoire avec la mentalité du soldat ; il considérait la guerre plus en stratège qu'en philosophe et

prêtait au soldat une mission sociale à accomplir par les armes.

Pour nous, la guerre n'a pas de rôle à revendiquer dans l'émancipation de l'humanité.

La thèse du directeur de l'Académie des sciences a pu surprendre dans un esprit aussi distingué, dont on admire la valeur et la profondeur de vue; elle n'est pas cependant pour l'amoindrir: *errare humanum est*.

Le savant historien s'effaçait dans la foule avec modestie et ne laissait deviner que les qualités du Liégeois affable, courtois, sympathique.

Henrard mourut à Bruxelles en 1896.

Notre concitoyen était estimé dans l'armée par son mérite et son caractère : ce titre n'eut pas suffi à lui ouvrir les portes de la renommée; son œuvre historique a plus fait pour sa gloire que la science des armes. S'il ne fut pas des premiers, il compte dans l'élite intellectuelle de la nation.

HENRI de DINANT

d'une famille patricienne de Liège, se distingua par son patriotisme, son éloquence et son ardeur dans la revendication des droits du peuple : il vivait au ^{xiii}^e siècle.

Henri de Gueldre, trop jeune pour recevoir la dignité épiscopale, avait pris le titre d'élu de Liège, l'empereur d'Allemagne lui avait accordé l'investiture

qui lui donnait les pouvoirs du prince-évêque ; dans son inexpérience, dans son entraînement pour les plaisirs, il ne sut ni prévoir ni comprendre les événements qui se préparaient ; la lutte allait éclater entre les grands représentés par le clergé, la noblesse, les riches marchands inféodés à la cour, et les petits appartenant aux métiers, bourgeois et artisans ; l'ère de liberté s'ouvrait partout dans l'avènement de la démocratie, le peuple protestait contre son exclusion des affaires publiques.

Henri de Dinant fut désigné par les métiers pour appuyer leurs revendications et nommé « maitre à temps » avec son ami Jean Germeau pour diriger les affaires de la cité de Liège ; il fit reconnaître et consacrer à nouveau les franchises octroyées par le prince-évêque Albert de Cuyk, en 1198, qui faisaient des Liégeois « le peuple le plus libre du monde » ; il voulut assurer les droits acquis en organisant les milices communales ; il forma ainsi un corps de quatre mille Liégeois capables de résister aux barons et chevaliers.

L'élus se flattait de trouver dans ces soldats-citoyens des troupes dociles, capables de favoriser son intervention dans les querelles de ses voisins, mais Henri de Dinant le désabusa bientôt ; le sang des Liégeois, dit-il, ne doit couler que pour la défense du pays ; ainsi le proclamait la Charte de 1198.

Le prince irrité lança l'interdit sur Liège et se

retira à Namur ; c'était la guerre ! Henri de Dinant chercha des alliés ; les villes de Saint-Trond, Huy et Dinant se levèrent à sa voix ; « quand les villes sont unies, qui pourra les soumettre ? » s'écriait-il dans un éloquent appel à la révolte ; toutes embrasèrent le parti des Liégeois. Le duc de Gueldre, de son côté, obtint l'appui du duc de Brabant, des comtes de Juliers et de Looz.

Pour qui se décida la victoire ? Les chroniques ne sont pas d'accord, on négocia ; la paix fut signée à Bierset (1255). Le prince rentra à Liège, mais le tribun et ses partisans furent condamnés à l'exil et la milice liégeoise fut dissoute.

L'année suivante une sédition populaire éclatait à l'occasion de l'impôt ; le peuple prétendit le faire payer aux nobles comme aux bourgeois ; Henri de Dinant rentra à Liège ; il fut, dit-on, blessé de trois coups de couteau par l'un des échevins, tandis qu'il se présentait lui-même au Destroit pour exiger la taxe.

Le peuple le crut mort et se souleva aux cris de « Liège ! Liège ! Saint-Lambert ! Saint-Lambert ! » L'élu et les échevins durent quitter la ville.

Le tribun se mit à la tête de l'armée de la commune ; Henri de Gueldre vint assiéger la ville ; les bourgeois, découragés et las des troubles, parlèrent de paix et demandèrent à traiter avec le prince. Henri de Dinant, désespérant du succès, dut s'éloi-

gner ; il se rendit à la cour de la comtesse Marguerite de Flandre, qui le reçut avec honneur.

HOCK (Auguste)

écrivain de langue wallonne, né à Liège le 15 octobre 1815, d'une famille « di borgeù » d'Outre-Meuse; fils « d'on tenneu », il montra peu de goût pour l'école; à douze ans il fut placé par son père chez un joaillier de sa famille, et, son apprentissage achevé, il se rendit à Paris pour se perfectionner dans son art; il rentra à Liège deux ans après, apportant de l'étranger le secret de la fabrication des bijoux émaillés.

Notre concitoyen ne tarda pas à prospérer et acquit bientôt une belle aisance.

Dans la solitude de l'atelier, la Muse wallonne voisinait avec les bijoux et les émaux, et l'inspiration s'échappait en rimes cadencées dans la chanson et le crâmnignon : on chercherait en vain dans son œuvre littéraire comme un reflet des objets d'art qui sortaient de ses mains dans l'éclat des ex-voto vermeils, des croix incrustées de pierres précieuses, des ciboires d'or, d'argent, ciselés et émaillés, des diadèmes empierrés de joyaux : l'artisan vivait sans passion dans cette orfèvrerie d'église; et le caractère sacré de ces trésors sacerdotaux s'effaçait dans le travail journalier des mains de l'orfèvre comme l'idéal devant la réalité, et la foi religieuse qu'ils devaient exalter dans le

temple n'avait pas d'écho dans l'âme de l'ouvrier praticien.

S'il combattait les abus de l'église, les superstitions populaires, s'il battait en brèche les miracles, les sources miraculeuses et les vierges fertiles en prodiges, il croyait au Dieu des bonnes gens, comme son contemporain le chansonnier français; on peut s'étonner de ne rien trouver dans l'œuvre du chansonnier liégeois qui rappelle Béranger : chacun a sa lyre bien à soi ! Les accents du poète français ne pouvaient trouver le poète liégeois insensible. Hock, à l'écouter, eut peut-être laissé quelque chose de sa savoureuse originalité du terroir.

Il aimait par dessus tout sa langue wallonne, son jargon comme il disait :

Tous les jargons ont une lyre
Quand les accents viennent du cœur.

Il eût pu écrire en français : on en peut juger par son ouvrage : *Mœurs et coutumes bourgeoises au pays de Liège*, mais le wallon avait pour lui plus d'attrait et ses compatriotes ne peuvent qu'applaudir à son choix ; il s'en explique lui-même dans la préface de ses poésies : Poquoi s'crire è wallon ?

Quand on d'héve à vosse tâte : Bâre lèyiz-m vis bâhi !
Awè dai binamé, dihéve-t-elle è m'lingage.
Ji n'mi plais qu'à hoûter di vosse côûr li ramage.
Li grand'mère dimandéve : qui volez-v po jower ?
Ine pope, on cavaîre ? On s'sintéve tot r'mouwé !

Son patriotisme embrassait la Belgique, le pays flamand comme le pays wallon, mais il s'attachait avec un amour filial à sa ville natale :

C'est di tote li Belgique, ossi vrêye qui j'el dis
Çou qui r'présinte li mix l'tâvlei dè paradis !

Il se plaisait à faire revivre le Liège des anciens jours :

Avou mi v'nez don n'gotte riveie li tîmps passé !
On vique ainsi deux fêyes divant di trépasser.

Nul ne le connaissait mieux, nul ne l'avait observé de plus près que ce Liégeois, fils de Liégeois, né sur la rive droite, dans la paroisse de Saint-Pholien, « Jus-d'là », où s'est le mieux conservé l'esprit particulier de nos ancêtres : la famille Hock s'y perpétuait depuis plus d'un siècle et se transmettait de père en fils les traditions locales ; on y vivait séparé par la Meuse du Liège brillant, mondain, ouvert aux nouveautés du dehors ; l'existence était monotone, les événements se succédaient sans émoi et la curiosité des gens s'alimentait des menus-faits de la journée : la vie intellectuelle tenait toute entière dans le bon vieux temps.

C'est dans les veillées qu'on rassemblait les souvenirs et Auguste Hock savait écouter et recueillait ces reliques du passé : lui-même allait en observateur sagace à tout ce qui pouvait l'instruire et le documen-

ter; il trouvait à cette étude un charme ému qui ajoutait encore à sa passion pour sa ville natale :

Ah ! les cises sont si bonnes, quand dè vîx tîmps on r'dessine les tâvlais !
On r'veut s'famille, leus manfres et leus gesses.
On creureut r'çure leus conseies, leus caresses,
Et leus adiets, i v'sonle co les oyt !

La chronique du commencement du XIX^e siècle dans la cité des Princes-Évêques (comme on dit encore aujourd'hui) n'a pas eu d'interprète mieux inspiré et mieux informé : nul mieux que lui ne sut évoquer le passé dans le décor du vieux Liège, ravivant les rues, les maisons, les monuments, où par son talent de reconstitution historique, il ramenait les Liégeois d'autrefois avec leurs mœurs, leurs coutumes, leur langue, tout le pittoresque de la vie d'un peuple.

Cet admirateur du passé, ce passionné d'archéologie, n'est pas injuste pour les temps présents : il applaudit au progrès, à l'émancipation du peuple par l'instruction ; il s'emeut de toutes les misères humaines.

Il combat la peine de mort et s'élève contre celui qui la réclame au nom de la loi :

Pus d'guillotine ! nosse moért vint d'voste erreûr,
Corrègiz l'homme sins jamâie l'aband'ner ;
Fez li des s'coles, pârliez-li di d'Diu, d'honneur ;
S'moért vinret sins erreûr.

Sa lyre s'accorde le plus souvent à des accents moins élevés, d'une émotion plus douce.

Avez-vous entendu la chanson : « Allez chanter fou d'cial ? » Auguste Hock l'a composée avec des larmes :

c'est le cri d'un cœur déchiré par le malheur et l'injustice qui frappent deux êtres abandonnés : la fille-mère et l'enfant naturel !

Notre concitoyen était historien et chansonnier, mais la poésie élégiaque n'était pas dans son caractère; il se plaisait surtout à peindre les scènes d'intérieur d'où se dégageait une moralité pour le peuple. Ainsi, dans « Pus hureux qu'on roè! ou l'Ovri dè l'Châsseie » :

Vinez l'veyi à-pont r'mettowe
Si plèce rilût comme on mureu.
Et les paillettes, clères jusqu'à l'quowe.
Riglatihet tot comme li feu.

Sa bonne humeur s'épanche dans une inspiration de belle venue, primesautière, quand il accuse « Li Crinoline » sur l'air de « Gastibelza, l'homme à la carabine » :

J'a-st-ine éhale qui rôle avà l'manège
Comme on tonnai
Sins qu'ji pôie mâie kichouf'ter m'Lambertine
Qu'est d'vins meye pleus.
Qui l' diale èvole ses cottes et s'crlnoline
Qui mette l'inte-deux,
Qui mette l'inte-deux!

Et la franche gaieté éclate dans un mouvement endiablé, dans une onomatopée et un rythme vertigineux lorsqu'il célèbre la danse nationale « le Crâmignon » :

Li veie n'est qu'on crâmignon .
Qui balance
Jôie et trance,
Jusqu'ès batal da Câron
Chantans, pochans à l'ronde danse

Toûne, toûne, bai crâmignon.
Po l'jônesse,
Po l'viesse ;
Toûne, toûne, bai crâmignon.
Di nos jôie t'es l'vix k'pagnon !

La verve de notre concitoyen était intarissable ; il était le barde obligé des banquets de la Société de littérature wallonne : ses chansons animaient les convives d'une gaieté liégeoise, insouciant et cordiale et le vin du pays achevait d'épanouir les cœurs. L'enthousiasme montait avec la chaleur des toasts et l'on pouvait croire exaucé le vœu du poète : « Li monde ètir àrait pârlé wallon ! »

Auguste Hock consacra aux lettres wallonnes une vie chargée d'années et sa fécondité ne tarit pas malgré l'âge.

Ses œuvres complètes ont paru en quatre volumes sous le titre : *Poésies*, 1 vol. ; *Croyances et remèdes populaires au pays de Liège*, 1 vol. ; *Mœurs et coutumes bourgeoises au pays de Liège*, 1 vol. ; *Croyances et remèdes populaires*, supplément, 1 vol. Ce vaillant, cet érudit, ce patriote a bien mérité de son pays.

Lorsque vint le jour de sa mort, chacun put se rappeler « nosse veye hôrloge » :

Quand vos sonn'rez li trisse dièrain qwârt d'heure,
Ji sohaite qu'on m'accoède quéqu'pitits mots di r'grêt ;
Mais ji n'vous nin, mes bons èfants qu'on pleûre.
Si j'ennè va l'prumî, là haut ji v'rattindret.

HORION (Alexandre de)

né à Liège vers la fin du xvi^e siècle. Peintre, s'adonna particulièrement au portrait ; il sut se concilier l'estime de ses concitoyens et jouit de beaucoup de considération. Ses portraits cependant ne peuvent se comparer à ceux de Gérard Douffet. Ils sont, en général, assez ressemblants, bien dessinés, mais peu animés. Il les accompagnait ordinairement de bordures et de beaux ornements. Il ne s'est pas toujours borné à ce genre de peinture. Il laisse, entr'autres, deux tableaux d'un genre plus élevé, dont l'un existe encore dans l'église Saint-Servais, à Liège, et l'autre, dont le sujet est : *La Résurrection des Morts*, était placé dans l'église du couvent de Sainte-Claire. Ce peintre a été enterré près de ce tableau, dans cette dernière église, où l'on voyait la pierre tombale ornée de ses armes. Il mourut en 1659.

JACOBY (Philippe-Joseph)

né à Liège au commencement du xviii^e siècle, mort dans un âge très avancé vers l'an 1793.

Artiste distingué, il a été successivement graveur des princes Jean-Théodore de Bavière, de d'Oultremont et de Velbruck. Lors de l'institution de la Société libre d'Émulation, établie à Liège par ce der-

nier, il a fait la médaille représentant les beaux-arts, sous la figure de génies groupés aux pieds du Perron, médaille destinée à récompenser les mérites des artistes ; il a aussi gravé celle qui fut frappée en mémoire de l'élection du prince d'Oultremont. Le genre qu'il a le mieux traité est la gravure sur pierre fine. L'anecdote suivante en est une preuve : le baron de Heusy, ministre du prince de Liège, à la cour de Louis XVI, se trouvant à un dîner où tous les ministres des puissances étrangères étaient réunis, on entama la conversation sur la gravure des cachets ; après que chacun eut montré le sien, il fut généralement reconnu que celui de M. le baron de Heusy était supérieur à tous les autres : Il était gravé sur pierre fine par Jacoby.

JASPAR (André)

musicien, compositeur, né à Liège, le 18 décembre 1794. En 1808, il fut admis aux leçons de musique données à la cathédrale et suivit le cours de violoncelle.

Il mit en partition des quatuor de Haydn, Boccherini et Mozart.

En 1850, il fut nommé chef d'orchestre de la Société d'Émulation et de la Société Grétry.

Il remplaça son ami D. D. Duguet comme maître de chapelle de la cathédrale de 1840 à 1850.

Il composa en 1820 : *Apollon* et *Les Muses*, un prologue écrit pour la fête de Grétry, exécuté au Théâtre de Liège.

On cite parmi ses œuvres : 1° *La Folie du Tasse*, symphonie pour orchestre ; 2° *Retour des Champs*, symphonie ; 3° *L'Orage*, symphonie ; 4° Les mélodies pour violon et piano ; 5° la musique d'église : *Alma Redemptoris*, antienne pour ténor, chœurs et orchestre ; le *Deum Salve Regina*, etc.

Jaspar mourut à Angleur en 1863.

JEHOTTE (Arnold)

graveur en taille-douce, né en 1789 à Liège. Il reçut des leçons de son frère Léonard, alla se perfectionner à Paris ; fit le dessin du tableau représentant le : *Baptême du Christ par saint Jean-Baptiste*, peint par Carlier, qui se trouve à la cathédrale Saint-Paul. Sa plus belle production est une estampe représentant : *Psyché et l'Amour*, d'après Gérard.

JEHOTTE (Louis)

sculpteur, statuaire, né à Liège en 1805 ; après avoir fait ses études en Italie où il eut pour maîtres, Kessels et Thorwaldsen, il obtint le prix de sculpture, en 1824, à l'Académie de Saint-Luc à Rome.

Cet artiste a exécuté à Rome plusieurs figures de

grandeur naturelle; les événements de 1830 ont empêché leur exécution en marbre. Ce même artiste a encore fait une trentaine de bustes, entre autres, celui du roi des Belges, de l'archevêque Charles d'Argenteau, etc., etc.

Il est l'auteur de la statue équestre de Charlemagne, qui se trouve dans les squares d'Avroy, à Liège.

LAENSBERGH (Mathieu)

vivait, dit-on, à Liège vers l'an 1600. La tradition en fait un chanoine de l'église Saint-Barthélemy; les registres de la paroisse n'en font pas mention; s'il a sa place dans les biographies, il la doit à la notoriété du fameux almanach édité sous son nom à Liège depuis l'an 1636 jusqu'à nos jours, et à la popularité qui s'est attachée à son œuvre dans le pays de Liège. Nos concitoyens, les uns trop crédules, les autres se jouant en ont fait un Liégeois d'adoption. Il convient de rappeler qu'à la même époque vivait à Gand un homonyme, Philippe Van Laensberg, qui s'est acquis parmi les savants un grand renom par divers ouvrages d'astronomie; notre compatriote gantois soutint publiquement le système de Copernic condamné par l'Église; il donna ainsi une preuve de courage et d'indépendance.

Y eut-il alors un dédoublement d'un unique personnage appelé van Laensberg en pays flamand,

Laensberg en wallonie ? On peut accepter que l'astrologue liégeois fertile en prédictions de tous genres et le célèbre astronome gantois estimé pour ses travaux scientifiques, ne font qu'un. Le grand Képler, célèbre astronome allemand, n'a-t-il pas inséré des pronostics dans ses almanachs ?

Nous sommes en pleine renaissance, le mouvement scientifique entraîne tous les esprits, et les sciences hermétiques s'offrent aux gens crédules, épris du merveilleux, sous l'appareil d'une certitude confirmée par l'observation ; on s'efforce de découvrir le mystère du monde céleste et, tandis que les astronomes en observent les lois, les astrologues, encouragés par les Grands, écoutés par le peuple, demandent aux astres le secret de l'avenir.

L'Astrologie avait des représentants attitrés dans toutes les cours ; Ruggieri, en France, à la cour de Catherine de Médicis et de Henri III ; Grienfurth, à la cour de Maximilien I^{er} ; le célèbre Nostradamus jouissait de la confiance de Charles IX.

On voyait, en 1562, des cardinaux, Pierre d'Ailly et Nicolas de Cusa, adonnés à l'astrologie, et Gaspard Delait, notre savant concitoyen, sacrifier aux sciences occultes et prédire que l'an 1482 serait funeste aux Liégeois ; cette année fut marquée par la guerre et la dévastation.

Mathieu Laensbergh, fut-il chanoine, n'eut pas démerité dans ses prévisions, il cédait à l'erreur du

temps et du milieu en rattachant les phénomènes météorologiques aux mouvements des astres ; il n'alla pas jusqu'à lire dans l'avenir la destinée humaine, ce qui lui parut impie, mais il crut voir dans les phases de la lune et dans la conjonction des astres, l'annonce des calamités publiques.

La science a eu raison des erreurs du chanoine liégeois et l'on ne tremble plus à l'annonce des éclipses de lune et même de soleil ; on peut observer sans émotion le passage de Vénus ; mais au fond de l'âme liégeoise survit un peu de cette superstition qui soutient la popularité et la renommée de Mathieu Laensbergh.

L'almanach est liégeois, si son auteur peut être contesté.

Il était imprimé chez *** Bourguignon, descendant des Streels, au ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècle, il a été continué par la famille Duvivier-Sterpin.

La rue Mathieu Laensbergh commence place Maghin, finit rue Vivegnis.

LAIRESSE (Renier de)

né à Liège en 1596, fut le premier d'une lignée d'artistes remarquables, héritiers de son nom et de son art ; il renoua la tradition historique des peintres liégeois du ^{xvi}^e siècle de l'école de Lambert Lombard.

Il eut pour maître Jean Taulier, de Bruxelles, qui

avait appris dans sa ville natale l'art du dessin ; à cette époque, Michel Coxie vivait à Bruxelles ; c'était un peintre de l'école flamande, qui se distinguait par ses grandes compositions religieuses ; Gaspard de Crayer, son élève, avait acquis une grande réputation dans la ville des archiducs Albert et Isabelle ; Jean Taulier avait pu apporter à Renier Lairesse et lui transmettre ce qu'il avait acquis de dessin et de couleur dans l'étude de ces maîtres flamands.

Lorsqu'on se reporte à cette époque, fin du xvi^e siècle et commencement du xvii^e siècle, on voit fleurir dans les Flandres et surtout à Anvers, une renaissance des arts, superbe, incomparable, qui rayonne sur le pays entier, portant l'éclat du nom flamand parmi toutes les nations. Rubens avait paru comme un génie entraînant dans son orbite tout ce qui en Flandre tenait un pinceau ou un burin.

Quelle part le peintre liégeois prit-il dans ce mouvement artistique qu'il ne pouvait ignorer ? Les biographies ne nous renseignent pas sur ce point. On cite comme des chefs-d'œuvre : *La Mort de Sénèque* et *L'Enlèvement d'Hélène*.

Il mourut en 1667, laissant cinq fils, tous peintres de talent, parmi lesquels il faut distinguer Gérard de Lairesse le plus renommé.

LAIRESSE (Gérard de)

né à Liège en 1640, trouva dans sa famille des exemples et des leçons ; on compte cinq peintres de ce nom ; le père Renier Lairesse, qui fut son maître, et quatre frères, tous distingués : Renier qui peignait, en miniatures, des fleurs et des oiseaux et fut attaché à la personne du grand électeur de Cologne ; Jacques qui fit des portraits et excellait surtout dans la peinture des fleurs ; Jean qui cultivait non seulement la peinture, mais la poésie et la musique ; enfin, Ernest qui réussit dans la peinture des animaux.

Gérard fut l'élève de Barthélemy Flémalle, connu sous le nom de Bertholet. C'était une intelligence d'élite ; il avait l'esprit cultivé, il connaissait plusieurs langues, il aimait la poésie et la musique.

A l'âge de quinze ans, il faisait des portraits estimés ; ses débuts rapides et brillants lui donnèrent des succès et lui apportèrent la fortune ; la passion, qui l'inspirait dans ses œuvres, ne put s'accoutumer de la mesure et de la règle ; ce fut un prodigue d'argent et d'amour. A la suite d'une aventure de femme, il dut s'expatrier et se réfugier en Hollande.

En 1665, nous le retrouvons à Amsterdam, où ses frères Jacques et Jean viennent le rejoindre. Il est chargé de la décoration des hôtels luxueux du Kaisergracht ; il peint de grandes compositions : doctes,

allégories et mythologies hybrides, écrit Taine, dans sa philosophie de l'art !

Doué d'un génie heureux, il avait autant de fécondité dans l'invention que de facilité dans l'exécution. Taine s'exprime encore ainsi : la peinture cesse d'être flamande, et Gérard de Lairesse se fait disciple des Italiens, classique, académique, peintre érudit de costumes et de vraisemblances historiques et mythologiques.

Descamps, dans sa « Vie des Peintres », analyse le talent du peintre liégeois et relève l'exactitude de son dessin, la vivacité de son coloris, le choix de ses sujets historiques ; il parle de la belle ordonnance qui règne dans le groupement des personnages et des objets.

Gérard de Lairesse fonda l'école académique à Amsterdam ; à une époque de décadence artistique, il sut prendre le premier rang ; la science tenait lieu de génie, l'inspiration s'attachait à imiter les maîtres italiens, l'école enseignait les règles laissées par la tradition.

Devenu aveugle à l'âge de cinquante ans, Gérard ne cessa pas de s'intéresser à son art ; il sut réunir autour de lui nombre d'élèves et de disciples auxquels il donnait des conférences sur la peinture ; ses leçons en langue hollandaise ont été recueillies et traduites sous le titre de *Grand Livre des Peintres*.

Le peintre chez Gérard fut dépassé par le graveur ; il a laissé beaucoup d'eaux-fortes. On cite : *Une*

anatomie du corps humain à l'usage des artistes.
Il fit, pour les œuvres du poète latin Horace, des gravures dans le texte.

LAMBERT (Saint)

évêque de Liège en même temps que de Maestricht, sa ville natale, vivait vers l'an 670 ; Liège fut sa seconde patrie. Si l'histoire a désigné l'évêque Notger comme fondateur de la principauté de Liège, les fastes religieuses ont fait de saint Lambert le patron de la ville.

A l'époque où vivait saint Lambert, l'évêché ne comptait que quelques bourgades assises dans la vallée de la Meuse, opprimées plutôt que protégées par le château-fort de Publémont (aujourd'hui mont Saint-Martin); les princes carlovingiens habitaient, au confluent de l'Ourthe et de la Meuse, une villa, sorte de métairie élevée dans des endroits abrités à Herstal et à Jupille ; c'est là que l'on a pu placer le berceau d'une race de rois précurseurs de Charlemagne : Pépin d'Heristal et Charles Martel.

L'an 670, saint Lambert parcourait ce pays en prêchant l'évangile ; sa mission de dévouement et de sacrifice devait être traversée par de graves événements.

A la mort du roi Childéric II, les chefs austrasiens avaient mis à leur tête, un des leurs, Pépin d'Heristal, petit-fils de Pépin de Landen. Ébroïn, maire du palais

des rois de Neustrie, s'était emparé de l'autorité royale ; la guerre civile désolait le pays et entraînait avec elle tant de calamités que le peuple consterné annonçait le règne de l'Antéchrist ; Ébroïn, d'un caractère ambitieux et cruel, porta les armes dans notre pays ; saint Lambert qui avait encouragé ses compatriotes dans la lutte, fut chassé de son siège par le vainqueur.

Lorsque, sept ans plus tard, Ébroïn mourut, saint Lambert fut rétabli sur le trône épiscopal ; dès lors il put se livrer tout entier à son sacerdoce, mais il conserva vis-à-vis des princes toute l'autorité d'un évêque, et lorsque Pépin d'Heristal voulut épouser Alpaide, sa concubine, il le menaça d'anathème.

Cette conduite courageuse fut la cause de sa mort. Dodon, parent d'Alpaide, ne put supporter l'affront public et le fit assassiner (696).

Son successeur saint Hubert fit transférer le corps de saint Lambert à Liège et fit construire l'église Saint-Lambert à l'endroit même où l'évêque avait subi le martyre (aujourd'hui place Saint-Lambert). L'endroit devint un lieu de dévotion où les fidèles s'établirent et posèrent ainsi les fondements d'une ville qu'on appella Leodium, Liège, Luik.

LAMBERT (le bègue)

prêtre, né à Liège au ^{xii}^e siècle, est regardé comme le fondateur de la congrégation des béguines. Touché

du désordre qui régnait dans le clergé, il prêcha avec un grand zèle, surtout contre la simonie ; ce qui lui aliéna la plupart des ecclésiastiques. Raoul, évêque de Liège, fit arrêter Lambert, le retint quelque temps prisonnier au château de Rivogne, puis l'envoya à Rome pour l'y faire juger comme coupable de s'être érigé en prédicateur sans y être autorisé. Le pape Alexandre III, instruit des motifs de sa détention, l'accueillit honorablement et lui permit de retourner dans son pays, avec tous les pouvoirs nécessaires pour exercer librement le ministère de la parole. Ce fut à son retour de Rome que Lambert rassembla des filles et des veuves pour en former un ordre religieux. Elles furent appelées béguines de son surnom de begh ou le bègue. Leur premier établissement fut à Nivelles dans le Brabant. De là, elles se répandirent promptement en Flandre, en Hollande, en Allemagne. Lambert mourut en 1177.

LAMBERTUS (Suavius)

de son nom véritable Zutman, habile graveur, né à Liège dans les dernières années du xv^e siècle, appartient à une famille originaire de Maestricht, qui s'est distinguée dans les arts du dessin ; son oncle Henri Zutman fut orfèvre et ciseleur, son père Lambert sculpteur.

Lambertus Suavius florissait vers l'an 1540, en

même temps que notre célèbre concitoyen, le peintre Lambert Lombard, son beau-frère; graveur, il sut rendre au burin les œuvres du peintre avec une fidélité et un fini capables de rivaliser avec le modèle; sa taille est très courte, dit Henri Hymans (*Patria Belgica*) serre de près la forme, et dans les compositions il égale parfois le grand style italien; son portrait du cardinal Granvelle est justement admiré.

Vasari, le biographe et critique éclairé de tous les artistes célèbres de la renaissance, peintre de talent lui-même, parle de notre concitoyen avec éloge.

Suavius, comme les artistes d'élite, n'était étranger à aucune manifestation de l'art; il cultivait la poésie; on a de lui quelques dizains dans un français archaïque, encore informe au xvi^e siècle.

LAMBINON (Gustave-Nicolas-Marie)

homme de bien, *vir probus*, disaient les anciens, a mérité une place dans le panthéon liégeois; philanthrope, il prit souci de l'éducation du peuple et s'intéressa à l'avenir artistique de sa ville natale.

Sa vie n'a pas d'histoire; sa mort dévoila ce que sa modestie dérobait d'attachement à ses concitoyens; son testament fut un acte de foi démocratique; il aimait le peuple dont il poursuivait le relèvement en encourageant les principes d'ordre et d'économie par l'épargne; il allait au peuple pour lui demander des

artistes et des savants ; ses encouragements devaient ramener des couches profondes où se perpétue et se renouvelle sans cesse le caractère national des esprits neufs, capables de produire des œuvres originales et viriles.

Son testament vaut une biographie ; laissons à Lambinon lui-même le soin d'exposer son programme de réformes sociales : « Je lègue à la ville de Liège quatre-vingt mille francs ; les intérêts de cette somme seront partagés en bourses d'études ou de voyages et donnés à de jeunes Liégeois de naissance, peu favorisés de la fortune, qui montreront des dispositions particulières pour les beaux-arts, les sciences ou la littérature.

» Convaincu que le plus puissant moyen d'améliorer physiquement et moralement le sort des classes ouvrières consiste à leur donner l'esprit d'ordre et d'économie, qui leur fait généralement défaut et que, pour arriver à ce résultat, il faut, dès l'enfance, les habituer à l'épargne ; désirant contribuer à atteindre ce but :

» Je lègue à la ville de Liège une seconde somme de soixante mille francs ; celle-ci sera distribuée en capital et intérêts, dans le délai de vingt ans, en livrets de la caisse d'épargne, aux élèves des écoles communales qui seront jugés dignes de cette distinction par l'administration de la ville ; ceux qui auront déjà réalisé quelques économies auront seuls droit aux sommes à distribuer. »

Cette générosité posthume n'est pas sans grandeur ; rien ne l'inspire que le désir de faire le bien ; il ne s'y mêle aucun sentiment égoïste de religion et d'intolérance ; ce philosophe mettait la sagesse au-dessus des religions ; c'était un stoïcien qui voyait la récompense dans la satisfaction intime du bien accompli.

L'édilité liégeoise se fit l'interprète des sentiments de gratitude du peuple ; elle fit exécuter aux frais de la commune le buste de Lambinon et arrêta qu'il ornerait une des salles de l'hôtel de ville.

LA RUELLE (Sébastien)

bourgmestre de Liège, avait été élu par les Trente-deux métiers en même temps que Guillaume de Beekman, homme de savoir et de probité, disent les historiens contemporains.

Tous deux furent désignés par le peuple pour défendre les privilèges de la cité menacés par le prince-évêque Ferdinand de Bavière ; celui-ci, étranger au pays qu'il gouvernait au nom de l'empereur d'Autriche, méconnut le caractère ombrageux et indépendant du Liégeois ; il crut raffermir l'autorité de l'empereur en arrachant au peuple le droit d'élire ses bourgmestres ; cette mesure arbitraire devait atteindre les Liégeois dans leurs droits les plus sacrés reconnus depuis plus de deux siècles par ses princes-évêques et par le souverain.

La révolte éclata : la ville fut divisée en deux factions : l'une formée des nobles et des riches bourgeois, fidèle au prince, dont elle attendait les faveurs et le privilège d'élire les premiers magistrats de la cité ; c'étaient les Chiroux ; ainsi les désignait le peuple dans sa langue pittoresque, rappelant par le sobriquet, qui signifie hirondelle, le costume de ses adversaires : habit noir et culotte blanche.

L'autre faction, le parti des Grignoux ou des malcontents, comprenait le peuple des métiers.

Beekman était mort en 1631, empoisonné, dit-on ; La Ruelle assumait seul le poids de la lutte : il devait bientôt succomber, victime aussi d'un lâche attentat.

Un certain comte de Warfusée, transfuge des Pays-Bas espagnols, convaincu de concussion en Hollande, était venu se réfugier à Liège ; comment parvint-il à gagner la confiance du bourgmestre La Ruelle ? des historiens n'ont pas craint d'accuser celui-ci de trahison.

Le comte de Warfusée le fit traîtreusement assassiner dans un banquet.

Lorsqu'il voulut se justifier en accusant devant les Liégeois leur bourgmestre de trahison : c'est une infâme calomnie, crièrent-ils ! et quand il s'offrit à leur montrer la signature : ceci est l'œuvre d'un faussaire, dirent-ils, en repoussant les papiers. La vengeance du peuple suivit de près le meurtre : de Warfusée fut massacré, on traîna son corps dans les rues ; sa tête et ses membres furent cloués aux portes de la ville.

La postérité doit-elle découronner le défenseur des libertés liégeoises ?

Si La Ruelle connut la popularité, il fut en butte à la haine et à la calomnie de ses puissants ennemis nobles et clercs, courtisans du prince-évêque et de l'Empereur.

L'histoire impartiale fera la lumière mieux que les récits passionnés des contemporains.

Les événements se déroulent de 1630 à 1637.

Les Chiroux portent leurs vœux du côté de l'Espagne ; les Pays-Bas espagnols traversent une période de prospérité sous le règne des archiducs Albert et Isabelle ; la noblesse y est plus brillante et plus estimée ; les catholiques, prêtres et religieux y jouissent d'un pouvoir absolu : tout est réuni pour séduire des esprits qui se sont éloignés d'un prince-évêque étranger aux aspirations du pays.

De leur côté, les Grignoux ne cachaient pas leurs sympathies pour la France ; ne rayonnait-elle pas sur le monde entier ? et quelle séduction ne devait-elle pas exercer sur les Liégeois, de même langue et de même génie naturel ?

Chiroux et Grignoux supportaient impatiemment la tutelle d'un prince ignorant de leurs besoins, de leurs mœurs et de leur caractère ; est-il téméraire de voir dans cette révolte et dans le mouvement des esprits tournés vers l'étranger comme un écho de la politique d'alors qui s'efforçait de constituer

des unités puissantes et de substituer des nations à des principautés frappées d'impuissance?

C'était l'époque où Richelieu conçut le projet de faire des provinces belges un état neutre, état tampon capable d'atténuer les conflits toujours à redouter entre la France et la république batave, devenues voisines après la conquête.

Le patriote liégeois pouvait concevoir la grandeur de l'idée et en souhaiter la réalisation au profit de ses concitoyens; c'était rêver l'agrandissement de sa patrie en assurant la conservation de son indépendance, c'était assurer sa prospérité en l'arrachant à l'isolement que lui faisaient sa situation géographique et l'éloignement de l'empire et du suzerain.

Le projet de Louis XIII ou mieux de son grand ministre devait frapper tout esprit politique éclairé et s'il ne fut pas réalisé, on put voir quelques années plus tard, le grand pensionnaire de Hollande, le célèbre de Witte, reprendre l'idée de Richelieu.

La trahison ne pouvait être dans un pareil dessein et l'histoire jugeant des sympathies de La Ruelle pour la France, rendra hommage au patriote soucieux de la grandeur et de l'avenir de sa ville natale.

LE BEL (Jean)

poète liégeois, auteur de la Grande Chronique, continuateur des chroniques de Jean d'Outremeuse, pré-

curseur du grand Froissart, vivait au ^{xiv}^e siècle. Il était chanoine de la cathédrale de Liège; il apporta dans l'histoire plus de gravité et de jugement, dans des temps où elle ne s'inspirait que de légendes et de traditions orales; les faits historiques n'étaient rapportés que par des trouvères qui portaient dans les châteaux et dans les cours la parole élégante, poétique et chevaleresque, célébraient les exploits des princes et des chevaliers et berçaient le rêve mélancolique des châtelaines.

Le Cycle de Charlemagne, La Chanson de Roland et *Les Quatre Fils Aymon* rappelaient l'héroïsme et la loyauté, et composaient, avec les récits fabuleux des Croisades, toute l'œuvre historique de l'époque. Jean Le Bel entrevit dans les faits de la chronique plus d'exactitude et un plus haut enseignement. « Histoire est noble », dit-il, et s'il éprouvait pour le faste des cours féodales et pour la chevalerie l'attrait qui émeut l'imagination du poète, il sut se garder de la fantaisie et rester spectateur impartial des événements : les temps avaient changé et la féodalité était menacée par l'élévation des communes.

On connaît peu la vie du chroniqueur liégeois. On sait que lorsque le chevalier de Beaumont, puissant à la cour du comte de Hainaut, fit appel aux chevaliers belges pour aller défendre le jeune roi Édouard III, il vint du pays de Liège un seigneur chanoine, messire Jean Le Bel.

Après avoir été mêlé aux événements de son temps, il rentra à Liège, comblé de biens, pour y vivre dans le faste jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Cet homme qui marchait l'égal des princes, eut le style ferme de l'historien maître de lui et supérieur aux passions. Tout ce qu'on admire dans les premiers livres de Froissart est de lui (ainsi s'exprime Ch. Potvin, *Patria Belgica*); et quand Villemain en cite des épisodes, il le trouve supérieur à Tite-Live et digne d'Homère.

LEBOUTTE (N.-Guillaume)

né à Liège en 1780, mort en 1853. S'était engagé en 1803 dans l'armée française avec laquelle il fit quatorze campagnes; fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, assista à la bataille de Waterloo, puis entra au service des Pays-Bas; en 1830, il prit du service en Belgique, devint successivement capitaine et major honoraire. Le 18 août 1836, il fut promu major effectif commandant la troisième division de la gendarmerie nationale; nommé chevalier de l'Ordre de Léopold, il obtint sa pension de retraite en 1837, avec le titre de lieutenant-colonel.

Il comptait quarante-quatre années de service.

LEFEBRE (N.)

jeune peintre, né à Liège (Visé), élève de David, se fit remarquer par plusieurs ouvrages qui promettaient un talent distingué, il fut malheureusement victime d'une mort prématurée que l'on attribua principalement au travail excessif qui avait épuisé ses forces.

On distingue parmi les compositions de ce jeune artiste, le portrait en pied du roi des Pays-Bas. Ce tableau, largement peint, est d'un bel effet et d'une touche merveilleuse, le dessin en est très correct et la pose pleine de noblesse.

Lefebvre avait fait une étude particulière du style de Rubens et de Paul Véronèse. Il reproduisait avec succès les principales qualités de ces grands maîtres.

LEVOZ (Noé-Joseph)

né à Liège au XVIII^e siècle, avocat et homme de lettres, fut un des promoteurs de la révolution liégeoise de 1789. Il fut l'auteur principal des premiers troubles qui ébranlèrent le pouvoir du prince-évêque Hoensbroek, successeur du prince Velbruck.

On doit constater que les circonstances étaient des plus favorables à un changement de régime : Hoensbroek, ignare et borné, dit un de ses contemporains, n'avait pas su gagner, comme son prédécesseur,

les sympathies des Liégeois ; les esprits, nourris des écrits des penseurs du XVIII^e siècle, des Rousseau, des Diderot, des Voltaire, commençaient à se raidir contre le joug clérical ; les événements qui se préparaient en France ne laissaient pas d'avoir de l'écho dans l'âme des patriotes ; un événement imprévu, un incident puéril pouvait donner le branle et faire sortir l'émeute.

C'est Levoz qui, fournit l'occasion. Depuis plusieurs années, le prince-évêque avait concédé à une société le monopole des jeux de Spa ; Levoz ouvrit un club malgré la défense qui lui fut faite par le prince-évêque, et lorsqu'il reçut l'ordre de fermer le nouvel établissement, il protesta : « né citoyen de Liège, » dit-il, jouissant des droits de la liberté et des prérogatives que cette qualité donne, j'ai cru devoir » entreprendre ce que d'autres concitoyens avaient » entrepris à la face de la nation, et je ne me suis » jamais imaginé qu'on pût me l'empêcher plutôt » qu'à eux. »

Ce langage passionné est pour l'observateur l'indice d'un état d'esprit qui va au-delà d'une simple revendication du droit individuel ; en 1785, on sent germer la révolution et l'intervention du prince-évêque est condamnée par le tribunal des XXII. Le mandement du prince était illégal, il n'avait pas été agréé par « le sens du pays », assemblée des Trois-Ordres ; l'état noble félicite les XXII d'avoir

invalidé un mandement contraire aux lois du pays. Hoensbroek ne fléchit pas; (on ne peut discuter l'autorité du prince en matière de police;) il en appelle aux tribunaux suprêmes, à la Chambre impériale de Wetzlar. L'agitation continue, les séances des États sont troublées; on applaudit l'état de la noblesse, on poursuit de huées les membres du Tiers-État, qui restent soumis à l'autorité du prince-évêque.

On discute avec âpreté la légitimité du gouvernement; « la nation n'est pas faite pour le prince, » s'écrie Jehin, mais le prince pour la nation, et il » se doit tout entier à son service. » Et Defrance : « Le souverain-policien, sous le prétexte spécieux » de police, serait le destructeur des lois et le plus » absolu des despotes. »

Et Lesoinne : « Par la nature même de la contestation actuelle ou par ses conséquences infaillibles, » ne s'agit-il pas précisément de demeurer auprès » de notre liberté ou de la perdre? »

Le 14 juillet 1789, la révolution ainsi préparée s'accomplit et la liberté est rendue aux Liégeois comme au temps de la paix de Fexhe avant sa suppression arbitraire de 1684. Fabry et Chestret sont élus bourgmestres. Noël Levoz, notoirement connu pour son dévouement à la chose publique, est nommé conseiller.

La révolution est accomplie; Levoz en poursuit activement la réalisation complète par la parole et

par la plume ; il est nommé représentant du peuple à la Convention. Notre compatriote se montre toujours le sage conseiller et l'ardent défenseur du peuple ; s'il n'a pas brillé au premier rang, il sut servir son pays et l'aida efficacement à secouer le joug du clergé et de la domination étrangère.

Levoz est auteur d'un mémoire plein de recherches sur l'ancienne constitution du pays ainsi que d'un précis historique de la révolution du 18 août 1789.

LEROY (Alphonse)

homme de lettres professeur à l'Université de Liège, né à Liège, le 26 juillet 1822. Se fit remarquer de bonne heure par la précocité de son intelligence, si l'on doit en croire son contemporain Auguste Hock, l'érudit historien des rues et des places publiques de la vieille cité liégeoise : « On venait à la ronde pour l'entendre causer et pour l'entendre lire : c'était dans le giron de sa mère, entouré de ses bras ou dans un gadot (panier qui servait à apprendre à marcher aux enfants), qu'on allait le voir lire la gazette » ; le trait est pittoresque, s'il n'est pas de langue correcte.

Nous serions tenté d'ajouter ce qu'en disait C. Demblon, dans le journal *La Réforme* : « Petit homme robuste, éveillé, comme une potée de souris, aux jambes trop grêles, semblait-il, pour supporter les grosses épaules et la grosse tête. Quant aux

jambes, elles tricotaient dans une prestesse qui ne le cédait qu'aux gestes électriques et à la loquacité de leur propriétaire. »

La ressemblance est parfaite, si au profil socratique que lui prête Max Veydt, nous ajoutons l'advinat au conseiller Lamaye :

Ni k'nohez veh' nin ciest home bâti d' tot nier
Et d' bois pâqui ?
Deur com' in pire, il pass' ret les hivier
Sins n' gotte bahi
Il est poyou comm' inn halenne.
Grimalté comme inn jalofrenne
Ses ch'vet crolet comm' des alenne
Disos ses berick, si narenne
N'a nin l'air pus gross qu'inn' kriskenne.

M. le professeur Victor Chauvin, de l'Université de Liège, a complété heureusement le portrait : « Pour nous, dit-il, qui connaissons l'original, ce savant à l'œil ouvert sur toutes choses, bienveillant toujours et à tous, ondoyant et divers, spirituel, pétillant, incarnation, en un mot, du *perpetuum mobile*, dont les philosophes nient la possibilité dans leurs cours de métaphysique... »

L'enfant grandit, espiègle et docile à la fois, auprès d'une mère, bonne bourgeoise, intelligente et lettrée, qui, devenue veuve en 1832, continuait à diriger son commerce de cuirs dans le quartier d'Outre-Meuse, au pied du Pont des Arches.

Dans ce milieu wallon de la ville basse, Leroy s'imprégnait de l'esprit liégeois.

La Meuse, comme un fossé naturel, défendait le grand Vinâve et les gens *dju de là* contre l'usurpation des temps modernes, en maintenant intacts les traditions, les mœurs et le patois indigènes ; nulle part la population n'était plus liégeoise, et dans le calme des soirs, un poète eût pu encore sentir les vibrations de l'âme de Grétry, enfant du même quartier.

Notre concitoyen eut des succès au Collège et à l'Université. Son activité intellectuelle l'entraînait bien au delà du programme imposé. Son biographe et son ami, M. le professeur Stecher, nous le dépeint ainsi : « Il courait ainsi hâr et hott à travers tout, à hue et à dia, comme si, piqué de la tarentule, obsédé de la curiosité, pourchassé, surexcité, il voulait vivre double et triple, trouvant la vie vraiment trop courte. »

Si la mémoire compte pour plus de la moitié dans le génie, nul ne fut mieux doué et son cerveau dans son développement extraordinaire avait tout absorbé d'un corps disproportionné pour créer une encyclopédie vivante des productions de l'esprit humain.

Nul n'a labouré un champ plus vaste : philosophie, arts, histoire, archéologie, langues mortes, langues vivantes, il avait tout acquis et sa connaissance de toutes choses intellectuelles en faisait un savant dont la réputation s'étendait bien au delà de nos frontières, en France, en Allemagne, en Autriche et en Italie.

Professeur de métaphysique à l'Université de Liège, à l'âge de vingt-trois ans, Leroy arbora le drapeau du spiritualisme, combattit le matérialisme au nom du libre arbitre, « Rien que l'idée du devoir, dit-il, postule le libre arbitre », revendiqua aussi l'autonomie de la raison, « Le gant est jeté à la philosophie indépendante, écrit-il dans un rapport sur un mémoire envoyé au concours académique. La philosophie n'est plus tolérée qu'autant qu'elle consent à se contenter de son rôle de servante de la théologie... La raison servante de la théologie n'est plus la raison, mais la faculté de raisonner... On en arrive ainsi, à force de distinctions subtiles déterminées par les besoins de la cause, à construire toute une science conventionnelle ; mais ce n'est plus là de la philosophie. » De tels coups portés à la théologie et à la scholastique découvrent le libéral et le défenseur de nos libertés modernes menacées par l'ultramontanisme.

En 1860, Leroy fut chargé du cours de logique ; il eût pu faire étalage d'érudition classique et de raison philosophique ; il préféra, dit son biographe, l'adaptation pratique, même des plus vulgaires et des plus journalières ; c'était, ajoute-t-il, une de ses prises favorites sur un auditoire très nombreux où la majorité était assez rétive aux choses d'abstraction pure.

Ce que fut le professeur, M. O. Merten, son élève et son successeur, nous le dira : « Il faut entendre ce brillant professeur, plein de vie et de feu, servi

par une élocution facile et élégante, pour se rendre compte de l'action puissante qu'il a exercée pendant quarante ans sur la jeunesse universitaire. »

Descendu de la chaire professorale, Leroy aussitôt reprenait par la plume l'examen des problèmes philosophiques et publiait : *Les Questions psychologiques*, *La Philosophie au Pays de Liège*, *La Philosophie du Langage*, *Les Philosophes siciliens*. Son talent littéraire s'était formé de bonne heure par la lecture des livres français et sa connaissance de la littérature allemande. Il débuta dans les lettres par une traduction du livre d'Auerbach : *Tableautins de la Forêt-Noire*, mais il dut reconnaître que dans son cerveau qui contenait le plus bel écrin de la science spéculative, un don précieux manquait : l'imagination. Le philosophe servi par une mémoire prodigieuse ne possédait pour féconder tant de richesses que le jugement ; la philosophie de la raison pure et la poésie ne vivent pas sous le même toit. La spéculation, pour élevé que soit son objet, ne s'accommode pas de l'enthousiasme et de la sensualité de la poésie.

Leroy avait heureusement de quoi combler cette lacune : la critique lui permit de se distinguer dans les lettres ; il tint le feuilleton littéraire dans les journaux de Liège, dans *La Meuse* et le *Journal*, avec une compétence que pouvaient envier les grands journaux de Paris.

On lui doit l'exposé de l'état de la littérature

française en Belgique, en 1859, étude faite en langue allemande qui parut dans le *Jarbuch für romanische Litteratur*, de Berlin.

Les questions de l'enseignement l'intéressaient; il prit une part active aux études pédagogiques qui alimentaient les journaux et les revues de l'instruction, en France et en Allemagne. Il fut appelé à collaborer à la grande encyclopédie allemande du Dr Schmid, à Gotha; il publia, en 1857, un livre de lecture pour les enfants, qui fut traduit en flamand par M. Van Driessche et adopté pour les écoles : *L'Ami des Enfants*.

En 1869 parut le *liber memorialis de l'Université de Liège depuis sa fondation (1817-1867)*, hommage pieux rendu à l'*Alma Mater* par la gratitude du savant, monument de science et de gloire élevé en l'honneur de la patrie belge et de sa ville natale.

Il apporta une large contribution à l'œuvre de la biographie nationale de la Belgique. Nous avons compté plus de cent de nos compatriotes qui doivent à sa plume de figurer au panthéon des illustrations du pays. Travailleur infatigable, il enrichissait les bulletins de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts, de notices, de rapports, jugeant les mémoires, les travaux, les concours avec une compétence rare, une impartialité de magistrat et une indulgence qui lui fut parfois reprochée; dans *Patria Belgica*, le professeur contribua à vulgariser pour les

lecteurs belges les notions historiques de religions, de langues, qui caractérisent la vie nationale en Belgique.

Nous lisons dans cette encyclopédie une étude sur les patois de la Belgique, et dès les premiers mots nous sommes en pleine wallonnie : le philosophe aux abstractions de quintessence a quitté la toge pour la redingote du bon bourgeois, membre de la Société civile et militaire et de la Société liégeoise de littérature wallonne, et le voilà redevenu l'enfant de *d'ju de là* achevant la métamorphose jusqu'à usurper l'état civil de Baiwir : il a pour compère, dans cette éclipse de la gravité professionnelle, un de ses amis d'enfance, son compagnon d'études, le juge Picard, qui lui-même se dérobe sous le pseudonyme de Crahay ! on se souviendra longtemps des joutes spirituelles, des jeux de mots plaisants, des répliques bouffonnes, dans une langue colorée, pittoresque, qui faisaient s'esclaffer d'un rire homérique les assistants les plus graves, professeurs, avocats, médecins, etc.

Le savant professeur ne laissait rien de son prestige dans ces assauts de sel gaulois. Nul n'avait acquis dans sa ville natale plus saine popularité, ni plus haute estime parmi ses concitoyens, ni meilleur accueil parmi les étudiants. C'est que nul mieux que lui n'a incarné l'esprit liégeois dans son à-propos, dans sa vivacité, dans son ironie, dans sa touche légère qui effleure sans blesser et qui appelle la riposte vive, *spitante*, toujours courtoise.

Sa langue, dans son naturel et son pittoresque, ajoutait à l'esprit de terroir qui faisait de sa conversation un régal pour les gourmets du patois liégeois.

Notre concitoyen ne laisse pas d'œuvre écrite en wallon, hors quelques poésies composées en collaboration avec Picard, et signées du pseudonyme Alcide Prior.

Attaché à son patois de Liège, le savant professeur suivait avec sollicitude le mouvement littéraire, encourageait les auteurs, leur donnait des conseils; nul ne savait se rendre plus accessible, même aux plus timides; il s'effaçait, écoutait; ses grands yeux ouverts marquaient la curiosité et l'intérêt; réconforté, l'auteur prenait le savant pour confident de ses projets et de ses ambitions littéraires.

Leroy aimait son pays et plus encore peut-être sa ville natale; personne ne la connaissait mieux que lui: non content de l'avoir parcourue, visitée, reconnue dans tous ses aspects en touriste curieux et presque en amoureux, il l'avait fouillée, creusée dans son histoire, son archéologie, dans sa langue, dans son génie.

Notre concitoyen mourut à Liège le 2 mars 1897.

Sa patrie lui sera reconnaissante, et Liège lui accordera dans ses fastes glorieuses un peu de cette immortalité qu'il distribuait si libéralement à ses compatriotes dans la *Biographie nationale de la Belgique*.

LIBOY (Louis-François-Rossius de)

reçut une éducation soignée dans le monastère du Val des écoliers à Liège, sa patrie, lequel, après que les chanoines réguliers de la congrégation de France y eurent établi la réforme de 1667, devint comme un séminaire et donna d'excellents sujets à l'Église et à l'État.

Le père de Louis-François était Louis Rossius de Liboy, ancien bourgmestre de la cité de Liège, mort le 11 janvier 1702, lequel, ayant embrassé l'état ecclésiastique, se vit, dès 1691, chanoine de la cathédrale avec quatre de ses enfants, pendant quelques années; c'est chose très rare et même sans exemple de voir un père qui, seul avec ses enfants, aurait pu faire l'office entier tant à l'autel qu'au chœur.

Le suffragant Blavier étant souvent, à cause de son grand âge, empêché d'exercer les fonctions épiscopales, Joseph-Clément de Bavière, prince-évêque de Liège, lui donna, en 1696, pour coadjuteur Louis-François Rossius, alors chanoine de la cathédrale, prévôt de la collégiale de Saint-Jean Évangéliste, qui fut depuis sacré sous le titre d'évêque de Thermopole.

Après la mort du prince-évêque Joseph-Clément, le siège étant vacant, Rossius de Liboy fut confirmé, le 14 novembre 1723, comme suffragant, par le

chapitre ainsi que par le successeur du défunt, Georges-Louis de Bergh, qui l'ordonna diacre le 27 juillet 1724, prêtre le 17 décembre suivant et évêque le 31 du même mois. Rossius de Liboy mourut le 25 novembre 1728, après avoir dignement rempli les fonctions de l'épiscopat pendant le long espace de trente-deux ans.

LO-LOOZ (Robert de)

né près de Liège en 1730. D'abord colonel au service de la Suède, passa bientôt à celui de la France, où il se distingua et comme militaire et comme tacticien. Blessé grièvement au siège de Berg-op-Zoom, puis à l'expédition de Ham, en Westphalie, il fut décoré de la croix de Saint-Louis, puis il quitta le service et se livra tout entier à la philosophie; il mourut à Paris en 1786. On a de lui quelques ouvrages entre autres : *Les Militaires au delà du Gange*, 1770, 2 vol. in-8°; *Recherches sur l'art militaire*, 1767, in-8°; *Recherches sur divers sujets de physique, d'astronomie et d'histoire naturelle*. Lo-Looz fut un zélé partisan du magnétisme animal.

LOMBARD (Lambert)

naquit à Liège en 1506; il était fils de Grégoire Lombard, bourgmestre de Liège, au quartier d'Avroy.

A cette époque, la peinture n'avait pas encore trouvé d'interprète dans la cité liégeoise; s'il existait des peintres liégeois, c'étaient des artisans occupés à des œuvres de décoration qui n'avaient aucun caractère d'art, et cependant Cologne, au ^{xiv}^e siècle, avait produit les maîtres de l'école gothique Wilhem et Etienne de Cologne, Wohlgemuth, le maître d'Albert Dürer; en 1422, les van Eyck annonçaient la première floraison de l'art flamand.

Lombard ne pouvait rester étranger au mouvement de Renaissance qui l'enveloppait.

Le prince-évêque, Evrard de la Marck, avait ramené l'ordre et la prospérité dans la principauté de Liège; on lui reprochait son ambition et son amour du faste; tel milieu, fût-il cruel et despotique, ne pouvait que développer les manifestations de l'art. Lombard ne put trouver des modèles ni des maîtres dans sa patrie; il prit des leçons de Jean de Maubeuge ou Jean de Mabuse, désigné aussi sous le nom de Jean Gossaert, dans l'école flamande.

Gossaert jouissait d'un juste renom dans notre pays; il suivait la tradition des van Eyck et des Memling; un séjour en Italie avait imprimé à ses œuvres un caractère moins archaïque, plus idéal.

Lambert Lombard quitta son maître en 1539; à peine de retour, il obtint d'accompagner le cardinal Polus en Italie.

On juge de ce que fut ce voyage pour le peintre

liégeois ; c'était un savant, dit son biographe ; nourri de l'antiquité, il avait pris dans sa ville natale le goût des études latines, seule littérature qui fut en honneur dans cette ville de clercs, de religieux, gouvernée par un prince-évêque.

Lambert Lombard retrouva à Rome l'épanouissement d'une renaissance merveilleuse : deux artistes immortels, Michel-Ange et Raphaël, avaient créé des chefs-d'œuvre incomparables et notre compatriote, préparé par ses études littéraires, fut aussitôt acquis à ces formes idéales, à cette composition d'une ordonnance si pondérée, à cette correction du dessin ; il rompit avec l'archaïsme qui déformait la figure et négligeait la perspective. De ce jour, Lambert Lombard n'eut plus besoin de maître, sa renommée lui amena, au contraire, de nombreux élèves, la plupart peintres ou graveurs de talent.

Lambert Lombard peut être considéré comme le chef de l'école liégeoise ; s'il ne parvint pas à briller au premier rang, c'est peut-être à l'altération de ses dispositions naturelles par une éducation littéraire qui préparait un humaniste, et par l'entraînement qu'il subit dans l'exemple des maîtres italiens.

Taine, dans son ouvrage « La Philosophie de l'Art dans les Pays-Bas », le cite avec éloge : « Une cène de Lambert Lombard mêle à des ordonnances de Vinci des lourdeurs et des vulgarités flamandes. »

Et il ajoute en parlant de Golzius, son élève, et

quantité d'autres « qui ressemblent à des gens qui ne parleraient qu'italien, mais péniblement, avec un accent et quelques barbarismes. »

Cette appréciation, qui peut paraître trop sévère pour notre concitoyen, n'atteint pas le renom qu'il sut acquérir de son temps ; la réputation de ses élèves et la beauté de ses œuvres en firent un maître estimé ; on vit dans son atelier Frans de Vriendt, connu sous le nom de Frans Floris, Ramaye, Lampson et Golzius, le célèbre graveur.

Frans Floris, surnommé le Raphaël flamand, porta jusqu'à Anvers, sa ville natale, la réputation du maître liégeois. Lampson, dans sa gratitude pour son enseignement, écrivit sa biographie : *Lamberti Lombardi apud Eburones pictoris celeberrimi vita 1565* ; son panégyriste, dans un enthousiasme excessif, le salue du titre de Michel-Ange liégeois.

Lambert Lombard fut un grand artiste, dont peut s'enorgueillir la ville de Liège. On trouve de ses tableaux au Louvre, et surtout à Berlin, à Vienne et à Anvers.

LOUVREX (Mathieu-Guillaume de)

seigneur de Ramelot, jurisconsulte distingué et bourgmestre de la cité, naquit à Liège en 1665.

Il se fit remarquer par ses connaissances du droit civil et du droit canonique ; nul n'était plus autorisé

dans les matières bénéficiales : l'on rapporte que le grand Fénelon se désista dans un procès, lorsqu'il eut pris connaissance du mémoire que Louvrex avait préparé en faveur de son adversaire.

Il collabora, avec ses deux compatriotes et jurisconsultes Méan et Sohet, à la confection du recueil *Observationes et res judicatae, etc.*; il contribua ainsi à améliorer les jugements; « La jurisprudence des arrêts, dit le professeur Laurent, doit éclairer les juges, mieux que l'étude du droit romain. »

Élu bourgmestre en 1702, il eut à faire face à de graves difficultés; le pays de Liège était en guerre : l'ennemi, sous le commandement de Malborough, approchait sans rencontrer de résistance; le prince-évêque dut fuir; Louvrex eut la douloureuse mission d'ouvrir aux troupes anglo-hollandaises les portes de sa ville natale. Par de sages négociations, il put obtenir des conditions modérées et conserver au pays de Liège ses libertés et ses franchises.

Lorsqu'en 1702 une régence impériale fut installée avec le comte de Zinzendorf, Louvrex fut appelé au Conseil privé. C'était la plus haute magistrature; elle avait à connaître des affaires d'État, des contestations des nobles et des privilégiés; elle recevait l'appel des sentences du tribunal des échevins des villes.

En 1714 il prit part aux négociations qui devaient aboutir au traité d'Utrecht. Sa science juridique l'avait désigné au choix de l'Empereur, et les intérêts

du pays de Liège ne pouvaient être mieux défendus. Il est l'auteur d'un recueil contenant les édits du pays de Liège et du comté de Looz, les privilèges accordés par les empereurs, les concordats et traités faits avec les puissances voisines, avec des notes. Liège, 1714-1735, trois forts volumes in-folio; nouvelle édition, augmentée par Baudius Holdin, Liège, 1752, deux volumes in-folio.

Si la principauté de Liège échappa au partage de la Belgique qui, sous le nom de Pays-Bas, échut à la maison d'Autriche, et si le traité lui rendit le gouvernement devenu en quelque sorte national des princes-évêques, il est permis de reporter à notre éminent concitoyen le mérite de cette œuvre patriotique.

En 1715, le prince-évêque Clément de Bavière put rentrer dans sa bonne ville de Liège.

Louvrex vécut honoré et estimé de tous, jouissant de la plus haute considération. Il ne cessa de s'appliquer à l'étude et consacra ses loisirs à écrire une histoire de Liège, en collaboration avec de Brassier.

Il mourut le 13 septembre 1734.

LOYENS (Jean-Guillaume)

jurisconsulte et généalogiste, né à Liège dans la seconde moitié du xvi^e siècle, mort en 1730.

Notre concitoyen était avocat, échevin de la haute Cour de justice de Jupille.

Il composa un ouvrage intitulé : *Recueil héraldique des Bourgmestres de Liège*, qui donne la généalogie de tous les magistrats jusqu'en 1719.

L'œuvre est intéressante parce qu'elle signale les événements qui se sont succédé durant cette longue période de l'histoire de Liège.

Dans une étude sur notre concitoyen faite par M. le professeur Leroy, dans la « Biographie nationale de la Belgique », la paternité de l'œuvre est discutée et le biographe en fait remonter le mérite à un autre Liégeois, Louis Abry, dessinateur, généalogiste et auteur d'une biographie « Des Hommes illustres de la Nation liégeoise ». C'est à celui-ci qu'appartiendrait la première conception du recueil attribué à Loyens.

Il semble, du reste, que si la préface est de ce dernier, l'ouvrage n'est qu'une compilation. Loyens lui-même en nommant ses collaborateurs cite presque tous ceux, Liégeois ou étrangers, qui ont biographié les magistrats de Liège, de plus ou moins près leurs contemporains : J. de Henricourt Jean d'Outremeuse, Ch. Languis, Arnould Wachlendonck, J. Chapeauville, G. de Wisode, Jean le Carpentier, etc.

Qu'était-ce donc que notre concitoyen Louis Abry? Un généalogiste, un peintre de blasons, médiocrement lettré. Devons-nous lui réserver plus qu'un rôle de dessinateur de blasons?

Loyens ne le cite pas parmi ses collaborateurs.

LEBOUTTE

général dans l'armée belge, né à Liège en 1784.

A l'âge de vingt ans, notre concitoyen entra comme volontaire dans l'armée française au corps des grenadiers de la garde; il fit la campagne d'Allemagne sous Napoléon, assista à la bataille de Werlingen, puis à la capitulation d'Ulm, qui laissa entre les mains des Français près de cinquante mille hommes, deux cents canons et quatre-vingts drapeaux.

Il était à Austerlitz; il gardait le souvenir de la proclamation de l'Empereur : « Rentrés dans vos foyers, il vous suffira de dire : j'étais à Austerlitz, pour qu'on vous réponde : voilà un brave! »

En 1806, Leboutte n'avait pas quitté l'Allemagne, où l'armée française était restée en cantonnements; la coalition relevait la tête; les Prussiens s'avançaient vers le Rhin; Napoléon les prévint et les força à accepter la bataille à Iéna: la monarchie prussienne succomba.

Notre concitoyen eut sa part des dangers et de la victoire; c'est de lui que parlait un officier prussien quand il disait : « Ils sont petits et chétifs; un seul de nos Allemands en battrait quatre, mais ils deviennent au feu des êtres surnaturels, ils sont emportés par une ardeur inexprimable. »

Napoléon va frapper la Russie qu'il ne trouve pas

assez docile ; la victoire d'Eylau lui fait un allié de son ennemi. Leboutte contribua au succès dans les rangs obscurs des grenadiers.

L'Empereur veut mettre son frère Joseph sur le trône d'Espagne ; il lui envoie ses régiments d'Allemagne ; c'est plus de trois cents lieues de marche. « Il nous fait faire la guerre plus avec nos jambes qu'avec nos bras, disent les grenadiers. »

Madrid est aux Français ; notre concitoyen est blessé d'un coup de feu. Son régiment est rappelé en Allemagne ; Napoléon va lutter contre la troisième coalition et Leboutte assiste aux combats de Neumark, d'Elbersberg, à la prise de Vienne, enfin à la bataille d'Essling où une balle ennemie vient le frapper : blessé, il rentre en France.

Bientôt rétabli, il rejoint ses anciens compagnons d'armes en Espagne et pendant un an, de 1810 à 1811, il fait la guerre contre les Anglais commandés par Wellington et contre les Espagnols insoumis : lutte ardente où le patriotisme arme toute la nation contre l'envahisseur et force les Français à repasser les Pyrénées !

Napoléon a d'autres projets : il veut réduire la Russie à merci, il va porter la guerre dans l'empire des Czars et six cents mille hommes sont rassemblés pour la campagne de 1812. Leboutte, encore une fois, va partager la fortune des armées françaises.

Les grenadiers de la garde suivent l'Empereur dans

sa marche envahissante jusqu'à Moscou et les Russes vaincus se retirent ; mais la Russie n'acceptera la paix que lorsque le dernier Français aura quitté le territoire ! Telle est la volonté du Czar ! L'isolement de l'armée dans un pays dévasté est menaçant : Napoléon ordonne la retraite et Leboutte, avec ses compagnons d'armes, connaît les revers, les privations et les rigueurs de la défaite dans les steppes désolées par un hiver de neige et de glace.

Il combat à Krasnoe où il est blessé.

Les débris de la grande armée sont parvenus en Allemagne, mais l'Europe entière semble attendre le retour du lion blessé et ce sont de nouveaux combats à Lutzen, Bautzen, Wurtchau, Hanau où il faut combattre encore pour se frayer une route vers la France. Leboutte a résisté aux dures épreuves de la retraite de Russie, il lutte avec la dernière énergie et sa belle conduite est récompensée : il est nommé capitaine.

Il commandait sa compagnie à Leipzig ; mais l'astre du génie a pâli : les vieux soldats ont disparu, remplacés par des conscrits de seize ans. Le peuple allemand a pris conscience de sa force et de son devoir, et la victoire des Français est aussi désastreuse que la défaite : Napoléon gagne Paris où il signe son abdication.

Le 50 août 1804, Leboutte prêta le serment de fidélité à Louis XVIII, roi des Français : soldat, il devait obéissance au chef de l'État ; mais, comme ses

compagnons des jours de gloire, il ne pouvait oublier le grand exilé qui les avait si longtemps conduits à la victoire. Soldat comme eux, Napoléon tenait du peuple par sa naissance et par ses aspirations démocratiques ; despote, il continuait la révolution et l'imposait par la force au delà des frontières : n'avait-il pas porté le peuple sur le trône des rois ?

Au retour de l'île d'Elbe, ses soldats sentirent se réveiller en eux le sentiment de gloire et de dévouement qui s'attache au génie, il semblait à tous que l'âge héroïque revenait avec l'Empereur et que la France allait se relever pour vaincre la réaction du dedans aussi menaçante que la coalition du dehors.

Leboutte partagea l'entraînement de tous, il reprit sa place dans la garde de l'Empereur et le suivit à Waterloo. Au lendemain de la défaite, notre valeureux concitoyen donna sa démission.

En 1818, il obtint d'être admis dans l'armée des Pays-Bas.

C'est dans la monotonie de la vie de garnison que la révolution belge vint le surprendre en 1830 ; il offrit aussitôt son concours et fut nommé lieutenant-colonel ; il assista à la bataille de Louvain, où il fut frappé d'une balle aux côtés du roi Léopold I^{er} ; le roi le nomma aide de camp honoraire.

Lors de la réorganisation militaire de 1839, il fut promu au grade de colonel ; deux ans plus tard, en 1841, il était général-major.

Admis à la retraite le 15 avril 1847, il vint se fixer à Liège, où il mourut le 27 février 1867.

Leboutte fut un de ces soldats de fortune que Napoléon traina après lui dans ses conquêtes et qu'il sut s'attacher par le prestige du génie; comme le peuple, il avait voué à l'Empereur une sorte de culte; c'était, en effet, plus que du dévouement, c'était un effacement, dans l'idolâtrie de celui qui incarnait le peuple et la victoire.

Notre concitoyen parcourut les étapes glorieuses de l'épopée impériale et ne vit pas sans regrets s'évanouir le rêve de quinze années de victoire. Il revint au pays, le corps criblé de blessures, mais avec le même courage et gardant précieusement le souvenir des jours de gloire qu'il ne pouvait séparer de la grande ombre de Napoléon.

MAILLART (Arnould)

vivait au ^{xiii}e siècle à Liège où il habitait un hôtel, rue Basse-Sauvenière; il était chevalier et pouvait compter parmi ses aïeux le célèbre Colin-Maillard, qui, au ^xe siècle, s'était signalé par de glorieux faits d'armes: on rapporte que frappé de cécité, il se faisait conduire sur le champ de bataille où il livrait à l'ennemi des assauts furieux: telle serait, dit-on, l'origine du jeu de Colin-Maillard.

La réputation du chevalier Arnould est moins dans

ses ancêtres que dans ses exploits et dans la conduite héroïque de son épouse dame Arnould Maillart.

C'était, en 1212 : le duc de Brabant, accompagné de Guillaume Longue Épée, ravageait le pays à la tête d'une armée nombreuse. Le chevalier Maillart, avec ses six frères, chevaliers comme lui, avait quitté sa bonne ville de Liège pour aller guerroyer au service du prince-évêque Hugues de Pierpont.

Arnould avait laissé au manoir de la Basse-Sauvènière une épouse désolée : elle était jeune et belle, dit notre chroniqueur Jean d'Outremeuse, et de tous points charmante, ajoute-il ingénument ; tant de vertus et tant de charmes devaient exciter les désirs et éveiller la passion d'un soldat du duc, le chevalier Messire Olivier de Lynsemael. Celui-ci, avec la complicité de trois chevaliers, résolut de se faire aimer de l'inconsolable châtelaine, dût-il recourir à la violence.

Un jour, Messire Olivier parvint par surprise à pénétrer jusqu'auprès de dame Arnould ; il ne craignit pas de lui tenir des propos outrageants et de lui faire des propositions galantes ; l'épouse affolée, se sentant désarmée, voulut feindre ; elle parut consentir et précéda le séducteur dans la chambre conjugale, mais, à peine entrée, elle saisit la hache d'armes appendue à la tête du lit et en frappa le traître avant qu'il eût franchi la porte.

« Elle brandit la hache des deux mains, dit la Chronique, en assène un coup si formidable sur le

chevalier qu'elle lui fend le crâne, l'homme tombe raide mort. »

Les trois complices qui montaient l'escalier pour violenter la vaillante demoiselle, furent successivement frappés « avec la même sûreté de mains et la même indomptable énergie ».

La conduite héroïque de la vertueuse dame Maillart nous est rapportée par son compatriote Jean d'Outre-meuse, qui vivait cinquante ans à peine après l'événement et qui put voir encore la demeure du chevalier Arnould.

Tant de sang-froid ! tant d'énergie ! tant de vertu font songer à l'héroïne romaine, la grande Lucrèce ! Si notre Liégeoise n'a pas sauvé la liberté de Rome, elle a su garder intact l'honneur d'un époux outragé ; toutes deux avec un égal courage ont défié la mort, l'une en s'immolant, l'autre en combattant.

La Liégeoise a montré des vertus romaines ; nos femmes non plus à faire la preuve d'une énergie et d'une force de caractère qui ne leur furent jamais contestées, et, à les voir si laborieuses, si courageuses, si actives, on se prend à dire avec cet humoriste, féministe avant la lettre : Liège est le paradis des hommes et l'enfer des femmes.

La ville de Liège, en souvenir de cette famille, a donné le nom de Maillart à la rue qui part de la place Saint-Lambert pour aboutir rue Sainte-Gangulphe.

MALHERBE (Jean-Antoine)

lieutenant-général de l'armée belge, né à Cornesse-Liège le 27 septembre 1782.

D'une famille de villageois aisés, Jean-Antoine prit du service dans l'armée autrichienne en qualité de cadet; c'était en 1799 : le pays de Liège avait été incorporé à la France et la plupart de nos compatriotes servaient dans les armées de la république; quelques-uns hostiles aux idées nouvelles, fidèles aux traditions du Prince et de l'Église, effrayés des excès de la révolution, allaient à l'Autriche qui gouvernait le reste du pays belge et rassurait les esprits dans le maintien de l'ordre et le respect du privilège.

L'armée autrichienne avait acquis sur les champs de bataille le premier rang parmi les nations; ses généraux s'étaient illustrés dans la guerre de trente ans et dans la première campagne contre les armées de la république et, parmi eux, nombre de belges : « pour la période qui comprend la moitié du XVIII^e siècle, dit le général Guillaume, on constate qu'il y avait dans les cadres plus de vingt-cinq généraux belges, dont vingt étaient revêtus du grade éminent de feld-maréchal. »

Nombre de Wallons servaient dans les rangs autrichiens et y avaient acquis un renom de bravoure célébré par les historiens militaires de l'époque : les

régiments wallons continuaient la tradition des bandes wallonnes, ils s'étaient signalés dans la guerre de trente ans, contre Gustave-Adolphe : nous empruntons à l'historien de la campagne le récit d'un épisode de la journée de Leipzig : « la bataille était perdue et l'armée suédoise poursuivait dans toutes les directions les lignes rompues et écrasées de l'ennemi : seuls, cinq régiments refusent de partager cette fuite ; ces régiments se défendent en héros, font face de tous côtés et luttent avec une valeur digne d'éloges. La cavalerie suédoise les charge avec fureur, l'infanterie les aborde de ses masses puissantes, l'artillerie les couvre de son feu. On voit des soldats combattre à genoux après avoir eu les jambes coupées ou rompues. Personne ne demande quartier. Ces régiments résistent jusqu'à la nuit et quand elle est close, ils se retirent à pas lents vers Halle, emportant au centre de leur phalange, Tilly, leur vieux général, meurtri et mutilé ; ils n'étaient plus que 600... »

C'étaient les régiments de Clerfayt, du prince de Ligne, de Murray, de Vierset, de Latour.

Le jeune Malherbe s'était nourri du récit des luttes héroïques soutenues par ses compatriotes dans l'armée autrichienne : il voulut prendre sa part de gloire et d'honneur ; sa naissance et son éducation l'éloignaient de la France nouvelle et son patriotisme s'alarmait de l'occupation étrangère qui pesait lourdement sur sa terre natale.

Tel était alors le sort misérable de la patrie qui souffrait de la servitude tandis que la discorde appelait les Liégeois dans des camps ennemis ! Pendant les quinze années qui vont marquer la lutte entre la France et l'Autriche, nos compatriotes s'entre-tueront pour des intérêts étrangers à ceux du pays : tous combattront avec une égale bravoure, mais hélas ! avec la même inconscience et un égal oubli du sentiment patriotique ! le jeu cruel de la guerre flattait la passion de tous à cette heure de trouble et de rénovation : officiers, nos compatriotes, demandaient à l'Autriche le succès et la gloire ; soldats, ils lui demandaient la solde du mercenaire en même temps que le prestige fait de gloire et d'intimidation qui auréole le guerrier aux yeux de la foule : la plupart des Liégeois abandonnés à la France par le traité de Campo-Formio, qui consacrait la conquête et l'annexion, avaient fait cause commune avec la république ; nos volontaires séduits par les promesses de la révolution cédaient à l'enthousiasme qui inspirait leurs aînés d'adoption : ils les égalaient en bravoure et suivaient avec le même entraînement ces généraux sortis du peuple, dont le génie devait éclore au feu d'un ardent patriotisme !

L'effacement de la patrie belge avait rompu les liens qui unissent les citoyens d'un même pays : trente ans plus tard, ils étaient heureusement renoués dans le réveil du sentiment national par la révolution de 1830.

En 1799, le jeune Malherbe entra dans la carrière

des armes : l'Europe entière s'était coalisée contre la France ; la réaction s'élevait contre la démocratie, le passé contre l'avenir ! l'Angleterre prenait ombrage du relèvement de sa rivale.

L'Autriche sur le Rhin menaçait les frontières françaises : Malherbe y avait rejoint le corps d'armée du maréchal Kray, et tandis que celui-ci était bloqué dans la forteresse d'Ulm par Moreau, notre jeune concitoyen allait combattre sur le Neckar et passait en Italie avec le grade d'enseigne dans l'armée du baron Melas.

Il assista à la bataille de Marengo, se fit remarquer au passage de la Fontanone que les Français disputèrent dans des combats meurtriers, soutenus de part et d'autre avec une valeur héroïque : Bonaparte dut battre en retraite, lorsque la rivière franchie, les Autrichiens purent déployer dans la plaine leur armée soutenue par une puissante artillerie : Malherbe avait été atteint d'une balle dans le ventre ; c'en était fait de la gloire et de la fortune de Bonaparte, lorsque Desaix, accouru au bruit de la canonnade, arracha la victoire des mains de l'ennemi et paya de sa vie l'honneur des armes de la République et la conquête de l'Italie.

L'armée autrichienne s'était retirée dans les forteresses de Venetie.

Malherbe passa en Autriche, dans le régiment wallon Archiduc Joseph, avec l'épaulette de sous-lieutenant le 18 janvier 1801.

La paix dérobe mal l'humiliation de l'Autriche qui ne peut se résoudre à la perte de l'Italie ; alliée à la Russie, elle reprend les armes : Malherbe, dans les rangs autrichiens, assiste à la bataille d'Austerlitz ; le 23 juillet 1806, Bonaparte dicte les conditions de la paix à Vienne.

Malherbe rentra en Belgique après la campagne ; l'Autriche était désarmée et l'armée licenciée.

Le repos pesait à l'activité de notre concitoyen ; l'empire avait rallié nos compatriotes autour de l'homme de génie qui remplissait le monde de l'éclat de ses victoires ; si l'empire n'était pas la paix, c'était du moins l'ordre et, pour le soldat, c'était la gloire ; Malherbe, devenu citoyen français, entra dans les armées impériales avec le grade qu'il avait occupé dans l'armée autrichienne et fut nommé capitaine d'état-major le 26 juin 1812 ; il prit part à la campagne de Russie ; il parcourut avec Napoléon les étapes meurtrières, souvent glorieuses, qui aboutirent à l'occupation de Moscou, et lorsque l'incendie et l'abandon du pays dévasté vinrent déjouer les plans de l'Empereur et lui imposer la nécessité de la retraite, notre concitoyen partagea les revers et les privations avec une armée décimée par la disette, les maladies et le froid ; il combattit à Malo-Jaroslawetz, Wiasma, Krasnoe, au passage de la Berezina.

Tant d'épreuves ne purent ébranler son courage ; sur les bords de la Vistule, il fut laissé à la garde de

la forteresse de Thorn, où il subit les efforts d'un siège terrible; prisonnier de guerre, il fut chargé de porter la capitulation au quartier-général à Erfurth; Napoléon, en reconnaissance de ses services, consentit à l'échanger.

La faveur des armes abandonnait le génie; une nouvelle coalition se formait, enhardie par l'insuccès de la campagne de Russie; l'armée française soutint à Leipzig le choc des Allemands alliés aux Russes, mais la bataille resta indécise; Napoléon avait plus que des armées à combattre, des hommes, des patriotes, qui s'armaient pour reconquérir une Allemagne démembrée et meurtrie par l'étranger; la patrie allemande s'était soulevée aux accents des poètes Uhland et Koerner, Leipzig devait être le champ de bataille des nations.

Malherbe assistait à ces événements qui contrastaient avec les triomphes d'autrefois; sous les ordres de Davout, il assista au blocus de Hambourg; l'abdication de Fontainebleau rendit la résistance inutile et l'armée sortit avec les honneurs de la guerre.

Le 31 mars 1816, il donna sa démission; le départ de Napoléon pour Sainte-Hélène l'avait délié de son serment de fidélité à l'Empereur.

Lorsque la Belgique fut incorporée à la Hollande, par le traité de Vienne, notre concitoyen fut admis dans l'armée avec le grade de capitaine d'état-major et, le 10 juillet 1830, il fut nommé major.

L'heure du ralliement sonna enfin pour nos compatriotes ; la révolution de 1830 vint réveiller dans le cœur de tous les sentiments patriotiques et ceux que le passé avait divisés au point de les faire servir sous des drapeaux ennemis, accoururent se ranger fraternellement sous l'égide de la patrie.

Malherbe donna sa démission et passa au service de la Belgique ; le 10 novembre, il fut nommé lieutenant-colonel et désigné pour commander la province de Liège.

Le régent le choisit pour son aide de camp le 1^{er} mars 1851.

Lors de la réorganisation de l'armée en 1839, notre concitoyen fut mis en disponibilité, mais le gouvernement ne tarda pas à le rappeler à l'activité et Malherbe commanda la province du Brabant.

Il était lieutenant-général et commandeur de l'Ordre de Léopold quand vint, en 1842, l'heure de la retraite.

Le général Malherbe se retira à Mons où il mourut le 21 décembre 1858.

MALTE (Herman-François de)

né à Liège au xvii^e siècle, mort le 30 mai 1705 ; jurisconsulte et diplomate. Peu de carrières furent aussi bien remplies ; par son esprit, son talent et ses bons procédés, il sut gagner la confiance de Louis XIV et de plusieurs souverains ; devint bourgmestre de Liège en 1699.

Il a laissé différents ouvrages : *Les Nobles dans les Tribunaux*, traité de droit, enrichi de plusieurs curiosités utiles de l'histoire du blason où les questions qui conviennent aux nobles sont successivement agitées. C'est un ouvrage très curieux, traitant des privilèges, usages et prérogatives de la noblesse au ^{xvii}^e siècle.

MARCHANT d'ANSEMBOURG (J.-B.) Comte de

né à Liège en 1782, mort en 1854, arrière-neveu du prince-évêque de Liège, Charles de Velbruck.

Chevalier des Ordres Léopold et Guillaume, président de l'Ordre équestre du duché du Limbourg, ancien membre du Congrès national et du Sénat, d'Ansembourg représenta le district de Maestricht au Congrès national belge ; il y prit rarement la parole et se borna à proposer quelques amendements.

Voici les principaux votes qu'il émit : Pour l'élection du duc de Nemours ; pour l'élection du prince Léopold ; contre l'abolition de toutes espèces d'ordre ; pour l'institution des deux Chambres ; pour la nomination du Sénat par le Roi ; contre l'adoption des dix-huit articles ; contre l'exclusion des Nassau ; pour l'indépendance du peuple belge ; contre l'abaissement du cens électoral des campagnes ; contre la première loi électorale ; pour la seconde ; pour de Surlet de Chokier, comme régent.

Il devint secrétaire-suppléant au Sénat, puis second

et premier secrétaire. Il siégea dans cette assemblée jusqu'en 1839, époque à laquelle son mandat vint à cesser; il ne fut pas remplacé, l'arrondissement de Maestricht ayant été compris dans la partie du Limbourg cédé.

La maison qu'il habitait rue Féronstrée, coin de la rue Hongrée, vient d'être acquise par la ville de Liège pour y établir un musée d'art. Les belles sculptures, qui ornent cet hôtel, ont été faites par nos meilleurs artistes liégeois : les Herman, les de Tombay et les Mélotte.

MARCK (Evrard de la)

fut élu évêque de Liège en 1505. Il accompagna Louis XII dans son expédition contre les Génois, s'y signala par sa bravoure et obtint en récompense l'évêché de Chartres. Il entra, en 1518, dans la ligue de l'Autriche contre la France, contribua par des intrigues à l'élection de Charles-Quint, qui le nomma archevêque de Valence, pour le dédommager de la perte de l'évêché de Chartres, et lui procura, en 1520, le chapeau de cardinal. Il fut ensuite reconnu légat du Saint-Siège dans les Pays-Bas et mourut à Liège en 1538.

L. Doni d'Attichi a publié « Une Vie d'Evrard de la Marck », tome II, de son histoire des cardinaux. Les de la Marck ont joué un grand rôle dans l'histoire du

pays de Liège. Ils étaient originaires de la Westphalie. Guillaume de la Marck (dit le Sanglier des Ardennes), était le chef de la branche de cette famille, dite de Lumain.

MARÉCHAL (Remacle)

poète fabuliste, né le 17 juin 1796 au village d'Ans lez-Liège, montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour l'étude, et son père, peu fortuné, dut s'imposer de lourds sacrifices pour lui permettre de suivre l'état ecclésiastique; entré au séminaire de Liège, il ne tarda pas à se distinguer, mais le dieu malin veillait et l'amour l'emporta sur le sacerdoce; il échangea, comme dit son biographe, le petit collet contre l'anneau des fiançailles.

Ses concitoyens eurent lieu de se réjouir; Maréchal, en reprenant la vie commune, en se mêlant au monde profane, trouvait à glaner les menus faits d'observation qui devaient affirmer son talent littéraire; c'est dans l'expérience de la vie qu'il allait puiser les leçons à transmettre à ses contemporains sous forme d'apologues. On peut dire, tant il y a de sincérité dans son œuvre, qu'il est tout entier dans ses fables avec sa modestie, son indépendance de caractère, son éloignement pour tout ce qui est vanité, honneurs, intrigues!

Humbles vertus du sage, oh ! combien je préfère
Votre paisible éclat au faste éblouissant
Des vaines grandeurs de la terre !

Qu'on nous permette de citer la moralité de la fable : *Le Chêne et l'Abeille* :

De notre fable l'on devine
Aisément la moralité :
L'âme au palais des grands, dans la servilité,
Comme à l'ombre la fleur se flétrit, se consume,
Et de vertus ne se parfume
Qu'au soleil de la liberté.

Maréchal eut ses déceptions, nous en trouvons l'écho dans la fable : *Le Tilleul* :

Va, lecteur, j'eus moi, je t'assure
Comme Roch endormi, plus d'un cuisant réveil.

En 1839, il publia dans la Revue de Liège quatre pièces de vers où l'on remarque, dit Alphonse Leroy, une certaine tendance élégiaque, comme un reflet de Millevoye et de Lamartine ; Maréchal avait sacrifié au goût du jour, Byron, Musset, Lamartine, Goëthe inspiraient la poétique contemporaine. Notre concitoyen connaissait les écrivains de l'Allemagne et avait lu Lessing ; il se ressaisit et laissant l'élégie qui n'était ni dans son caractère ni dans son cœur, il se consacra à la fable ; de la facilité dans la rime, du naturel dans l'expression, du sentiment tempéré par la raison, du bon sens, de l'observation, c'était assez pour faire un fabuliste intéressant dans la littérature liégeoise de langue française.

Si nous lui connaissons des modèles, et disons-le, des maîtres, nous pouvons ajouter qu'il sut se garder

de l'imitation ; dans un champ d'observation ouvert à tous, philosophes, penseurs, poètes, il recueillit, comme on dit aujourd'hui, des documents où le psychologue trouvait quelque travers à redresser, quelque ridicule à critiquer, quelque faiblesse à signaler parmi les hommes qu'il s'efforçait de rendre meilleurs.

La fable a son allure primesautière et la moralité s'en dégage sans effort ; souvent même l'auteur laisse au lecteur le soin de conclure ; l'ambitieux, le parvenu, l'intrigant tour à tour, sont démasqués ; la vanité et l'orgueil sont abaissés ; le fabuliste loue l'homme satisfait de son sort et espérant en Dieu ; il est déiste, il a gardé de son éducation première des sentiments religieux :

Religion sublime ! aperçue du lointain,
Tu sembles n'être rien à son regard hautain,
Mais qu'un rayon d'en haut perçant sa nuit obscure
Viennne lui dévoiler tes célestes attraits,
Oh ! comme alors tu vas grandissant à mesure
Qu'il te découvre de plus près !

La moralité s'est faite plus solennelle ; le sentiment s'endeuillit même dans l'évocation de la tombe ; lisez :

Bonheur ! bonheur ! quoi donc, je te possède enfin !
Ainsi dit un vieillard, que le plaisir transporte,
Et sur des gonds rouilles la porte
Cède en grinçant à l'effort de sa main,
Dieux ! au fond d'un caveau son morne regard tombe,
Et là, que voit-il ! une tombe !

Le poète ne s'est pas attardé à ce sujet trop grave pour la forme littéraire qu'il a choisie ; la fable

s'accommode mieux du conte léger, spirituel, où se dessinent des caractères sous l'affabulation des hommes ou des animaux.

Maréchal a quelque chose de sérieux, de sévère dans ses tableaux et la moralité en prend quelque amertume :

Au temps qui court, de tant d'énormités sans nom
Chaque jour, le spectacle m'afflige et m'effraie !

Et vaticinant dans la fable : *L'Eau et le Feu*, il ne craint pas de dire, s'adressant « aux sombres spéculateurs de ce siècle égoïste » :

Imprudents, il est temps, laissez-vous émouvoir,
Par les pleurs des martyrs, qui vous demandent grâce,
Dans leurs plaintes, déjà, gronde au loin la menace ;
N'attendez pas le désespoir.

Le développement, donné par Maréchal à la fable, justifie mieux le titre d'apologue. Ce philosophe n'avait guère d'ambition littéraire, si nous en jugeons par le prologue de son recueil :

Moi, je ne pense à rien lorsque je fais des vers.
Sous ce feuillage obscur, loin de la grande route
Insoucieux et gai comme l'oiseau des champs,
Je fredonne en paix quelques chants
Sans regarder si l'on m'écoute.

Notre concitoyen occupe une place distinguée parmi nos écrivains liégeois ; dans l'effacement d'une position médiocre (il tint l'emploi d'appariteur à l'Université de Liège pendant quarante-trois ans), il consacrait ses

loisirs à l'étude et à la culture des lettres et ce dut être pour le modeste fabuliste une satisfaction douce et bien méritée que la supériorité qu'il acquit, sur tant d'autres ignorés parmi les favoris du sort, supériorité qui aujourd'hui lui crée un titre à la reconnaissance publique.

MARIE (Jean-Baptiste)

chevalier de la Légion d'honneur, membre correspondant de la Société de médecine de Paris, né à Liège le 29 août 1771, mort à Compiègne dans les premiers jours de décembre 1832.

Marie achevait ses études médicales à Paris, à l'Hôtel-Dieu, sous la direction du célèbre Desault, l'émule de Hunter, lorsqu'il fut nommé officier de santé dans les armées de la république. Il fit, en cette qualité, la première campagne d'Espagne. Vers 1795, Marie devint chirurgien-major et fut attaché à l'armée d'Allemagne. Blessé grièvement, lors de la retraite de Moscou, il revint à Paris, où il séjourna pendant quelque temps, puis repartit pour l'Italie avec le 12^e dragons. Couvert de blessures dans plusieurs combats, Marie dut quitter l'armée et revenir en France, où il fut pensionné. Il s'établit d'abord à Paris, où il se forma une clientèle considérable, puis se rendit à Compiègne, où Napoléon le nomma son médecin. Notre concitoyen conserva cette

fonction sous Louis XVIII, sous Charles X et sous Louis-Philippe.

Lors de la révolution de février, Marie donna sa démission, mais il ne cessa de soigner gratuitement les malheureux qui venaient réclamer ses conseils.

Marie doit avoir professé pendant quelque temps à l'École de médecine de Montpellier ; il a aussi écrit dans différentes revues, plusieurs articles que nous regrettons de ne point connaître.

MARIOTTE (Thomas-Dieudonné)

docteur en médecine, naquit à Liège vers 1720. Ses parents le destinant à la profession de médecin, l'envoyèrent étudier à Montpellier, après qu'il eut fait ses humanités dans sa ville natale.

Il fit des progrès rapides dans ses études ; après avoir reçu le bonnet de docteur en cette célèbre école, il revint dans sa patrie, où bientôt il acquit une nombreuse pratique et la réputation d'un savant médecin. En 1765, il fit imprimer dans le *Journal de Médecine*, tome XXIII, page 545, une dissertation sur un cas particulier d'épilepsie qu'il attribua à l'usage du persil.

Il était grand amateur de livres et s'était formé une bibliothèque nombreuse et bien choisie, qui a été vendue publiquement à Liège, en 1803.

Toute sa vie il s'était occupé de recherches bibliographiques, desquelles il a laissé plusieurs volumes manuscrits.

Médecin du comte de Méan, alors prince-évêque de Liège, Mariotte émigra avec lui, lors de l'arrivée des Français; il ne demeura que quelques mois dans l'exil et revint à Liège, où il mourut quelques années après, âgé de quatre-vingts ans.

Il est le grand-oncle du docteur Lejeune, de Verviers, botaniste distingué.

MARTINY (Martin)

né à Liège au xviii^e siècle, peut être considéré comme le fondateur de l'industrie de la quincaillerie et de l'éperonnerie à Herstal. Il était d'origine italienne et s'établit à Herstal en 1747. Par son intelligence et son talent, il occupa une place prépondérante dans la fabrication des objets d'art et de pièces forgées. Il eut une renommée presque universelle; ses produits étaient très recherchés au Brésil, au Mexique, pays avec lesquels il créa de grandes relations commerciales. Il a donné à Herstal une prospérité inconnue à cette époque.

Il fit pour le prince-évêque Hoensbroeck une épée, dont la garde en fer forgé était d'un travail si délicat et si artistique que le prince, en la recevant, lui dit qu'elle valait son poids d'or, et l'autorisa à mettre

au-dessus de la porte de ses ateliers les armes de son altesse.

Depuis lors, cette famille n'a pas cessé de prospérer et les établissements créés par Martiny, considérablement agrandis, sont dirigés, en ce jour, par ses arrière-petits-fils sous la firme Herman Martiny.

Martiny est mort en 1793.

MASSART (Alphonse)

né à Liège en 1823, mort à Paris le 8 mai 1861. Lauréat du Conservatoire de Liège, se rendit à Paris pour continuer ses études musicales au Conservatoire de cette ville, où il obtint le premier prix pour cornet à pistons.

Pendant plusieurs années, il fut attaché à la musique du prince de Joinville. Il assista aux sièges de Tanger et de Mogador, et fit partie de l'expédition de Sainte-Hélène, chargée de ramener en France les cendres de Napoléon I^{er}.

MÉAN (F.-A.-M.-C.)

prince-évêque de Liège, primat de Belgique, est né à Liège en 1736. Il appartenait à l'une des premières et des plus anciennes familles de notre ville ; César de Hoensbroeck se l'attacha en qualité de suffragant ; cette charge, la plus élevée dans l'Église de

Liège, lui permettait d'aspirer à la succession du prince-évêque, son oncle maternel ; il avait alors quarante-huit ans.

Nous avons rappelé ailleurs les événements qui, à cette époque, troublaient la principauté : l'éveil des esprits dans un ordre nouveau, les signes précurseurs de la révolution française, l'agitation gagnant nos concitoyens préparés par la lecture des réformateurs du XVIII^e siècle, l'impatience du peuple supportant avec peine les abus de pouvoir du prince-évêque et du clergé, l'espoir de la délivrance et de l'émancipation entrevu par tous comme l'aurore des temps meilleurs.

L'incident Levoz ne fut que l'étincelle qui amena l'explosion de sentiments trop longtemps contenus : le prince-évêque, étranger au pays dont il ignorait le caractère et les aspirations, n'avait pas su, comme son prédécesseur Velbruck, gagner l'estime et la confiance de ses sujets. Incapable de prévoir, plus irréductible que ne l'eût souhaité son suzerain, il ne sut pas faire à son peuple les concessions nécessaires : Méan, auprès du prince, eût pu l'éclairer et, comme Liégeois le rapprocher de ses concitoyens en les lui faisant mieux connaître et en l'aidant de sa popularité, mais élevé dans les traditions de l'Église et de la Cour, le suffragant ne comprenait pas plus que son prince l'importance des événements qui se préparaient ; il ne voyait qu'une émeute dans la révolution qui allait tout emporter pour créer un monde nouveau.

Hoensbroeck s'était enfui pour échapper aux justes revendications de son peuple ; Méan l'avait suivi à Trèves. Le suffragant fut chargé de visiter les cours étrangères et d'y exposer les griefs de son maître ; il se rendit à Coblenz et à Mayence, où résidait l'Électeur, puis à Bruxelles, auprès de Metternich, ministre plénipotentiaire de l'Empereur d'Autriche, sollicitant l'appui des armées étrangères. Liégeois, Méan eût dû hésiter à sacrifier ses compatriotes à l'ambition du prince ; n'est-ce pas un crime d'armer l'étranger contre sa patrie ? Les patriotes se révoltaient contre la domination d'un prince suzerain de l'Allemagne ; ils réclamaient l'intervention de la France pour maintenir la liberté reconquise ; le prélat au contraire, apportait la guerre civile et demandait l'appui du gouvernement impérial ; le prélat, dans le souci du pouvoir, oubliait ses devoirs de patriote et de chrétien : la dignité morale du prêtre doit avoir de ces défaillances quand le pouvoir séculier s'allie au pouvoir spirituel.

Entretenips, le prince-évêque mourut et notre concitoyen fut appelé à lui succéder. Nommé le 28 août 1792, il fut obligé de s'éloigner quelques mois plus tard devant l'armée de Dumouriez ; l'année suivante, les Français, à leur tour, durent se retirer et le prince de Méan, sous la protection des troupes du prince de Cobourg, put rentrer dans la principauté.

Le retour du prince-évêque fut le signal d'une

réaction violente : l'ancien ordre de choses fut rétabli, les patriotes poursuivis par la haine et par la délation durent s'exiler pour échapper à la persécution, à la prison et à la mort; leurs femmes et leurs enfants étaient menacés et dépouillés; l'imprimeur Desoer fut condamné à l'emprisonnement.

Chapuis, sur l'ordre du prince-évêque, est exécuté sur la place publique, coupable d'avoir réclamé pour sa patrie la liberté et l'égalité que trente ans plus tard la Constitution proclamait solennellement : son supplice fut un deuil pour les patriotes, une tache pour le prince-évêque Méan : le prêtre, au lieu d'une parole de clémence, n'avait eu sur les lèvres qu'un verdict de mort !

Les armées françaises, victorieuses, ne devaient pas tarder à venger les amis de la liberté : Méan fut réduit à fuir; le pays de Liège était acquis aux idées nouvelles et le prince-évêque perdait sans retour sa principauté.

Sous l'Empire, notre concitoyen se refusa à prêter le serment de fidélité, il donna sa démission d'évêque, résilia son pouvoir spirituel, tout en réservant ses droits de prince régna; à la chute de Napoléon, il adressa un mémorandum au Congrès de Vienne.

La Belgique fut réunie à la Hollande et la principauté de Liège disparut dans le partage et l'organisation du pays en provinces.

Le roi Guillaume I^{er} offrit à l'ancien prince-évêque un siège dans la première Chambre des

États-Généraux. En acceptant, Méan fit acte de soumission au nouveau régime. Le souverain l'agréa comme archevêque de Malines.

Le Primat de Belgique prêta le serment, malgré la défense du Pape et la décision du jugement doctrinal qui liait tous les évêques belges.

On blâma cet acte de ralliement du plus haut dignitaire de l'Église belge à la souveraineté d'un roi calviniste, hostile à la religion catholique : l'archevêque se défendit : le serment n'engageait à rien qui fût contraire aux dogmes ; c'était faire sienne la thèse de Guillaume I^{er}, que les évêques avaient condamnée. On peut s'étonner de la conduite de Méan qui, dans sa principauté de Liège, avait combattu si énergiquement et si cruellement les patriotes inspirés par l'esprit du libre examen.

L'archevêque de Malines nous réservait encore une surprise quand il protesta, au nom de la liberté de l'enseignement, lors de l'institution du séminaire d'état ; trente ans auparavant, prince-évêque, il eut maltraité jusqu'au martyre la liberté qu'il invoquait à cette heure ; il se sentit touché dans la moëlle de ses convictions, il ne se laissa ébranler ni par les menaces, ni par les séductions de la Cour et la loi fut abandonnée.

de Méan put assister aux événements qui marquèrent la révolution belge de 1830 ; le clergé catholique y prit une part active ; l'archevêque n'intervint pas

ouvertement dans la lutte, son abstention équivalait à un encouragement.

Lorsque le gouvernement provisoire fut appelé à délibérer sur le projet de Constitution, l'archevêque de Malines demanda que la charte reconnût aux catholiques le libre exercice du culte ; cette démarche montre le chemin parcouru en quelques années dans le pays de Liège où, sous le règne du même prélat, la religion catholique seule avait été tolérée.

Le prince de Méan mourut en 1831, âgé de septante-cinq ans.

Il avait été le dernier des princes-évêques et la principauté de Liège disparut avant lui ; le souffle de la révolution avait ébranlé un état social d'un autre âge : le gouvernement théocratique avait pu tolérer le régime démocratique de la Constitution liégeoise et le peuple dans ses revendications n'allait pas jusqu'à discuter la légitimité du pouvoir du clergé ; lorsque les événements mirent le peuple au premier plan et lui firent entrevoir le redressement des abus, le clergé fut condamné et avec lui l'institution cléricale qui s'était maintenue dans le pays de Liège.

Si les Liégeois ont joui de libertés inconnues aux autres peuples, à une époque où le despotisme était la règle dans tous les états, ils les devaient à l'énergie de leur caractère, à leurs sentiments d'indépendance, à leur opiniâtreté dans la défense de leurs droits.

MÉAN (Charles de) Seigneur d'Atrîn

jurisconsulte, né à Liège en 1604, fit ses études à l'Université de Louvain, puis se rendit à Paris pour achever son droit.

A la mort de son père, survenue en 1638, il prit place dans le conseil ordinaire et dans le conseil privé du prince-évêque.

La discorde régnait dans le pays de Liège : deux factions, les Chiroux et les Grignieux se disputaient la direction des affaires ; les premiers, du parti du prince, les seconds, du parti du peuple. Ceux-ci ne cessaient de revendiquer les libertés consacrées par la paix de Fexhe menacées, sinon confisquées par la noblesse et le clergé sous la protection d'un prince étranger.

Les États du pays s'étaient assemblés et avaient résolu de réclamer pour la principauté les bienfaits de la neutralité ; notre concitoyen fut le délégué de la cité de Liège.

Les négociations aboutirent à la paix de Tongres, que les Grignoux appelèrent, par dérision, la paix fourrée. Le pays restait attaché à l'Empire, sa neutralité était reconnue, il est vrai, mais il n'existait aucune garantie, l'intolérance religieuse achevait de compromettre le succès : seule la religion catholique était tolérée.

de Méan, en 1641, fut élu bourgmestre en même temps que François de Liverloz.

Lorsqu'en 1646, on dut procéder à des choix nouveaux, les Chiroux prétendirent nommer deux magistrats de leur parti ; les Grignoux protestèrent, prirent les armes et déclarèrent élus François de Liverloz et le colonel Jaymart ou Jamar ; les premiers refusèrent d'approuver cette élection et élirent bourgmestres Charles de Méan et F. de Liverloz.

La guerre civile était déchainée, le sang coulait dans les rues de Liège ; trois jours durant la cité fut le théâtre d'une guerre fratricide. Charles de Méan comprit qu'il devait céder pour faire cesser la lutte ; il se retira et remit ses pouvoirs aux mains du délégué des Grignoux, le colonel Jamar. On lui prête ces paroles dignes d'un citoyen de la Rome républicaine : « Je ne veux pas sacrifier à mon ambition la vie des bourgeois et l'intérêt de l'État. »

Notre concitoyen se livra dès lors tout entier à ses occupations de légiste : il s'efforça de raffermir, dit son biographe Maurice Falloise, l'autorité des coutumes et d'en dégager les vrais principes juridiques ; il écrivit en latin un ouvrage remarquable que le même biographe apprécie ainsi : « Rassembler les coutumes, les coordonner, y appliquer la jurisprudence, les commentaires, comparer le droit romain avec le droit coutumier, établir en les déduisant des principes, des règles que la jurisprudence entre autres et

spécialement celle du conseil ordinaire suivait fidèlement, c'était là certes un travail considérable. »

Cette œuvre eut le mérite d'être annotée par Louvrex.

Notre savant et digne concitoyen mourut à Liège en 1674.

MICHA (Jean-Joseph-Félix)

né à Liège en 1810, mort en 1856, écrivain et poète, était chef de bureau à l'hôtel de ville de Liège, et membre de l'Association nationale pour l'encouragement de la littérature en Belgique.

C'est à Micha que l'on doit la création de la Revue belge. Cette publication eut une influence salubre sur le développement de la littérature nationale.

Il a publié une grande quantité de poésies, de pièces de théâtre, qu'il serait trop long d'énumérer ici.

MILLON (Charles)

historien et poète, né à Liège le 13 septembre 1754. Il fut d'abord bibliothécaire du prince de Condé et obtint ensuite une chaire à l'École de droit à Paris. Nommé professeur de langues anciennes au Lycée Napoléon, il fut quelque temps après chargé de faire à la Sorbonne le cours d'histoire de la philosophie ancienne; il s'occupait, en même temps, de beaucoup

de compilations et traductions pour des entreprises de librairie. Millon avait renoncé à l'enseignement depuis plusieurs années, lorsqu'il mourut à Paris le 21 juillet 1859. On a de lui : *Histoire des voyages des papes, depuis Innocent I^{er} jusqu'à Pie VI*, 1782, in-8°, avec des notes; *Introduction à l'histoire des troubles des provinces unies, depuis 1777 jusqu'en 1787*, 1788, in-8°; *Tableau sommaire et philosophique du génie, du caractère, des mœurs du gouvernement et de la politique des Bataves*, traduit de l'anglais, 1789, in-8°; *Histoire des descentes qui ont eu lieu en Angleterre, Écosse, Irlande et îles adjacentes, depuis Jules César jusqu'à nos jours*, 1798, in-8°, et plusieurs pièces de vers et traductions d'ouvrages

MIGNON Léon

artiste-sculpteur, né à Liège, le 9 avril 1847, fit ses premières études à l'Académie de dessin de sa ville natale et y reçut les leçons du maître-ornemaniste Herman et du distingué ciseleur Drion.

L'élève ne tarda pas à se distinguer et à donner les plus belles espérances. Ses concitoyens l'envoyèrent à Rome où il jouit du bénéfice de la fondation d'Archis.

Mignon, sans fortune, mais à l'abri du besoin, grâce à la générosité du Mécène liégeois, put s'appliquer à l'étude des œuvres de sculpture de l'antiquité et de la renaissance; il vécut en contact journalier

avec ces modèles incomparables, tout en conservant son originalité ; il n'eut pas consenti, dans l'irréductibilité du caractère liégeois, à s'attacher servilement à un maître, quelque admiration qu'il éprouvât pour son genre. L'artiste ne put cependant échapper au charme de ce peuple de héros et de dieux taillés dans le marbre par les Praxitèle, les Polyclète, les Hysippe ; devant cette perfection, entrevue par les sculpteurs grecs, Mignon, dans un bel élan d'orgueil juvénile, voulut, lui aussi réaliser l'idéal et créer un type de beauté, de force et de grâce.

Le Génie décernant la Palme de la Victoire, qui orne aujourd'hui la place du Musée d'Anvers, atteste cet effort d'art et le succès dans l'exécution ; l'œuvre est classique, tout en échappant à la convention académique : le génie dans l'épanouissement de la jeunesse, à peine dégagé des formes un peu massives de l'adolescent, dans ses attaches solides, semble tenir au sol comme une plante saine, robuste, de belle et pure sève ; à l'entrée du monument élevé à la gloire de l'école flamande, le sculpteur liégeois rivalise avec les Quellin, les Fayd'herbe, les Floris, les Dusquesnoy et continue pour ainsi dire la tradition nationale de l'art belge.

Mignon n'avait dans le caractère ni le calme ni la sérénité de l'artiste grec, absorbé par un idéal de perfection absolue ; d'un naturel impressionnable, mobile, enfant de la terre wallonne, il aimait la vie

et le mouvement ; Rome eut pu lui offrir un modèle dans le « Laocoon » du Vatican, mais il voulut tenir tout de lui-même : l'invention et le style. Il représenta *Un Combat de Buffles*.

Au cours de ses promenades dans la campagne romaine, l'artiste avait été frappé de l'impression de force et de grandeur, qui émane de ces taureaux à demi-sauvages ; il les vit, portant haut un front couronné, orgueilleux et volontaire ; il les surprit aussi dans l'ardeur du combat, dans le déchainement d'une énergie brutale. Mignon éprouva une vive sensation d'art qu'il traduisit pour la postérité dans un groupe de bronze placé aujourd'hui dans la salle de sculpture du Musée de Bruxelles.

Ce fut le premier envoi de Rome ; notre concitoyen se révéla animalier de talent.

Lorsque l'artiste revint dans sa ville natale, il avait acquis la maîtrise et, pour l'affirmer, il n'attendait que les encouragements ; il fit des bustes pour des hommes politiques, des professeurs, des magistrats, mais nul ne songea à lui demander l'œuvre d'art qu'il caressait dans son rêve d'orgueil.

A cette époque, Liège, absorbée dans sa production industrielle, s'intéressait à peine aux choses d'art, moins encore à la sculpture qu'à la peinture, et Mignon, oublié, sinon méconnu, végétait dans la torpeur d'une ville de province ; le Liégeois résolut de s'expatrier et se rendit à Bruxelles, où se dessinait

un réveil artistique plein de promesses. La capitale conviait les artistes du pays à concourir à l'édification des monuments, à l'embellissement des places publiques.

Notre concitoyen, sans appui, sans protection, fut laissé à l'écart dans la distribution des faveurs officielles ; c'est alors qu'il fit œuvre populaire et patriotique en sculptant la collection des soldats belges de toutes armes ; descendu de son rêve ambitieux, l'artiste s'appliqua à ce qu'on pourrait considérer comme de la sculpture de genre, s'il n'avait marqué son œuvre d'un caractère plus élevé, en indiquant dans tous ses types l'originalité de race, flamande ou wallonne, et dans chacun d'eux l'allure qui varie avec l'arme et la manœuvre journalière ; tout cela est vécu par l'attitude et le mouvement dans une vision nette et une juste observation.

Au cavalier, il associa le cheval, compagnon d'exercices et de fatigues, son confident presque, tant la bête se conforme à la pensée du soldat dans l'exécution de la consigne.

Le prince Albert de Belgique acquit la collection et la céda au Musée de l'État, où l'on peut la voir, immortalisée dans le bronze.

Du soldat, l'inspiration de l'artiste monta jusqu'au Roi, chef de l'armée, et la statue équestre de Léopold II sortit du ciseau de Mignon : le coursier de parade est superbe de fierté et de majesté. Le

talent de l'animalier s'est complu dans cette évocation du cheval d'armes, tout à l'orgueil de sa charge; mais, irrévérence à peine excusable, même dans l'aveuglement d'une vocation, Mignon a sacrifié le maître. Ajoutons, à la décharge de l'artiste, que son ciseau d'animalier a prévalu sur son loyalisme.

Mignon a su échapper à la banalité du sujet; il a fait plus un portrait qu'une allégorie et s'il n'a pas donné à Sa Majesté l'allure du conquérant, il n'a que plus fidèlement représenté le roi Léopold II comme un pacifique, faisant le geste de Marc-Aurèle, ou comme un explorateur, quelque Livingstone aux visions lointaines, au rêve de grandeur et de civilisation.

La ville de Liège ne se désintéressait pas de l'œuvre d'un de ses plus glorieux fils, et, lorsqu'elle décida de créer les squares d'Avroy, de les orner de statues, elle fit appel à Mignon; l'artiste, fidèle à l'inspiration de sa jeunesse, lui donna : *Le Dompteur de Taureaux*. Le groupe représente un adolescent, conduisant un taureau dompté, encore menaçant; le chef-d'œuvre orne aujourd'hui la Terrasse d'Avroy, baptisée par le peuple *Li Torai*, autant que le Perron liégeois adoptée par le peuple. L'œuvre a désarmé les critiques, les rivalités, les jalousies; l'esprit et la verve du terroir ont pu s'exercer sur *Li Torai* sans amoindrir le mérite du sculpteur ni la moralité de l'œuvre.

L'État voulut associer le sculpteur liégeois au

mouvement artistique belge qui prenait son essor dans la capitale et le Gouvernement lui commanda la rampe du vestibule du Musée moderne : l'artiste reçut la mission de reproduire les travaux d'Hercule.

Nul sujet ne pouvait mieux s'adapter aux facultés créatrices de Mignon, nul ne l'inspira plus heureusement dans le prototype de la force humaine en lutte avec l'animal, sanglier, lion, hydre même ; le sculpteur put rappeler la figure humaine où il s'était montré le continuateur habile de l'antiquité classique ; comme animalier, il put donner libre cours à la fantaisie mêlée d'observation en fixant dans le bronze les corps convulsés des bêtes blessées dans la lutte avec le demi-dieu.

Nous regrettons de ne pouvoir citer ici toute l'œuvre de Mignon ; l'Exposition universelle de Liège nous permettra de voir réunies, dans le même salon, toutes les révélations du ciseau du sculpteur liégeois.

Le Musée de Bruxelles offre encore à signaler le buste de Verwée : on ne peut exprimer plus vivement l'ardeur de la vie, de l'intelligence, du sentiment, en même temps que la fierté un peu dédaigneuse de l'artiste flamand dans l'épanouissement d'une maîtrise longtemps disputée ; le peintre animalier avait avec le sculpteur du *Toraï* une confraternité d'armes et tous deux avaient longtemps lutté contre l'indifférence.

Mignon n'a pas connu l'ivresse du triomphe ; la

fortune lui fut toujours sévère, la postérité lui a rendu justice en le plaçant dans le panthéon des Liégeois qui ont illustré la Belgique.

L'artiste mourut à Bruxelles le 30 septembre 1898.

MOHY (Remacle)

liégeois, né au xvi^e siècle au Rond-Chaine, en Ardennes. Il a écrit plusieurs ouvrages sur le pays de Liège. L'un est intitulé : *Le Cabinet historial*, imprimé chez Arnold de Corswarem, sur le marché à Liège en 1590. Il y a de lui un traité, entre autres, des choses les plus notables arrivées au pays de Liège, qu'il a tirées des chroniques de Jean d'Outremeuse; il cite les anciennes tours et les conduits souterrains qui servaient de communications dans les châteaux de Huccorgne, près de Huy, de Famelette, de Focheroul, qui ont appartenu aux de Berlaymont d'Esneux, aux d'Oultremont, aux Warnant et autres.

MONAMI (Pierre)

architecte et peintre paysagiste, proviseur de l'église Saint-Julien des Belges, administrateur de la fondation Darchis, à Rome, né à Liège en 1814, mort à Rome le 2 janvier 1857. Monami avait commencé par étudier l'architecture, il suivit, d'abord, à Liège, les cours de Dewandre, alors recteur de notre Académie, puis il

partit pour l'Italie en qualité de pensionnaire de la fondation Darchis ; il continua de s'occuper d'architecture jusqu'à l'époque de son mariage, mais il dut renoncer à cet art, qui ne lui procurait pas les moyens suffisants d'existence, pour s'occuper exclusivement de peinture. Établi depuis vingt-deux ans à Rome, écrivait-on naguère à un journal de notre ville, Monami n'a cessé d'être le type du liégeois sincère, franc, loyal et bon ; il était pour ses jeunes compatriotes venus ici, un ami prodiguant affection et dévouement ; son zèle, les soins qu'il apportait aux affaires de l'administration de la fondation Darchis, dont il avait été l'élève, étaient des touchantes expressions d'amour reportées vers Liège qu'il n'oublia jamais.

Monami a laissé un assez grand nombre de productions dont la plus importante représente *Un Intérieur des ruines du Colysée*.

MONSEAU (Laurent)

né à Liège (Visé) en 1778, brigadier de gendarmerie, chevalier des Ordres de la Légion d'honneur, de Léopold, de la Médaille de Sainte-Hélène et de la Médaille de bronze hollandaise.

Monseau s'engagea dans les cuirassiers français ; onze ans après, il passa aux grenadiers à cheval de la garde impériale, qu'il ne quitta que sur la fin de 1814, après son retour de Russie.

Il fit les campagnes de l'an VIII, IX, XII, XIII et XIV et celles de 1806 à 1814.

Le 6 février 1807, à l'affaire d'Off, il fut blessé d'un coup de feu.

Le 11 juin suivant, à Friedland, quoique atteint d'un coup de lance, il parvint à enlever un drapeau à l'ennemi.

Plus tard, à la bataille de Médina, il fit prisonnier un général espagnol ; cet acte de bravoure lui valut la Croix de la Légion d'honneur.

Après la chute de l'Empire, Monseau fut incorporé dans la maréchaussée des Pays-Bas.

En 1830, il entra dans la gendarmerie belge ; il fit encore les campagnes de 1830 à 1834, et fut pensionné en 1849. Le 24 août, le roi Léopold l'avait créé Chevalier de son Ordre.

Ce vétéran des guerres de la république et du premier Empire, avait dans l'espace de dix-neuf ans, affronté la mort dans plus de cent combats et dans vingt-cinq batailles rangées.

MOREAU (Henri)

musicien et compositeur, né à Liège le 15 juillet 1728. Il était maître de chapelle de la collégiale de Saint-Paul, lorsqu'il entreprit, avec l'organiste Rennekin, l'éducation musicale du jeune Grétry : l'enfant de chœur de l'église Saint-Denis ne tarda pas à éclipser

ses maîtres; il leur conserva toujours un pieux souvenir et leur consacra, aux heures de célébrité, un large tribut de reconnaissance dans ses mémoires. Grétry n'oublia jamais qu'il devait à Moreau la connaissance des premiers principes d'harmonie : lorsque l'élève, emporté par son génie, dépassait les bornes de la tradition, le maître le ramenait et calmait sa fougue par ses conseils : « Surtout, ne composez plus de messes », lui avait-il dit un jour pressentant que la liturgie ne pourrait s'accomoder de la formule nouvelle qui caractérisait l'inspiration de Grétry. Tandis que le maître de chapelle, fidèle observateur des règles imposées par l'église, se consacrait exclusivement à la composition de la musique religieuse, l'enfant de chœur abandonnait sa robe de lévite, secouait la tradition dans un esprit nouveau et demandait à Casali et à l'école italienne le secret de l'art profane.

Moreau put assister au triomphe de son élève : Grétry, toujours reconnaissant, le fit nommer, en 1797, membre correspondant de l'Institut.

Il avait publié, en 1785, un traité d'harmonie, dédié à la Société d'Émulation.

Ses compositions ont un caractère religieux; il a composé aussi des chants de Noël qui, dit-on, devinrent populaires à Liège. Il est l'auteur d'une cantate exécutée à l'occasion de l'entrée solennelle du prince-évêque de Liège, François de Méan.

Moreau mourut à Liège le 3 novembre 1805.

NATALIS (Michel)

célèbre graveur, naquit à Liège en 1610. Son père, graveur des monnaies, fut son premier maître; à l'âge de onze ans, il maniait déjà le burin et annonçait des dispositions brillantes pour le dessin.

Il reçut les leçons de Bloemaert le Vieux, qui lui-même avait été l'élève de Frans Floris, le maître anversois, et ce n'est pas là une chose des moins curieuses que cette filiation artistique allant de Natalis à Lambert Lombard, son concitoyen, en passant par Frans Floris, élève du maître liégeois. Est-ce à dire que depuis et avec Suavius l'art de la gravure avait cessé de compter des artistes à Liège? On cite à la suite de ce dernier Valdor, Ponteau dit Pontiani, de Lairesse, Taulier et les Damery, qui avaient continué la chaîne des traditions de l'art de la gravure à Liège; mais les encouragements n'allaient pas à nos artistes, et beaucoup s'expatriaient, comme Lombard, à Amsterdam, et Ponteau, en Italie, la plupart passaient en France, où Louis XIV et sa cour accueillaient avec faveur les artistes liégeois.

Natalis fut envoyé à Paris pour achever son éducation artistique. Bloemaert y exerçait l'art de la gravure; il suivit ses leçons et ne tarda pas à se distinguer dans l'élite des graveurs du Roi, qui comptait alors les Anversois van Schuffen, Pitau, et

surtout Edelink. Le premier il se rendit en Italie, où il s'appliqua à reproduire au burin les tableaux du Titien, du Poussin et de Rubens.

Le roi de France l'appela à Paris et le retint à la cour; il lui réserva un logement au Louvre, honneur que le Roi n'accordait qu'aux plus illustres dans les arts et dans les lettres.

Natalis n'oublia pas ses concitoyens; il grava les œuvres de Bertholet-Flémalle.

L'empereur Léopold II était suzerain de la principauté de Liège; c'était un prince ami des arts : Natalis fit son portrait. On rapporte que l'empereur d'Allemagne renouvela en son honneur l'hommage respectueux de Charles-Quint vis-à-vis du Titien, ramassant le burin de l'artiste : « Souviens-toi, lui dit-il, qu'un empereur t'a servi ».

Il a gravé en taille-douce le portrait du bourgmestre La Ruelle.

Il mourut à Liège en 1668, après avoir donné de nombreuses estampes sur ses propres dessins.

Le renom de l'art de la gravure à Liège subit une courte éclipse après sa mort, mais les Lairesse, et surtout le dernier, Gérard, devaient lui donner un nouvel éclat.

NEUFFORGE (Jean-François de)

né à Liège (Comblain) le 1^{er} avril 1714. Il descendait

d'une famille très ancienne dont l'origine remonte au **xiii^e** siècle, et qui possédait encore au **xv^e** siècle des fiefs assez importants dans le Brabant wallon. Sans doute, Jean-François de Neufforge serait resté en Belgique, si un goût prononcé pour l'architecture ne l'avait appelé à Paris, sur un plus grand théâtre, vers 1738.

En 1755, de Neufforge commença à se faire connaître; il avait alors quarante et un ans. A cette époque, il conçut le plan de l'ouvrage qui devait occuper laborieusement le reste de sa vie : *Recueil élémentaire d'architecture*, huit tomes in-folio, avec figures. Cet ouvrage fut approuvé par l'Académie d'architecture, le 5 septembre 1757. François de Neufforge, excessivement laborieux, était d'un caractère doux et timide, modeste, plein de conscience et de délicatesse, et il vivait assez retiré. Il avait fait exécuter, sur ses propres dessins, et pour lui seul, un certain nombre d'objets d'ameublement, tels que vases, pendules, glaces, etc.

Il mourut à Paris le 19 décembre 1791.

NOSSENT (Jean-François-Hubert)

avocat, ancien secrétaire du parquet du procureur du roi près la cour royale de Paris, ancien directeur des journaux liégeois *Le Politique* et *La Tribune*, né à Liège le 22 novembre 1786, mort en cette ville le 12 août 1865. Nossent quitta Liège de bonne

heure pour se rendre à Paris, en qualité de compositeur lithographe ; il ne tarda pas à compléter son instruction pour aborder la carrière du barreau ; le but était difficile à atteindre pour celui qui ne suivait pas des études régulières, et qui devait, en acquérant la science, continuer le travail manuel.

Sa persévérance triompha de tous les obstacles. Bachelier, le 2 avril 1813, il prit ses licences, le 16 août 1814, et fut reçu avocat, le 27 janvier 1815. Il fut secrétaire du parquet, de 1813 à 1825.

De retour à Liège, peu avant la révolution de 1830, Nossent aida au mouvement qui devait assurer la nationalité belge ; il s'engagea dans les luttes de la presse et y défendit avec énergie les principes du libéralisme.

En 1832, il devint propriétaire du *Politique*, qu'il dirigea pendant neuf ans. Le 1^{er} avril 1841, *Le Politique* se fusionna avec *L'Espoir* et donna naissance au journal *La Tribune*.

Il ne cessa de lutter par le journalisme qu'en 1847, lorsqu'il sentit ses forces diminuer.

Homme de tact et d'énergie, aussi désintéressé que bienveillant, Nossent a occupé pendant de longues années une place honorable dans la presse liégeoise, dont il était le vétéran. Il peut réclamer une part des succès de l'opinion libérale dans notre province.

NOTGER ou NOTKER

Son nom dénote une origine germanique; il appartient, en effet, à une famille noble de Souabe. S'il n'est pas Liégeois de naissance, il l'est de fait, puisqu'il doit être considéré, après Hubert, comme le deuxième fondateur de l'évêché et de la principauté de Liège; les Liégeois avec raison l'ont revendiqué pour un des leurs, sinon pour le plus grand.

Avant lui, Liège n'était qu'une bourgade ouverte qui avait pris son nom de celui du ruisseau la Légia, sur les bords de laquelle elle fut fondée; lors de l'invasion des Francs, nombre de ceux-ci s'établirent dans la vallée et donnèrent le nom de Luik ou Luttich, qui devint Litge, appellation wallonne actuelle, à la localité sise dans cette vallée qui s'ouvre à la hauteur de Jupille et d'Herstal, où résidèrent les Pepins, véritables chefs de l'empire franc.

Pepin de Herstal, petit-fils de Pepin de Landen, naquit dans cette localité; des historiens y placent le berceau de Charles Martel, son fils.

Saint Hubert avait depuis longtemps transféré à *Leodium*, ou Liège, le siège de l'Église de Tongres, quand y arriva Notger, consacré évêque de Bonn, en 972. Il se comporta à Liège, non seulement en évêque, mais en véritable gouverneur de province,

sous les empereurs de la maison de Saxe : les documents authentiques nous le montrent, en effet, sous Otton II, Otton III et Henri II, demandant et obtenant des territoires, organisant les églises. Il embastilla la ville en l'agrandissant : c'était avec la cité, ou château, le quartier de l'Isle, et sur cet espace allaient bientôt s'élever, grâce à lui, une cathédrale nouvelle et les basiliques de Saint-Denis, Saint-Paul et Saint-Jean.

C'est grâce à Notger que l'évêché devint une puissante principauté et que la civilisation put faire à Liège des progrès étonnants au x^e siècle.

Notger justifia donc le choix de l'empereur Otton I^{er} par sa sagesse, sa prudence et son courage. Moine, il se fit éducateur du peuple ; savant, il fut législateur ; prince, il devint guerrier pour combattre le brigandage des seigneurs féodaux. Il rendit la sécurité au commerce et assura la prospérité de la principauté. Les arts et les lettres fleurirent, grâce à ses encouragements.

Du x^e au xii^e siècle, on appela Liège la « Cité de la Sagesse » et la « Nourrice des Grands Arts » ; c'était le principal foyer des études : on sait que l'école de la cathédrale de Liège eut sa période de gloire, sous les évêques Notger et Wazon.

Notger mourut le 10 avril de l'an 1008, et après cinq jours de funérailles, il fut inhumé dans notre église Saint-Jean, qu'il affectionnait, laissant une mémoire justement vénérée.

NYSTEN (Pierre-Hubert)

né à Liège en 1771. Il fut envoyé à Paris, par sa famille, pour y faire ses études. Il ne tarda pas à se distinguer et, en 1798, il obtint au concours la place d'aide d'anatomie, puis il fut nommé préparateur de chimie à la faculté de médecine. En 1802, il fut envoyé en Espagne chargé par le gouvernement français d'étudier la fièvre jaune qui régnait alors et menaçait la France. Cette mission lui fut confiée grâce à la réputation de science et de travail qu'il avait su acquérir parmi les médecins de son temps. Deux ans plus tard, une épidémie sévissait sur les vers à soie dans le Midi de la France ; c'est à Nysten que le gouvernement confia le soin d'en rechercher les causes et le remède.

Ses qualités d'observation, ses connaissances scientifiques dans toutes les branches, son ardeur au travail, le firent remarquer de Halle, le créateur de l'hygiène en France, qui l'attacha à la rédaction du dictionnaire des sciences médicales et lui confia les articles de physique médicale et d'hygiène.

La faculté de Paris le nomma médecin de l'hôpital des enfants. Ce n'était pas assez pour satisfaire à ce besoin d'études qui l'absorbait ; il cherchait un aliment de plus à son activité : c'est ainsi qu'en 1811, il fit paraître : *Recherches de physiologie et de chimie*

pathologique, pour faire suite à celles de Bichat sur la vie et la mort (1811), in-8°; en 1814, un manuel médical, in-8°; en 1809, il avait écrit un traité sur la même matière, in-8°, deux volumes.

Nous avons encore de lui : 1° *Nouvelles expériences sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge*. L'auteur montre que le cœur est le dernier des organes musculaires à perdre son excitabilité électrique; observation qui donne au médecin une indication précieuse dans l'intervention en cas d'accident, de submersion, de syncope, pour la galvanisation du cœur. Le cœur meurt le dernier! prouve notre savant compatriote : il ne faut pas s'étonner si l'on a pu songer à rechercher les dernières pulsations et les plus insensibles pour empêcher les erreurs d'une mort apparente;

2° *Recherches sur les maladies des vers à soie et le moyen de les prévenir*. Moins heureux que Pasteur, il ne put découvrir la cause réelle ni en dégager une prophylaxie active; il était réservé à l'illustre savant français de résoudre ce problème, cinquante ans plus tard, en découvrant la nature vivante du contagé, cause des affections épidémiques dans les hommes comme dans les animaux;

3° *Nouveau dictionnaire de médecine, de chirurgie, et de chimie*. Cette œuvre mit le comble à sa réputation et lui survécut près d'un siècle; reprise après sa mort par Bricheteau, en 1824, elle fut

mise en rapport avec les progrès de la science dans des éditions successives jusqu'en 1866, par Littré et Robin; d'aussi illustres collaborateurs indiquent assez la haute valeur de l'œuvre du savant liégeois.

La mémoire de notre éminent compatriote fut évoquée, il n'y a pas bien longtemps, à l'occasion d'un procès intenté par sa veuve aux éditeurs du dictionnaire. Nysten, dans un temps où le matérialisme de Bichat et le rationalisme de Broussais tendaient à la négation de l'âme, revendiqua pour l'homme le principe divin supérieur à la matière et imprima à son œuvre un souffle spiritualiste; ses continuateurs se crurent autorisés à interpréter les questions philosophiques à la lumière de leurs convictions, positivistes chez Littré, matérialistes chez Robin; il y avait de quoi alarmer les scrupules religieux de sa veuve, qui plaida le respect dû aux convictions de son époux.

En 1866, les tribunaux reconnurent le bien fondé de cette protestation et les éditeurs furent condamnés. Dès lors, le nom de Nysten disparut du dictionnaire de Littré et Robin.

Nysten est mort en 1818. La science perdit en lui un de ses plus fermes appuis; ses travaux appellent notre concitoyen à la place la plus haute, sinon la première, dans le panthéon des illustrations médicales de la Belgique.

OMALIUS d'HALLOY (J.-B.-Julien) Baron d'

célèbre géologue, né à Liège le 16 février 1783, d'une ancienne et opulente famille, originaire d'Omal, près de Waremme.

Le jeune d'Omalius, à l'âge de dix-huit ans, fut envoyé par ses parents à Paris pour y achever son éducation ; il devait y prendre le ton du monde et des cours, en revenir gentilhomme accompli ; heureusement pour ses compatriotes et pour lui, il ne réalisa pas le vœu de sa famille ; il s'occupa plus de sciences naturelles que de relations mondaines ; il s'inscrivit aux cours de Lacépède et de Cuvier.

La France offrait alors le tableau d'une rénovation scientifique ; la pensée, plus libre, s'était affranchie des entraves d'une théologie inspirée par la révélation, d'une métaphysique transcendante mais stérile ; la science s'engageait dans une voie d'observation et d'expérimentation. Les Haüy, les Lamarck, les Cuvier apportaient aux sciences naturelles, avec l'esprit nouveau, l'appui de leurs recherches et de leur génie.

Ces grands esprits ouverts aux larges conceptions de la synthèse, joignaient à la rigueur de la méthode des facultés remarquables, et faisaient jaillir de la nature des vérités générales qui frappaient d'admiration les moins initiés.

d'Omalius ne tarda pas à partager l'enthousiasme

qui inspirait ces hommes de conviction ; il sentit grandir en lui son goût pour les sciences. Il s'appliqua à l'étude de la minéralogie et reçut des leçons de l'abbé Haüy.

Grâce à Cuvier, il acquit rapidement les connaissances paléontologiques qui illustrèrent le maître ; rattachant les différentes couches terrestres aux débris de la faune, il put déterminer l'âge et fixer les époques géologiques ; puis il divisa les terrains d'après l'inclinaison ou l'horizontalité des couches. Il avait remarqué, en effet, en étudiant les terrains de l'Ardenne et du Condroz parallèles, l'horizontalité des couches de la Lorraine et la verticalité de nos terrains primaires : il rattacha le bassin de Paris au bassin de Bruxelles et reconnut la configuration du massif constitué en Belgique par l'ensemble des terrains primaires. Il publia un essai sur la géologie du nord de la France ; il peut être utile de rappeler que cela se passait en 1808, alors que notre pays était sous la domination française.

En 1809, il fut chargé de dresser la carte minéralogique de la France. C'était pour notre concitoyen la reconnaissance officielle d'une supériorité proclamée, même devant les savants français, et acceptée, du reste, dans le monde scientifique ; d'Omalius avait vingt-six ans, et il pouvait déjà prétendre à la première place dans la science qu'il avait contribué à fonder. On lui doit la première carte géologique de la Belgique.

André Dumont, non moins illustre, acheva l'œuvre de son compatriote et partagea sa gloire sans l'éclipser.

En 1822, d'Omalius, après un voyage d'études en France, en Allemagne, en Illyrie, dressa la carte géologique de la vaste agglomération de pays qui avait constitué l'empire français.

En 1831, il publia son *Traité de Géologie*, œuvre de sa maturité, qu'il se plut à revoir et à mettre en harmonie avec les progrès incessants de la science.

d'Omalius fut un géologue du parti avancé; il ne croyait pas à l'incompatibilité de la foi et de la science et, quoiqu'il fût catholique, il embrassa la théorie du transformisme inaugurée en France par Lamarck et définitivement établie plus tard par Darwin, en Angleterre.

Nombre de journaux scientifiques, de publications périodiques de Belgique et de France, ont publié des travaux de notre concitoyen. Il appartenait à la plupart des corps savants de son pays et de l'étranger. L'Académie s'honorait de son nom et de sa collaboration; elle l'avait appelé jusqu'à quatre fois à la présidence.

d'Omalius mourut le 15 janvier 1875. Noble et belle figure que ce vieillard de nonante-deux ans, qui ne songeait pas à se reposer au sein de la fortune et ne cessait de s'occuper de ses études et de ses recherches à l'âge où d'autres doutent de la science ou désespèrent.

ORBAN (Henri-Joseph)

grand industriel, né à Liège le 30 septembre 1779, mort en 1846, était le fils de Michel-Joseph Orban, originaire de Heid, près de Bomal, en Ardennes ; son père était venu jeune encore à Liège, s'y était établi perruquier au coin des rues Lulay et Pont-d'Ile ; il avait prospéré, grâce à son commerce d'objets de toilette et de parfumerie qu'il avait su achalander.

Tels furent les modestes débuts d'une famille liégeoise, au patriciat fait de travail, de probité, d'initiative, qui, pendant plus d'un siècle, a joui à Liège d'une prépondérance presque exclusive dans la politique et dans l'industrie et qui compte parmi les siens Frère-Orban : l'illustre homme d'État a épousé la petite-fille de l'humble artisan.

Henri-Joseph, à l'âge d'homme, n'eut pas à lutter au jour le jour, comme son père, dans la médiocrité du travail journalier ; il put s'appliquer aux affaires commerciales de conception plus large, d'initiative plus hardie, relevant de la production du sol natal et de la main-d'œuvre nationale ; homme nouveau, il comprit ce que l'avènement de la démocratie pouvait donner d'essor à l'industrie en appelant au travail des bras innombrables jusqu'alors esclaves, inertes, improductifs !

Dans une région minière largement pourvue de

charbon, abondante en cours d'eau, au voisinage des forêts des Ardennes, au milieu d'une population sobre, laborieuse, douée d'une intelligence vive, habile aux travaux manuels, Orban sut discerner des éléments assurés de prospérité pour ses concitoyens ; il s'efforça d'introduire les procédés nouveaux employés à l'étranger dans les laminoirs, les forges, les houillères, les ateliers de construction ; on lui doit l'installation dans notre pays des premières machines à vapeur à rotation, des chemins de fer à ornières, la substitution dans les mines de la traction par les chevaux à la traction par les hommes, l'emploi dans les laminoirs de la houille et du coke, ainsi qu'on faisait, en Angleterre, au lieu du bois et du charbon de bois.

Industriel, il mit en valeur les richesses métallurgiques du pays de Liège et ouvrit pour toute la région une ère de prospérité ; des navires de fer sortirent de ses établissements, et, tandis que les armateurs anversoïses incrédules refusaient de les armer, Orban, constructeur, se fit son propre armateur et établit une ligne de navigation entre Anvers et la Havane.

La lutte mondiale des intérêts industriels allait éclore avec le xix^e siècle ; Orban eut le mérite d'initier nos concitoyens aux principes économiques qui devaient inspirer la société moderne ; le commerce s'étiolait, l'industrie languissait, les capitaux restaient improductifs ; Orban ouvrit aux uns les perspectives du commerce d'outre-mer, montra aux autres les

ressources minières du sol liégeois et les profits assurés de leur exploitation, et chez tous, il fit naître l'émulation dans l'application des découvertes pratiques, emportant la prospérité de tous dans la satisfaction de l'intérêt individuel; il intéressa les Liégeois à diverses entreprises d'utilité publique, créa la Société de navigation du service des bateaux à vapeur de Liège à Maestricht et à Namur, la Société d'exploitation du gaz d'éclairage des villes de Verviers et de Liège.

Il pressentit le développement de sa ville natale et contribua à son embellissement par l'achat des terrains dénommés plus tard l'Ile Orban; il céda à la ville la partie qui devait servir à la création de larges voies de communication à l'instar des grandes villes.

Enfant du peuple, Orban aimait à rappeler son origine plébéenne, plus fier de ses travaux que du blason le plus armorié; n'était-il pas l'homme de ses œuvres et devait-il à d'autres qu'à lui seul la fortune et l'influence acquises dans la haute bourgeoisie de son temps?

OULTREMONT (Charles-N.-A.) Comte d'

issu d'une des plus nobles et anciennes familles du pays de Liège, reçut le jour, le 26 juin 1716. Il fut élu par la pluralité du chapitre de la cathédrale, prince-évêque de Liège, le 20 avril 1763, en concu-

rence avec le prince Clément de Saxe, fils d'Auguste, roi de Pologne ; ce qui occasionna un litige que la cour de Rome décida en faveur du premier. L'élection de ce prince causa une joie universelle dans le pays parce qu'il était Liégeois ; la cité se surpassa en fêtes à cette occasion. Il eut pour chancelier le comte de Hoensbroeck, depuis évêque de Liège, pour vicaire-général le baron de Stocken, et pour grand-mayeur le comte de Lannoy.

Il fonda l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement dans l'église de Saint-Martin, de Liège, à l'instigation des barons de Hubens, pères, chanoines de cette église collégiale. Le prince reçut la visite, en 1771, du stadhouder de Hollande, accompagné des princes de Brunswick et de Hesse.

Charles d'Oultremont fut un bon prêtre, un évêque exemplaire, mais un prince faible et indolent.

Il mourut d'un coup de sang, en revenant de la chasse, à son château de Warfusée, le 22 octobre 1771, très regretté des Liégeois.

Son corps fut inhumé dans le chœur de la cathédrale.

Sa famille lui érigea un mausolée en marbre sculpté par Evrard.

OUTREMEUSE (Jean d')

auteur des chroniques liégeoises, né à Liège le

2 janvier 1338 ; son véritable nom est Jean Desprez.

Il appartenait à une puissante famille liégeoise qui s'était créé une sorte de souveraineté inquiète et turbulente dans un quartier de la cité, sur la rive droite de la Meuse : djù del Mòuse ! comme on disait ; dju de là ! comme disaient les malveillants de la rive opposée.

Jean Desprez était clerc ; c'était la condition commune de tous les lettrés liégeois au bon vieux temps de l'éducation ecclésiastique ; mais bien qu'il fût dans les ordres, il eut un fils qui devint chanoine : les clercs, en effet, bien qu'ils portassent la tonsure, n'étaient pas tous liés par le vœu du célibat ; on a pu voir ainsi mariés des chanoines de la cathédrale de Liège.

Secrétaire public et audienier du tribunal des échevins, Jehan s'appliqua à recueillir les faits, grands et petits, qui pouvaient se rattacher à l'histoire de la principauté de Liège, et particulièrement de sa ville natale ; on lui doit la *Geste des évêques de Tongres et de Liège depuis saint Materne jusqu'en 1334*, puis une histoire universelle : *Le miroir de l'histoire*, ou comme il écrit lui-même *Ly mireu des histoirs*. On cite encore de lui : *Le trésorier de philosophie naturelle des pierres précieuses*, œuvre originale d'archéologie appliquée à l'art et à l'industrie.

Ses chroniques ont été continuées à l'époque de sa mort (1399) par Jean de Stavelot.

Notre concitoyen fut un de nos premiers écrivains de langue française, il serait mieux de dire de langue romane, tant le français est encore incorrect. On chercherait en vain dans son écriture les qualités qui font les artistes, les lettrés, et qui ont valu aux chroniques de Jean Le Bel et de Froissart, ses contemporains, une place distinguée dans la littérature.

La muse de l'histoire ne lui a permis d'effeuiller que les pages où les événements se succèdent dans un cercle borné, d'un intérêt médiocre et d'une curiosité puérile : grands et petits, les faits s'accumulent sans discernement, sans criterium historique, et la fable s'ajoute à l'histoire au préjudice de la vérité. On a pu reprocher à l'auteur trop de facilité à accueillir les légendes et trop de crédulité dans l'extraordinaire, le merveilleux ; il était bien de son temps, du xiv^e siècle, où les romans de chevalerie tenaient lieu des classiques qu'on ne songeait pas encore à demander aux Grecs et aux Latins.

Nous avons dans son œuvre *Ogier le Danois*, le reflet de cet état d'âme ; l'épopée de Charlemagne, de ses brillants compagnons d'armes, les Renaud, les Roland, les Ogier tenaient lieu de l'Illiade, qu'on ne comprenait pas, et de la Bible, qu'on ne lisait guère ; aussi Messire Jean d'Outremeuse fait-il d'Ogier un héros fabuleux qu'il mêle à tous les événements mémorables de sa ville natale ; il n'a de cesse qu'il n'en ait fait un Liégeois, ou peu s'en faut, et tout au

moins un de ses ancêtres. Messire Jean était « comte palatin créé par la grâce de Dieu et del majesteit impérial ». On se prend à sourire de tant de fantaisie et l'on se plaît à voir en le chroniqueur un bon bourgeois du ^{xiv}^e siècle égaré dans l'histoire, plus ami de Platon que de la vérité. Et Platon c'est sa cité, ses concitoyens, ses ancêtres.

PEPIN LE BREF

né à Liège (Jupille), fils de Charles Martel, fut le premier monarque de la dynastie carlovingienne.

Après avoir fait déposséder Childéric III, prince faible, dans une assemblée de la nation, il se fit élire à sa place du consentement du pape Etienne II, qui répondit à sa demande d'investiture qu'il était convenable de donner le titre de roi à celui qui en avait le pouvoir. Pepin ayant délivré l'exarchat de Ravenne de la domination des Lombards en fit don au pape ; telle est la source du pouvoir temporel que les papes s'arrogèrent dans la suite. Etienne II, sans doute par reconnaissance pour ce bienfait, vint sacrer Pepin, Bestrade, son épouse, Charles et Carloman, ses fils, dans l'abbaye de Saint-Denis ; il frappa d'anathème quiconque leur refuserait l'obéissance, et lui donna l'absolution du parjure dont il s'était souillé en déposant le roi Childéric auquel, en qualité de maire du palais, il avait prêté le serment de fidélité.

Pepin dompta les Saxons et réunit l'Aquitaine à la France. Sous son règne, les assemblées du Champ-de-Mars, ainsi appelées parce qu'elles se tenaient chaque année au mois de mars et en plein champ, furent renvoyées au mois de mai, la saison étant plus commode pour la cavalerie qui commençait à s'introduire dans les armées.

Copronyme, empereur de Constantinople, lui envoya un buffet d'orgue, présent d'autant plus magnifique que c'était le premier qu'on eût vu en Occident. Quelques années après, le pape Paul I^{er} fit don à Pepin d'une horloge à rouages, chose rare et merveilleuse alors.

Ce prince mourut à Saint-Denis.

PERSIN (Jean)

né à Liège (Jupille). Se rendit célèbre par son infatigable charité durant la peste qui désola Liège et les environs en 1579, après la prise de la ville de Maestricht par le duc de Parme.

La contagion exerça de si grands ravages pendant trois mois que la cité était devenue comme une solitude ; l'herbe croissait dans les rues.

Dans ces jours de désolation, Jean Persin, ecclésiastique, animé d'un saint zèle, se montra partout courant à cheval, à pied, dans la ville, dans les campagnes, pour porter des secours spirituels ou tempo-

rels aux malheureux pestiférés, dont le nombre s'était tellement multiplié qu'ils mouraient sans soins.

Belzunée a trouvé des apologistes et Persin a passé presque inaperçu dans l'histoire.

PEURETTE (l'abbé L. S. M.)

né à Liège, fondateur du journal *Le Siècle*, devenu depuis *L'Union*. Plus connu par son originalité que pour son mérite, il a édité un abrégé de théologie morale de Liguori, ainsi que la première réimpression des articles du journal *L'Avenir*. Il se proposait de publier des réflexions sur l'Italie, où il était resté deux ans, sur la Belgique, etc., etc.

Il abandonna ses projets. Nous supposons que c'est vers cette époque qu'il devint original; il fit construire une chaloupe sur roues, trainée par un cheval et adopta un costume bizarre; coiffé d'un chapeau de marin, il se tenait à la barre de ce bateau, ayant en main une canne surmontée d'une mappemonde.

Il était impassible devant la risée des Liégeois, et cherchait de préférence, pour ses sorties, les endroits les plus fréquentés.

PICARD (Abraham-Adolphe)

conseiller à la Cour, président de chambre, auteur de

poésies et de chansons wallonnes, né à Liège le 28 décembre 1819.

Picard fit ses études de droit à l'Université de Liège, où il fut reçu docteur le 24 avril 1840. Le barreau ne lui souriait guère ; il fit cependant un stage chez Dereux, père, mais il préféra la magistrature, où il ne tarda pas à se distinguer. « Les arrêts sortis de sa plume, a dit le président de la Cour, dans son oraison funèbre, sont l'œuvre d'un jurisconsulte consommé, et sont un témoignage des connaissances étendues et de la facilité de rédaction de leur auteur qui, en se vouant à la science du droit, avait toujours conservé l'amour des études littéraires. »

La magistrature exercée dans l'impartialité du juge et l'intégrité de l'homme n'eût pas valu à notre concitoyen la popularité saine, cordiale, qui lui a survécu au pays wallon ; c'est grâce à la culture de l'idiome liégeois, grâce à l'impulsion donnée aux œuvres d'expression locale par Picard, que la mémoire du juge et du chansonnier vit encore aujourd'hui dans le souvenir du peuple.

Lié dès sa jeunesse avec le professeur Leroy, son compatriote et, comme celui-ci, ami des lettres, il avait des connaissances littéraires étendues et un sens critique qui emondait leurs études et leurs lectures en commun. Il était servi par une mémoire admirable qui lui rendait toujours présents les chefs-d'œuvre de

la littérature, qu'ils vinssent de France, d'Allemagne ou d'Angleterre. Son polyglottisme lui permit d'aborder les traductions de Burger, de Goethe, de Lessing, de Schiller, d'Uhland et de Byron.

De parents nés à Metz, il avait compris au foyer domestique, dans une autre patrie française, le génie de la langue et s'en inspirait avec bonheur dans l'épigramme et la chanson : le magistrat s'effaçait au sortir de l'audience, et Picard philosophe, d'observation spirituelle et ironiste, reprenait son naturel bon enfant et sceptique pour lancer des traits malins aux travers et ridicules de ses contemporains. Il s'amusait lui-même des saillies pittoresques qui faisaient sourire sans blesser jamais. Citons : *L'Éloge des Fricoteurs*, *la Philosophie bachique*, *Les Philanthropes*, *Les deux Moines*, *Les Moineaux vengés*, *Mon Gouvernement*, etc.

Il écrivit plus tard les notices biographiques de Remacle Maréchal, le fabuliste liégeois, et de Nicolas Defrecheux, le poète tendre et élégiaque de la muse wallonne. Le panégyriste y mit ce qu'il avait de meilleur dans le cœur : le souvenir ému des deux amis perdus.

S'il trouva le succès du lettré, du critique auprès des intellectuels, par ses chansons et ses plaquettes d'expression française, il ne connut la popularité que le jour où il emprunta au peuple son dialecte exhubérant de pittoresque et d'audace : c'était bien l'accent qui

convenait aux dialogues rimés de Crahay et Baiwir.

Crahay et Baiwir ! deux types liégeois désormais historiques évoquant le souvenir d'Alcide Pryor, ce personnage à deux têtes, comme le représentait notre caricaturiste Lemaitre, pseudonyme qui dérobait au public la personnalité du savant et érudit Alphonse Leroy, professeur à l'Université de Liège, et du magistrat, jurisconsulte distingué, Albert Picard.

Crahay donnait la réplique à Baiwir dans des dialogues rimés où ils discutaient des choses de la chronique locale, dans une langue naturelle, imagée, expressive : l'imprévu, le pittoresque, l'humour donnaient à ces joutes d'esprit et de verve un attrait, un charme qui faisaient les délices des réunions annuelles de la Société de littérature wallonne : Entendrait-on Crahay et Baiwir ? On s'interrogeait et quand on les voyait venir, Crahay « poïoux comme ene halenne, grimaieté comme ene jalofrenne, des chevets crollés comme des alennes », Baiwir « que ni raviss' nin l'amour, avou si air sardonique », tous s'empressaient autour d'eux pour leur faire fête ; s'ils débataient dans leurs dialogues, on écoutait, on souriait, puis un fou rire, un esclaffement général accueillait les lazzi, les saillies, les mots qui partaient comme des fusées ou s'échappaient en gerbes lumineuses ! Et nos deux compères, dans le feu de la dispute, n'épargnaient ni les faiblesses ni les ridicules du prochain.

On doit à la collaboration de Leroy et de Picard nombre de pièces wallonnes : *Sôleye et Pansâ* (1859), *Police et Cábaret* (1861), *Çou qu'est à fond dè Pot* (1861), *On drôle de Mariége*.

Citons encore l'histoire drôlatique de Baiwir candidat : *On Voyège à Vervi* (1863), *Baiwir so s' Panse* (1863).

Picard avait aspiré à la députation et se consolait de son échec en plaisantant tout le premier de son escapade dans la politique; il en sortit une trilogie : *La Veille, le Jour-même et le Lendemain des Élections*, qu'il s'appliqua à chanter au banquet annuel, au milieu de l'enthousiasme des convives.

Tous deux ont bien mérité des lettres wallonnes en soutenant l'effort des Bailleux, des Forir, des Grangagnage, et ont contribué à la renaissance de la langue historique des Liégeois.

Nous connaissons nombre de chansons wallonnes publiées par Picard; ce sont le plus souvent des « paskeïes », d'une ironie légère, spirituelle, où s'épanchait une verve discrète, ombrageuse parfois, toujours émue.

Notre concitoyen mourut en 1873, dans la foi judaïque que ni son scepticisme, ni son rationalisme n'avaient entamée. Ce juif laissait une mémoire de haute moralité et de profonde justice. Ses concitoyens l'honorent pour un des leurs et des meilleurs.

La tolérance s'inclina devant son cercueil et la

muse liégeoise y mit la palme du chantre des lettres wallonnes.

Picard a pu disparaître, mais il nous a laissé Baiwir qui lui survivra.

Le conseiller I. Lamaye a transmis à la postérité son portrait en rimes en « ique ».

Comme quoi noss' héros, so l' rapport dè physique,
Ni raviss' nin l'amour ;
Il a bon pied, bon ouïe et n'a rin d'asmatique ;
Il est p'tit, mais stoquess, vigreux et énergique
Et pu fûter s' boteïe, il a l' cour sympathique.
On l'admire quand i chante avou si air sardonique,
Di Baiwir et d' Crahay les pasqueïes satiriques
Si caboss' est rempleïe di k'nohanc' juridique :
Les auteurs, les arrêts, li doctrin' et l' pratique,
Tos les côdes, totes les lois civil' et canonique,
Tot les constitutions, l'syllabus, l'Encyclique...

PIELTAIN (Dieudonné-Pascal)

violoniste du plus grand mérite, né à Liège en 1754, fut un des élèves les plus remarquables de Jarnowick. Après avoir joué six années de suite aux concerts spirituels, il se rendit à Londres où il fut pendant neuf ans premier violon des concerts de lord Abington. Il quitta l'Angleterre, séjourna plusieurs années en Allemagne, en Pologne et en Russie, se fit admirer dans les principales cours de l'Europe, et vint passer les dernières années de sa vie à Liège, au sein de sa famille, consacrant ses loisirs aux arts dont il était un des plus beaux ornements.

Il est mort en 1834.

PIROTTE (Olivier)

né à Liège (Wandre) en 1699.

Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique ; mais ne pouvant vaincre son goût pour le dessin, ils le placèrent, en 1716, à l'atelier de Renier Panhay de Rendeux. Le jeune Pirotte y fit des progrès rapides et, en 1721, il pria ses parents de le laisser partir pour Rome. Ayant obtenu leur consentement, il se mit en route, et arrivé à Rome, fréquenta pendant les premières années de son séjour, l'école de Benedetto Luti ; ce maître étant mort en 1723, tous les élèves et Pirotte se mirent sous la discipline de Pierre Bianchi. Le jeune peintre liégeois s'y distingua par son assiduité au travail et le soin qu'il donnait à l'étude du dessin.

Il ne fit cependant qu'un séjour passager à l'atelier de cet artiste, étant obligé de revenir à Liège, en 1725, pour affaire de famille. Il partit ensuite pour Paris, où il reçut les conseils de Lemoine et de Noël-Nicolas Coypel ; après une nouvelle absence de deux ans, il revint se fixer définitivement à Liège.

La plus ancienne peinture de Pirotte connue se trouve à l'église de Wandre ; elle est datée de 1721 et a pour sujet : *La Présentation de l'enfant Jésus au temple* ; c'est une peinture assez médiocre.

PIRQUET de Mardaga (Pierre) baron de Cesenatico

né à Liège le 1^{er} février 1781, était fils d'Auguste Pirquet, officier des gardes du prince-évêque. (Sa mère était une de Bleret.)

Au mois de décembre 1799, Pirquet entra dans l'armée autrichienne; il assista à presque toutes les batailles et servit quarante-cinq ans avec une bravoure, une intelligence qui le firent arriver au grade de feld-maréchal et de conseiller intime.

Au mois d'août 1853, l'empereur François-Joseph désigna notre concitoyen pour accompagner jusqu'à Verviers S. A. I. et R. l'archiduchesse Marie.

Pirquet assista à toutes les fêtes qui se donnèrent à cette occasion; il eut l'honneur de signer le contrat de la jeune princesse, qui devint plus tard la reine des Belges. Il reçut du roi Léopold I^{er} le Grand cordon de son Ordre.

Pirquet n'avait jamais perdu le souvenir de sa patrie; il aimait aussi à lire les productions qui paraissaient dans notre idiome populaire.

Lors du séjour qu'il fit à Saive, en 1856, on se souvient l'avoir entendu chanter des « pasqueïes » composées à la fin du siècle dernier pour et contre la révolution liégeoise.

POLAIN (Mathieu)

administrateur-inspecteur de l'Université de Liège, homme de lettres, historien, naquit à Liège le 25 juin 1808.

Ses premières études révélèrent des dispositions heureuses pour les lettres et ses parents, de condition modeste, s'imposèrent des sacrifices pour envoyer leur fils au Collège des humanités et à la faculté de philosophie; à dix-neuf ans, il collabora avec Alvin et de Lannoy et donna un vaudeville en un acte : *Les Eaux de Chaudfontaine*.

Il fut chargé du cours de littérature française et d'histoire politique moderne à l'école spéciale de commerce de Liège.

Comme ses compatriotes, il supportait difficilement l'union de son pays aux Pays-Bas qui n'était pour les Belges qu'une annexion déguisée, simple addition de la Belgique à la Hollande; il prépara dans la presse le mouvement révolutionnaire et, lors des journées de septembre, il fut désigné pour remplir les fonctions de secrétaire communal.

Lorsque la Hollande vaincue revendiqua la propriété du Limbourg, Polain fit valoir les droits de la Belgique sur cette province dans une brochure : *De la souveraineté indivise des évêques et des États-Généraux sur la ville de Maestricht*.

Ses efforts patriotiques échouèrent devant l'opposition de l'Europe, mais le gouvernement belge récompensa Polain en l'appelant à l'emploi d'archiviste de la province; c'était pour notre concitoyen *l'otium cum dignitate*, ce n'était pas le repos; il s'appliqua dès lors avec ardeur à la culture des lettres et s'efforça de créer un mouvement littéraire belge en fondant *La Revue*, organe de l'Association nationale pour l'encouragement et le développement de la littérature en Belgique.

Il publia à cette époque ses récits historiques dont la forme littéraire rappelle les récits mérovingiens d'Augustin Thierry; l'œuvre eut un grand succès, elle fut dans toutes les mains et rares sont les Liégeois qui, dans leur jeunesse, n'ont pas appris à connaître l'histoire dans le livre de Polain.

Ces récits avaient paru d'abord sous le nom modeste d'esquisses; c'était bien là cependant le titre qui leur convenait: on devait y voir moins une œuvre magistrale, un travail achevé, que quelques pages d'un livre à faire. Quelques années plus tard, Polain entreprit une histoire complète du pays de Liège, mais il ne l'acheva pas; il avait compris la difficulté de l'œuvre qui demandait un historien documenté, éclairé sur l'histoire générale, d'une érudition assez vaste pour comprendre, outre le pays de Liège, les états voisins mêlés aux événements de l'histoire; il reconnut qu'il manquait de la préparation nécessaire; quoi qu'il en

soit, le livre inachevé n'amoindrit pas Mathieu Polain ; il lui ouvrit même les portes de l'Académie royale de Belgique.

Notre concitoyen s'occupa de rechercher les anciennes lois et ordonnances de l'ancienne principauté de Liège, dont il publia plusieurs recueils ; de 1851 à 1864, il tint le feuillet littéraire du *Journal de Liège*.

A cette époque de renaissance littéraire, nombre de journaux, de revues et de recueils sollicitèrent la collaboration de Polain, qui écrivit des biographies, des articles d'archéologie et de beaux-arts.

Il conserva ses fonctions d'administrateur-inspecteur de l'Université jusqu'à sa mort survenue en 1872.

On lui doit la découverte d'une grande partie des chroniques de Jean le Bel, grâce à l'intervention du gouvernement français qui mit à sa disposition le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris. Polain put restituer l'œuvre à peu près complète de notre Froissart ; il la publia en 1863.

POLIT (Jean)

poète et historiographe du prince-évêque Ernest de Bavière, électeur de Cologne, naquit à Liège en 1540. Son goût pour l'étude le porta vers la jurisprudence ; il fut reçu docteur en droit civil et en droit canon par l'Université de Louvain.

Entretemps, Polit rimait volontiers et, fort des humanités renaissantes, il évoquait les muses et les dieux de l'Olympe; rappelons le sonnet qu'il fit à dix-sept ans, en l'honneur de Marguerite de Navarre, et la pièce de vers qu'il adressa l'année suivante au prince-évêque Gérard de Groesbeck.

Comme les humanistes de son temps, il écrivait dans les trois langues : le latin, le français et l'italien.

Le xvi^e siècle avait restauré les lettres latines; la renaissance imprimait aux manifestations de la pensée une beauté, un éclat qui rappelaient l'Italie; notre poète sacrifia à la muse qui alors inspirait Pétrarque, et, en vers italiens, célébra les mérites de son bienfaiteur : *In sublimo altezza*.

Polit écrivit en latin une histoire de Liège, depuis les Éburons jusqu'à son temps, dans l'ouvrage intitulé : *Panegyri ad Christiani orbis principes, necnon et Ubiorum ac Eburonum aulæ priores familiaresque conscripti*.

Si l'érudition de notre concitoyen lui valut l'honneur d'être choisi pour historiographe du prince-évêque, sa culture des lettres françaises lui donna le premier rang parmi nos poètes de l'époque. Jusqu'à lui, dans notre pays de Liège, les clercs écrivaient en latin dédaignant d'associer à leurs pensées le peuple « idiot »; ils avaient imprimé aux lettres un caractère de convention, mélange ascétisme et de puérilité; Polit eut le mérite de rompre avec la tradi-

tion du moyen âge, de s'associer aux progrès d'une langue populaire, au moment où Malherbe, en France, achevait l'œuvre de Marot et de Mathurin Regnier.

Il est telle de ses poésies, comme celle qu'il adresse « A Monsieur de Tavier, gentilhomme liégeois », qui rappelle les meilleures œuvres de ses contemporains de France, précurseurs de Malherbe.

Polit fut le poète officiel, le poète attitré de la cour d'Ernest de Bavière ; le prince-évêque ne dédaignait pas de s'entourer de poètes et d'artistes : Dominique Lampson, son secrétaire, est poète ; son gentilhomme de bouche, Philippe de Maldeghem, met Pétrarque en rimes françaises ; notre peintre, le fameux Lambert Lombard, est un familier du palais et son école donne à cette cour un éclat inaccoutumé.

Nous sommes en 1560. La réforme menace la cité des princes-évêques, mais l'orage est écarté : la controverse, l'esprit d'examen n'ont rencontré que peu de Liégeois préparés aux innovations ; la domination cléricale exercée pendant des siècles a fait au peuple une large part dans l'administration des affaires publiques, et les droits individuels sont inscrits dans la loi et respectés par les princes-évêques ; ceux-ci sont tolérants et s'accommodent de l'humeur frondeuse de leurs sujets, jaloux de leurs libertés et privilèges.

Les Liégeois restent fidèles à leur religion qui les gouverne corps et âme sous l'égide des droits populaires ; ils n'ont pas souffert comme les Flamands de la

tyrannie espagnole, froide et cruelle; ils n'ont pas vu l'inquisition, ses tortures et ses supplices; enfin, il faut le dire, ils n'ont pas compris la grandeur épique de la lutte pour la liberté de conscience.

Aussi restent-ils sourds à l'appel de leurs frères du Nord, lorsqu'après la prise de Huy, les calvinistes, et avec eux quelques-uns de leurs concitoyens, les invitent à se joindre à eux :

Il est temps vous oster de l'avare domaine
Des prestres et royaux qui vous font tant de peine,

Polit, le poète officiel, défenseur de son prince et de la foi, répond au manifeste des réformés par un poème : *Prognostic de l'estat de Liège et responce à un escrit séditionx espars par l'isle de Liège, lors de la surprinse du chasteau de Huy.*

Le poète fait le panégyrique, en parfait courtisan du prince qu'il sert; il flatte le peuple qu'il s'efforce de maintenir dans ses traditions historiques en lui rappelant ses luttes glorieuses. L'écrivain se sert de la langue française et rime en alexandrins. On ne peut lui contester une supériorité dans la forme et dans l'expression littéraire, mais on y cherche vainement le style qui donne à l'expression le mouvement et la vie.

Et lorsqu'il s'écrie, en parlant de sa ville natale :

Oncques l'auguste Rome en toute sa grandeur
Haute ne surmonta une telle splendeur,

on peut sourire de l'hyperbole patriotique, mais

on se prend à regretter que, Liégeois aussi enthousiaste, Polit n'ait pas consacré son talent à l'idiome populaire; nous aurions applaudi à cette œuvre de patriotisme qui eût fait pour sa gloire plus qu'un français d'école, fût-il inspiré de la muse du gentilhomme liégeois que célèbre notre auteur :

Dantine, quand je li la docte Poésie
Que ta muse fertile a si bien sceu chanter,
Qui voudrait, dis-je, lors la France plus hanter,
Pour de fredon meilleur rendre l'âme ravie.

Hélas! le wallon, source sacrée du terroir liégeois, ne devait pas abreuver le peuple et servir sa pensée et son génie; une domination de clercs, étrangers au caractère, aux aspirations et à l'idiome du pays devait étouffer dans son germe la langue originale, unique expression d'un peuple qui s'appartient, qui vit, qui pense par lui-même, qui revendique sa place auprès des nations fières de leurs ouvriers et de leurs œuvres.

Polit n'eut ni l'audace, ni le génie des Marot et des Rabelais; la rhétorique avait étouffé le génie naturel, et lorsqu'on cherche le liégeois dans ses écrits, on ne le trouve guère que dans les quelques lignes d'ironie de sa réponse aux calvinistes, où la verve wallonne va se mesurer avec la véhémence satire flamande; on évoque malgré soi l'ombre de son redoutable adversaire, Marnix de Sainte-Aldegonde, le pamphlétaire autrement inspiré et écouté.

Notre poète vécut à la cour du prince-évêque jusqu'à la mort d'Ernest de Bavière, son protecteur (1612).

On ignore la date de sa mort

RAIKEM (Pierre-Joseph)

né à Liège le 9 novembre 1794, décédé le 6 mai 1862, servit d'abord sous les drapeaux français, puis entra dans l'armée des Pays-Bas. Nommé lieutenant le 6 avril 1815, il prit part à la campagne de cette année et obtint le brevet de capitaine en 1828. Après la révolution belge, il offrit ses services au gouvernement provisoire et devint aide de camp du général Daine. Pendant la malheureuse campagne de 1831, Raikem montra autant de courage que de dévouement à son chef. C'est lui qui, le 3 août, reçut la mission de se rendre à Bruxelles pour exposer au gouvernement la situation de l'armée et demander des renforts. Daine, dans son rapport au Roi, le cite comme s'étant particulièrement distingué.

Major au 2^e de ligne le 23 septembre 1831, lieutenant-colonel le 26 juillet 1843, colonel le 18 juillet 1845, et enfin général-major, commandant la province de Liège, le 24 juin 1853, Raikem fut admis à la pension quatre ans après. Il était officier de l'Ordre de Léopold, décoré de la croix commémorative et de la médaille de Sainte-Hélène.

RAMOUX (Gilles)

curé de Glons, né à Liège le 21 janvier 1750 se distingua par ses vertus et son patriotisme.

Après de brillantes études au Collège, il se voua à l'état ecclésiastique et fut admis au séminaire de Liège.

Lorsque l'ordre des jésuites eut été supprimé par le pape Clément XIV, le prince-évêque Velbruck voulut avoir son Collège pour la jeunesse; il appela Ramoux à la direction et lui offrit la chaire de rhétorique; l'établissement ne tarda pas à prospérer et ses succès ne permirent pas de regretter les anciens maîtres, les Jésuites, qui pendant deux siècles avaient exclusivement assuré l'instruction de nos concitoyens. En 1779, les progrès des sciences, des lettres et le mouvement des idées préparaient en France l'émancipation du peuple et se répandaient au dehors : la principauté de Liège, sœur de sa puissante voisine par la langue et par le génie, se pénétrait de l'esprit nouveau.

Quelques notables, et parmi eux Ramoux, formèrent le projet de créer une Société d'encouragement des artistes. Le prince Velbruck, ami des lettres et protecteur des arts, encouragea l'œuvre et lui prêta son appui. Le 2 juin eut lieu l'inauguration de la Société d'Émulation qui, aujourd'hui encore, continue les traditions littéraires du XVIII^e siècle.

C'est à Ramoux qu'échut l'honneur de célébrer dans cette circonstance les qualités qui distinguaient le prince-évêque et lui avaient acquis l'estime de ses sujets.

Ramoux quitta Liège, en 1784, pour occuper la cure de Glons ; les événements politiques ne furent pas étrangers à son éloignement ; la révolte des Liégeois contre César de Hoensbroeck, qui succédait à Velbruck, avait divisé la population en créant le parti des patriotes en hostilité avec le parti des aristocrates. Le clergé restait fidèle au prince-évêque et soutenait la résistance aux revendications du peuple.

Le séjour de Liège devait être pénible à celui qui souhaitait la paix et la concorde entre ses concitoyens et dont l'esprit de justice et de charité devait souffrir de la tyrannie du prince et des abus du clergé.

Il accepta l'exil comme une faveur et ce lettré, ce professeur nourri aux sources de l'antiquité, qui se plaisait à la culture des lettres et aux productions de l'esprit, alla se consacrer à une population misérable, dans un canton éloigné.

Il fit de son existence, au milieu de ses nouveaux paroissiens, un sacerdoce non seulement religieux mais aussi laïque ; il s'appliqua à développer le bien-être et la prospérité ; il vulgarisa les connaissances hygiéniques et contribua à améliorer la salubrité publique à une époque où les villes mêmes négli-

geaient l'application des mesures propres à préserver la santé du peuple.

Jenner avait découvert le vaccin en 1776. Il s'efforça d'en assurer la vulgarisation en montrant ses bienfaits et en combattant les préjugés.

Il aida à la prospérité du canton en perfectionnant l'industrie locale : c'était, comme de nos jours encore, la fabrication des chapeaux de paille ; il engagea les habitants à travailler la paille avec un soin qui leur permit de rivaliser avec leurs concurrents italiens.

Malheureusement, la Belgique ne fut pas épargnée dans la crise économique qui sévit pendant la révolution. La domination française arrêta l'essor de l'industrie ; Glons vit son commerce paralysé et ses enfants enlevés par la conscription.

Le préfet du département et l'évêque qui estimaient le caractère et l'intelligence de Ramoux, lui offrirent les cures primaires de Saint-Jacques et de Saint-Barthélemy, qui lui eussent donné l'aisance et lui eussent fait une position privilégiée dans sa ville natale ; il refusa les honneurs et la fortune : « J'ai épousé, dit-il, la cure de Glons lorsqu'elle était riche et je la garderai pauvre ».

Ce fut entre lui et ses ouailles un contrat à vie : il se fit conducteur du peuple et se voua à son apostolat avec un dévouement et une abnégation admirables ; il était le conseiller de tous et l'arbitre des différends avant lui gros de procès et de débats judiciaires.

Ramoux cultivait les lettres : on lui doit des vers latins : on peut sourire de ce jeu littéraire qui n'a jamais donné que des pastiches des œuvres des poètes du siècle d'Auguste.

Il s'adonnait avec plus de succès aux lettres françaises ; sous le règne du prince-évêque Velbruck, Liège empruntait ses modèles à la France et le prince lui-même allait prendre à Paris le ton de la société et le goût français.

Il ne nous reste guère de productions de notre concitoyen ; une seule a suffi à populariser le poète et à transmettre son nom à la postérité : le digne curé de Glons est l'auteur du chant patriotique des Liégeois qu'on salue aujourd'hui, non sans émotion, dans toutes les manifestations populaires :

Valeureux Liégeois
Marchez à ma voix,
Volez à la victoire,
La liberté
De la cité
Vous couvrira de gloire !
Célébrons par nos accords
Les droits sacrés d'une si belle cause
Et rions des vains efforts
Que l'ennemi nous oppose !

C'est à tort qu'on en attribue à Ramoux la musique ; l'air était déjà populaire sous le règne de Jean-Théodore de Bavière (1744-1763) : il appartient à une chanson wallonne, dont le refrain commence par ces mots : « Binamé Saint-Lambert » (*Patria Belgica*, histoire de la musique, par Samuel).

Le patriotisme de nos curés se mettait à l'unisson du sentiment populaire à cette époque où le clergé n'avait pas abdiqué entre les mains des jésuites; il leur répugnait de se soumettre à l'autorité d'une association qui se substituait au pouvoir légitime du chef de l'Église et qui s'inspirait d'une casuistique cauteleuse, immorale et criminelle.

Le curé Ramoux communiait avec le peuple, dont il partageait les souffrances, qu'il s'efforçait de soulager; il en avait les aspirations patriotiques et quand le pouvoir pesait trop lourdement, il ne craignait pas de protester.

L'âme wallonne brillait de sa flamme généreuse dans ce Liégeois, ami de son pays et de la liberté; il s'intéressait à toutes les manifestations de l'esprit du pays natal et de la cité: lui-même se plaisait à peindre les mœurs dans la langue pittoresque chère à tous les enfants de Liège et la *paskeïe* souriait spirituelle et frondeuse à son esprit gaulois.

La complainte « d'ine pauvre hottresse » suffit à nous initier à l'art de ses compositions; le lecteur nous saura gré de lui citer deux couplets d'une belle venue, d'une inspiration originale et de verve toute liégeoise:

J' n'y âret bien vit qware ans
Qui j' souf', qui j'edeûre;
C' fourri po l' nielt di Saint J'han,
Bencie l'avanteûre!
Qwand ji houta ses sermints
Oh! qui n' touma j'so l' moumint
A fin fond d'on béure!

Tant qu'un homme est amoureux
 Viv' l'état d' mariage !
 Mais n' feie qu'il a tappé s' feû
 C'est l' diale es manége ;
 O n n'est nin treu nuttes avoù
 Q u'i fait comme on leûp-warôû :
 C'est tot l'joû l'arêge !

Le digne curé de Glons ne dédaignait pas la chanson : le jeu des simples, quand il n'en est pas l'arme.

Il y mettait de l'observation, du mouvement, de la gaieté, laissait la moralité sortir du tableau accessible à tous et souvent mieux acceptée que par maximes ou sentences.

Ramoux, dans cette retraite qu'il avait ornée de ses vertus, de ses travaux et de ses œuvres, vécut jusqu'à l'âge de septante-six ans : belle et noble figure de prêtre, rappelant la pureté des premiers jours du christianisme.

RAMOUX (Pierre-Michel)

né à Liège le 6 mars 1752. Célèbre médecin, doué d'une grande intelligence, obtint le diplôme de maître ès-sciences le 15 juillet 1769, à l'âge de dix-sept ans. Se rendit à Paris pour faire ses études médicales. Quatre ans après, il obtint le diplôme de maître ès-arts en chirurgie et accouchement et fut nommé chirurgien aide-major du régiment de Condé dragons.

Un mémoire qu'il présenta sur les plaies d'armes

à feu lui valut le titre d'associé libre de la Société des sciences de Montpellier et d'agrégé à l'Institut de Bologne.

En 1777, il demanda sa démission d'aide-major et revint à Liège; le prince Velbruck l'attacha à sa cour comme chirurgien et l'envoya en Italie chargé d'une mission.

Ramoux participa à la création de la Société libre d'Émulation.

En venant exercer son art à Liège, Ramoux y introduisit une quantité considérable de modifications heureuses dans la méthode d'élever les enfants en bas-âge. Il combattit impitoyablement l'usage pernicieux de l'emmaillotement et devint un accoucheur à la mode.

Lorsque après la révolution de 1789, le Collège de chirurgie, institué à Liège, fut dissout, Ramoux ouvrit des cours d'anatomie, de chirurgie opératoire, etc., etc. Il fut le premier, à Liège, qui osa pratiquer la vaccine, et aussitôt qu'il en eût constaté l'efficacité, il devint un des plus zélés propagateurs de cette utile découverte : Il parcourait à ses frais toutes les communes rurales pour en répandre gratuitement les bienfaits.

Un de ses plus beaux titres à la reconnaissance publique, c'est l'organisation de l'hospice de la maternité, ouvert le 1^{er} janvier 1805. Il en fut en quelque sorte le fondateur. Un arrêté du 27 Thermidor an XII le nomma professeur d'accouchement et directeur de

cet hospice, qui ne fut en pleine activité que l'année suivante.

Lorsque son grand âge ne lui permit plus de donner ses cours, il se fit remplacer par son premier assistant, le D^r Simon, qui s'est montré digne continuateur de son respectable professeur.

Il fut aussi le promoteur de la Société maternelle : il fit appel au dévouement des femmes charitables pour soulager les femmes indigentes, accouchées à domicile. Il conserva toutes ses facultés intactes jusqu'au moment de sa mort, le 7 décembre 1839.

Il a laissé : 1° *Mémoire sur les plaies d'armes à feu* ; 2° *Annotations sur le cours d'accouchement* ; 3° *Observations sur les maladies des bêtes à laine et sur la gale des troupeaux*

RANSONNET (Jean-Pierre)

né à Liège le 13 octobre 1744. Descendait d'une ancienne famille de la Guyenne. Son père qui avait été commissaire de la cité de Liège en 1739, lui donna une éducation distinguée.

Après avoir terminé ses études, Ransonnet entra à l'âge de quinze ans comme cadet dans le régiment de cuirassiers de Kleinholtz au service de l'Autriche. Trois ans après, il passa au régiment de Modène, avec le grade de lieutenant, et en sortit capitaine l'année suivante.

Notre concitoyen s'embarqua, vers 1785, pour les États-Unis, fit le voyage avec Franklin et se lia, en Amérique, avec le général Lafayette. A son retour, les états de Brabant, réunis à Bréda, lui proposèrent de prendre du service dans l'armée brabançonne; malgré sa répugnance à combattre contre les troupes, dont il avait porté l'uniforme, il se rendit aux vœux des États : la violation du territoire liégeois par les Autrichiens, avait levé ses scrupules.

Lieutenant-colonel au service de Liège, il obtint le même grade dans l'armée brabançonne avec promesse, après le rétablissement de la constitution, d'un régiment de cavalerie. Son premier début fut un coup d'état. Ransonnet, après avoir quitté Bréda, se rendit maître les 24 et 25 octobre 1789, des forts de Santvliet, Lillo, Liefkenshoek et d'un brigantin armé de huit pièces de canon qui stationnait dans l'Escaut.

Après cette victoire, il fut nommé colonel. Les États du Brabant le laissaient manquer de tout, il fut chargé de lever un corps étranger dans le pays de Liège et de soulever le Limbourg et le pays d'Outre-Meuse.

N'ayant pu obtenir le remboursement de ses avances et étant de plus accusé de trahison par les États, il chargea le bourgmestre Fabry et l'avocat Lesoinne de poursuivre ses réclamations. Sur ces entrefaites, les troupes autrichiennes marchaient contre le pays de Liège pour y rétablir le prince-évêque.

Ransonnet quitta Bruxelles et accourut pour défendre son pays. Il leva des recrues à ses frais et tint en échec les troupes des Palatins et des Munstériens réunis; mais les Autrichiens avaient passé la frontière ramenant le prince-évêque et ses conseillers; il n'eut d'autre ressource que de prendre la fuite.

Dans son exil, Ransonnet s'adressa à Lafayette qui l'accueillit avec distinction l'attacha à son état-major, puis lui donna le commandement d'un corps franc de chasseurs qu'il fut chargé de lever à Givet en 1792.

Ayant organisé ce corps, qui reçut le nom de chasseurs de la Meuse, il obtint avec lui de brillants succès à l'affaire de Stenay. Il fut envoyé à l'avant-garde dans les défilés de l'Argonne, sous les ordres du général Dillon, et s'y fit remarquer par sa valeur; de là, il passa à l'avant-garde de l'armée de la Moselle, commandée par Kellerman, et fut nommé colonel. Le 7 novembre 1792, il servit sous les ordres de Burnonville.

En 1793, Dampierre le nomma général de brigade et commandant des flaqueurs de gauche de l'armée du Nord. Ransonnet se distingua à la levée du siège de Condé, aux combats d'Hanoï, de Saint-Amand et à la bataille du bois d'Anzin, ainsi qu'à la prise de Marchienne, où il fut blessé.

A l'armée de la Sambre, Jourdan voulant essayer de faire une reconnaissance à l'aide d'un aérostat,

Ransonnet se chargea de cette mission périlleuse avec un officier du génie.

Dans toutes les circonstances, il fit preuve d'un grand courage et d'un sang-froid à toute épreuve. Il assista à la prise de Louvain, de Hal, de Liège et chassa les Autrichiens du quartier d'Outre-Meuse. Malgré tant de services, il fut victime de délation, d'intrigues, et suspendu de ses fonctions par les représentants du peuple de l'armée du Nord.

Conduit à Paris et incarcéré au Luxembourg, il en sortit, après six mois de détention, pour retourner à l'armée du Nord.

Il participa vaillamment à la prise de Louvain ; de nouveau destitué, il vint à Paris, se défendit et réclama contre cette injustice avec sa franchise accoutumée. On ne donna pas suite à cette accusation et il fut envoyé à l'armée d'Italie avec son ancien ami, le général Kellerman, qui avait mission d'aller organiser la cavalerie dans le midi de la France ; il se rendit ensuite à Genève, où Masséna le chargea de défendre la position de Borghetto. Sa belle conduite dans cette campagne fut l'objet d'une dépêche spéciale que les représentants du peuple à l'armée d'Italie adressèrent à la convention nationale. A l'entrée de l'hiver, au lieu de soigner ses blessures et de prendre quelque repos, il suivit Kellerman à l'armée des Alpes et se chargea pour la défense du mont Saint-Bernard de la deuxième division de l'aile gauche à Moustiers, en Tarentaise,

où il succomba d'une maladie occasionnée par ses blessures, le 13 Ventôse an IV (3 mars 1796).

RANSONNET (François)

fils aîné du précédent, né à Liège le 6 septembre 1776. Il fit ses premières armes sous les ordres de son père qu'il accompagnait dans l'armée des patriotes en 1789; proscrit avec lui lors de l'occupation du pays de Liège par les Autrichiens, il le suivit à Paris, où il acheva son éducation.

En 1792, il ne quitta plus son père et combattit sous ses ordres comme simple soldat; devint sous-lieutenant, lieutenant et capitaine en 1798. Désigné pour l'expédition d'Égypte, il ne put partir par suite de contre-temps. Il se rendit à l'armée du Rhin en qualité d'adjoint à l'état-major général. Il fut employé au siège de Philisbourg sous les ordres de Bernadotte, fit les campagnes de 1799-1800 sous les ordres de Baraguay d'Hilliers, fut ensuite nommé premier aide de camp du général Klein en 1800. L'année suivante, le premier consul le nomma chef d'escadron; en 1802, premier aide de camp du général Leval et, en 1804, chevalier de la Légion d'honneur. En même temps, il reçut le brevet de membre du Collège électoral du département de l'Ourthe. Il était attaché à la division du maréchal Soult en qualité d'adjudant-commandant. Napoléon, pour le

récompenser de son dévouement et de son courage, lui fit don d'une terre en Westphalie, de 2,000 francs de rente.

A la reprise des hostilités contre l'Autriche, il devint chef de l'état-major général de cavalerie sous les ordres du duc de Rivoli. En 1809, il fut nommé officier de la Légion d'honneur.

Il fut emporté par un boulet à l'âge de trente-deux ans dans une charge qu'il fit à la bataille d'Essling, le 21 mai 1809.

RANSONNET (Jacques-Joseph)

né à Liège le 18 avril 1778, fils du général de la République, mort de ses blessures à l'armée des Alpes, et frère de François, emporté par un boulet de canon à la bataille d'Essling, de Louis, blessé mortellement à Friedland, et de Gustave, mort de la fièvre jaune à Saint-Domingue ; tous officiers et marins nés à Liège.

Jacques sortit de l'école polytechnique, devint capitaine de vaisseau et aide de camp du grand Carnot ; fut décoré de la Légion d'honneur par l'Empereur en personne, le 19 juin 1811. Il refusa peu de temps après la Croix d'officier, préférant le simple ruban de chevalier que l'Empereur lui avait remis.

Carnot, appelé au ministère par Napoléon à son retour de l'île d'Elbe, choisit Ransonnet pour secrétaire ; lorsqu'il dût s'expatrier après les Cent jours,

Ransonnet revint à Liège ; en 1830, il fut réintégré dans la marine avec le grade de capitaine de frégate et nommé secrétaire particulier du ministre de la marine pendant toute la durée du premier cabinet de Louis-Philippe.

Il quitta le service et mourut en 1861.

Carnot fils (Hippolyte), qui était à cette époque ministre de l'instruction publique, fit sur sa tombe son oraison funèbre, où il retraça la carrière brillante et si bien remplie de celui qu'il considérait comme son frère.

RATHERIUS

né dans le pays de Liège à la fin du ix^e siècle, évêque de Liège, fut un des hommes les plus remarquables de son temps, par ses connaissances de l'antiquité.

Il vécut à l'époque de Charles le Chauve, roi de France, dont les États comprenant la Lotharingie, s'étendaient jusqu'à la Meuse et l'Ourthe ; c'était un prince ami des lettres qui s'efforçait comme Charlemagne de rassembler les débris de la civilisation romaine ; tout était alors ignorance parmi les grands comme parmi les gens du peuple, seuls les monastères abritaient les ouvrages latins qui avaient échappé aux invasions des barbares, et des moines se consacraient à l'étude des manuscrits.

L'église de Liège et son monastère de Saint-Laurent

étaient des centres d'études et on désignait Liège comme la fontaine de sapience et la nourrice des beaux-arts. Ratherius succédait à saint Monulphe, à Saint-Lambert, et par sa haute culture intellectuelle, préparait le grand Notger, le premier prince-évêque de Liège.

Nous empruntons à M. le professeur Leroy les lignes qu'il consacre à Rathère dans son « Histoire de la Philosophie » : « Rathère, écrit-il, est un des personnages les plus curieux à étudier du x^e siècle. Tantôt menant la vie de moine à Lobbes, à Alne, à Hautmont ou à Saint-Amand, tantôt lancé dans les luttes du temps comme évêque de Vérone ou de Liège, il se fait remarquer par son aptitude et sa science, par son zèle à réformer les mœurs du clergé, par ses idées de suprématie du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel ; tantôt en disgrâce et errant de pays en pays ou jeté en prison, tantôt en faveur et remontant sur son siège épiscopal, il acquiert la réputation de premier des philosophes de l'école d'Othon le Grand et ne perd pas de vue la culture des lettres ; il y pousse par son propre exemple, par ses leçons, par ses instructions. Auteur de plusieurs écrits de polémique, il y déploie une verve et un esprit satirique remarquables. Dans sa prison de Pavie, il compose une sorte de traité de morale qui tient à la fois du pamphlétaire et du philosophe et où il montre que plusieurs écrivains romains ne lui étaient pas moins

familiers que la Bible et que les Pères de l'Église. Cet ouvrage est intitulé : *Méditations du cœur dans l'exil*, mais il est plus connu sous son autre titre : *Agonesticum* (la lutte). Notre moine-évêque y passe en revue les diverses positions sociales et à chacune il prescrit ses obligations de chrétien ; il s'occupe spécialement, en outre, des devoirs de l'homme et de la femme et des devoirs de famille, des devoirs des rois et des devoirs des évêques ; enfin, il place en Dieu le mobile du devoir, le principe et le but de la morale. »

L'évêque Ratherius mourut à Namur en 974, laissant un nom salué par les humanistes qui lui doivent la culture et le développement des lettres latines dans une époque d'ignorance et de barbarie.

RATZ de LANTHÉNÉE (Le)

gentilhomme liégeois, né au xviii^e siècle. Est resté obscur malgré ses titres. *La France littéraire*, en 1756, lui consacra un article qui n'a pas été conservé dans les éditions de 1759, ni dans les postérieures. On a de Lanthénée : *Les éléments de géométrie* ; *Lettre à Monsieur de Voltaire* ; *Réponse aux objections faites contre la philosophie de Newton*, et d'autres ouvrages très remarquables.

RAUSIN (Etienne)

docteur en droit et publiciste, né à Liège, prit d'abord le parti du peuple et défendit avec zèle les libertés de sa patrie contre la politique astucieuse et tracassière de Ferdinand de Bavière, alors évêque de Liège ; fut élu par ses concitoyens bourgmestre en 1627. Renommé une seconde fois en 1634.

Auteur de plusieurs écrits : on cite de lui le livre du *Tribunal de la Paix et l'anneau du Palais* où il fait intervenir les dieux de la fable pour exalter la grandeur de l'église de Liège. Cet ouvrage qui est sans suite est cependant très intéressant pour l'histoire du pays ; on y trouve des recherches curieuses, tant sur les premiers temps de l'histoire de Liège que sur les mœurs, les usages, le cérémonial et les habitudes nationales.

RENARDI

bourgmestre de Liège, condamné à mort et exécuté en même temps que son collègue Macors, par ordre du prince-évêque Maximilien-Henri de Bavière.

Il dut son élection à un mouvement populaire provoqué par les petits bourgeois, qui souffraient impatiemment les bornes portées aux privilèges du peuple par Ferdinand de Bavière, en 1648 ; l'institution des

métiers avait été abolie et le pouvoir judiciaire remis aux échevins désignés exclusivement par le prince : Ferdinand régnait en maître absolu. (Moke.)

Maximilien-Henri de Bavière, en succédant à son oncle, n'avait en rien atténué la rigueur du régime ; la haute bourgeoisie, la noblesse et le clergé absorbaient le pouvoir sous l'autorité du prince-évêque.

Le peuple, pendant l'absence de Maximilien, se révolte et revendique le droit qu'on lui a ravi de nommer ses bourgmestres ; des pourparlers sont engagés entre les bourgeois et le prince-évêque ; mais les métiers, qui craignent une trahison, s'assemblent et choisissent parmi eux les bourgmestres : Renardi et Macors ; les émissaires du roi de France travaillent sourdement les gens de métier et leur promettent le secours des armées de Louis XIV ; cette même année, les Français font invasion dans les provinces méridionales des Pays-Bas.

Louis XIV abandonne les révoltés et ceux-ci, livrés à eux-mêmes, ne peuvent que se soumettre ; la ville se rend et Maximilien livre au tribunal des échevins les deux bourgmestres et plusieurs notables qui ont encouragé l'émeute ; on a prétendu que la juridiction était légale et que le jugement devait être équitable ; il y a dans cette assertion une erreur historique à relever ; le tribunal des échevins, depuis le règlement de 1648, avait cessé d'être l'émanation du peuple, il devait son existence uniquement

au prince-évêque, qui n'y appelait que ses créatures.

La justice rendit l'arrêt que lui demandait le prince : Renardi, Macors et plusieurs autres furent condamnés à mort et exécutés le 9 octobre 1684.

Renardi est mort martyr de la cause populaire et à ceux qui s'efforcent d'atteindre sa mémoire, les faits historiques répondent victorieusement ; le règlement de 1684, expression des sentiments despotiques du prince Maximilien de Bavière, montre assez que la révolte était juste, inspirée par la perte des libertés séculaires, supprimées par le parti du prince.

Le peuple protestait contre une oligarchie qui lui retirait des droits reconnus par les diverses paix du pays depuis trois siècles ; cette œuvre de réaction de 1684 sera, désormais et pendant plus d'un siècle, l'obstacle à vaincre pour les patriotes ; nous la retrouvons jusque dans le programme révolutionnaire de 1789. (Lonchay.)

Ceux qui ont livré le bon combat pour la liberté ne seront pas ingrats envers ceux qui ont payé de leur tête les premières luttes pour la même cause ; les Liégeois honoreront la mémoire de Renardi et de Macors.

RENNEQUIN SUALEM (dit Renkin)

inventeur de la machine de Marly, est né dans le pays de Liège, à Jemeppe, en 1644.

Fils d'un charpentier, il suivit la profession de son père et fut exclusivement occupé de l'exercice pratique de son art ; il ne savait ou savait à peine lire, dit son biographe, mais il était doué d'une intelligence peu commune et d'un esprit d'observation qui pour beaucoup supplée à la science.

Employé dans les mines, il avait appris à connaître les machines d'épuisement en usage alors et il en avait pénétré le mécanisme avec cette vigueur intellectuelle qui fait les inventeurs et les hommes de génie ; il s'appliqua à la recherche d'un procédé capable d'élever les eaux bien au-dessus de leurs sources en s'aidant de l'eau comme force motrice.

Le chevalier Deville, propriétaire du château de Modave, lui commanda une installation qui lui permit d'emprunter à un cours d'eau, le Hoyoux, qui coule à plus de deux cents mètres, en contre-bas, l'eau d'alimentation de sa demeure. Rennequin réussit dans cette entreprise.

C'était au temps où Louis XIV achevait de bâtir le château de Versailles ; les hommes les plus habiles, appelés par le roi, n'avaient pu réussir qu'à y amener des eaux calcaires prises dans la région et jugées impropres à la consommation ; nul n'avait les capacités de notre compatriote et Rennequin, sur le rapport du ministre Colbert, fut chargé du travail ; là où la science avait échoué, la pratique du charpentier liégeois réussit : Versailles fut pourvue d'eau potable ;

comme le grand Roi s'émerveillait d'un si beau résultat et lui demandait comment il avait découvert le système hydraulique qu'il avait appliqué à Marly : « tot tusant », sire, répondit Rennequin dans sa langue pittoresque ; c'était vrai, en cherchant, comme Archimède, il avait trouvé : n'est-ce pas le secret du génie ?

Si, ramenée aux procédés mécaniques mis en usage, l'invention de notre compatriote peut paraître dans notre siècle de progrès, élémentaire, imparfaite, on n'en doit pas moins rapporter à Rennequin le mérite du succès à une époque où l'on ne disposait que de moyens rudimentaires ; son œuvre marque une étape importante dans l'hydraulique, car il fut des premiers qui devinèrent une force motrice toujours active, toujours renaissante, dans l'eau courante ; c'est un précurseur dans la vulgarisation des forces contenues dans les chutes d'eau.

Rennequin, préposé à l'inspection de la machine de Marly, s'établit en France où il put jouir des faveurs de la popularité ; son nom a survécu à son œuvre : la machine à vapeur a remplacé les roues hydrauliques superposées dont l'échafaudage faisait l'étonnement et l'admiration des siècles passés.

Il mourut le 29 juillet 1708 à Bougival, laissant à ses concitoyens la mémoire de l'ouvrier fils de ses œuvres, s'imposant à l'histoire par son travail, son intelligence et cette force de pénétration qui fait les natures d'élite.

RENOZ (J.-B.)

né à Liège le 28 août 1729, mort en 1786, a laissé en notre cité, et ailleurs encore, des témoignages de son talent; après avoir complété ses études artistiques à Paris, il entreprit, aussitôt de retour dans sa ville natale, et à peine âgé de vingt-cinq ans, la reconstruction de l'église Saint-Jean l'Évangéliste à Liège, dont l'Italien Pisoni avait fait les plans. Successivement, il conçut et bâtit le dôme de Saint-André, l'église des Augustins, l'hôtel de ville de Verviers et le waux-hall de Spa.

Quand, en 1774, le prince Velbruck érigea une académie de dessin à Liège, c'est l'architecte Renoz qu'il choisit comme directeur. La Société d'Émulation ayant mis au concours, cinq ans plus tard, un prix de cinq louis pour le meilleur plan d'embellissement de la ville de Liège, Renoz le conquist à l'unanimité des suffrages, le 1^{er} février 1781.

ROBERTSON (Étienne-Jaspar)

dont le véritable nom est Robert, est né à Liège le 15 juin 1763, d'un riche négociant; il fit ses études à l'Université de Louvain. Destiné à l'état ecclésiastique, mais doué d'une vivacité que rien ne semblait pouvoir fixer, il préféra la peinture et y fit de tels progrès,

qu'il remporta dans sa patrie, le prix de composition. Vers cette époque, M. Villette, ami de l'abbé Nollet, ayant remarqué dans le jeune Robertson un goût décidé pour les inventions, lui inspira celui de la physique et guida ses premiers pas dans cette science. Lorsque la Belgique fut réunie à la France, Robertson concourut et fut nommé à la chaire de physique du département de l'Ourthe. C'est lui qui fut envoyé à Paris pour offrir au gouvernement le miroir d'Archimède, auquel il avait adapté un mécanisme aussi simple qu'ingénieux, au moyen duquel la main d'un enfant pouvait faire coïncider à un même foyer mille miroirs plans, et en varier la distance à volonté. L'examen de ce mécanisme, dont un petit modèle a existé longtemps au Louvre, dans le cabinet de physique de M. Charles, fut confié à MM. Monge, Lefèvre-Gineau et Guyton de Morveau, dans les moments les plus orageux de la révolution, et le rapport fut de tout point favorable à l'auteur.

Robertson fut le premier qui fit connaître le galvanisme en France, tant par les feuilles périodiques que par les expériences publiques qu'il faisait dans son cabinet de physique à l'ancien couvent des capucins, aujourd'hui rue de la Paix. Quand Volta alla à Paris pour y enseigner la véritable théorie du galvanisme, il la trouva établie, et même enrichie de quelques nouveaux appareils ; aussi Robertson fut-il appelé aux démonstrations galvaniques que Volta entreprit à

l'Institut, devant le premier consul, et y fit-il, après cet illustre savant, une expérience regardée alors comme très importante : l'inflammation du gaz hydrogène par l'étincelle galvanique, ce qui prouvait d'une manière incontestable l'identité du fluide galvanique avec le fluide électrique. Le triomphe que ses recherches procurèrent à la théorie de Volta en le liant d'une amitié indissoluble à ce physicien, le fit admettre à la Société galvanique de Paris. Ce n'est pas que quelques erreurs ne se soient mêlées à ses premiers travaux, elles sont rappelées dans l'histoire du galvanisme par M. Sue. On lui attribue l'invention de la fantasmagorie, illusions que des circonstances particulières le déterminèrent à offrir au public, et dont il fit le premier essai devant les magistrats de sa ville natale, en 1787. Ce premier essai l'encouragea à répéter ses expériences à Paris et à Londres, et l'intérêt qu'elles y excitèrent lui mérita un brevet d'invention.

Ses démonstrations de physique, en répandant le goût de cette science, attirèrent longtemps à ses séances la meilleure société de Paris. On y admirait son automate trompette; une gondole mécanique, mue par un moyen qui paraissait applicable aux aérostats; enfin un télégraphe pour correspondre à toute espèce de distance, même dans l'intérieur d'un appartement.

Mais c'est surtout à cinquante-neuf voyages aérosta-

tiques, exécutés dans les principales cours de l'Europe, qu'il doit l'immense célébrité dont il jouit. Possédant sept langues étrangères, il lui fut facile de parcourir l'Europe entière, en montrant partout une découverte qui honore également le génie et le courage français.

Le voyage aérostatique le plus remarquable de Robertson est celui qu'il a exécuté à Hambourg, le 18 juillet 1803, dans lequel il s'éleva à 3,670 toises, hauteur que nul n'avait atteinte avant lui. Cette expérience lui ouvrit les portes de la Société des sciences et des arts de la ville de Hambourg. L'Académie des sciences de Saint-Petersbourg le chargea, en 1804, d'exécuter avec M. Zacharof, l'un de ses membres, une ascension destinée à des recherches scientifiques; elle se prolongea une partie de la nuit. Il n'hésita pas, dans le seul but d'augmenter ses connaissances physiques, de s'élever à Wilna, le 15 janvier 1809, la température terrestre s'élevant à 18 degrés de froid du thermomètre de Réaumur. Lorsque le comte Golownin fut envoyé par la Russie, en qualité d'ambassadeur en Chine, Robertson l'accompagna, pour offrir dans le palais de l'Empereur, à Pékin, une ascension aérostatique, et d'autres expériences, afin de donner au souverain une haute idée des sciences et des arts en Europe. Il offrit, le premier, le spectacle d'un parachute, d'abord fort imparfait et qui fit craindre pour l'inventeur, mais

depuis extrêmement perfectionné. On a attribué à J. Garnerin cette belle invention qui est toute entière à Robertson.

Kotzebue, dans ses souvenirs d'un voyage en Italie, parle de la manière la plus honorable de Robertson, comme physicien aéronaute.

Après avoir habité longtemps la Russie, l'Allemagne, l'Espagne et visité les côtes d'Afrique, le physicien liégeois se fixa à Paris. Il est mort aux Batignoles en 1837.

Robertson était directeur du jardin de Tivoli.

ROGIER (Charles)

célèbre homme d'État belge, né à Cambrai (France) en 1800. On a pu contester à Rogier la qualité de Belge ; son grand-père était originaire de Renlier (Hainaut) ; à la mort de son père, officier dans l'armée française, décédé dans l'expédition de Russie, il quitta sa ville natale pour se rendre à Liège avec sa famille ; sa mère, sans fortune, prit la direction d'un établissement d'instruction pour jeunes filles. Les cours étaient donnés par ses sœurs et son frère Firmin, qui devait représenter plus tard la Belgique à Londres et à Paris en qualité d'ambassadeur.

Charles, jeune encore, était au Lycée de Liège. Le gouvernement français lui avait accordé une bourse d'études ; il acheva brillamment ses humanités.

Les modestes ressources de la famille l'obligèrent à accepter une place de précepteur ; il mit à profit les loisirs que lui laissaient les vacances de ses élèves pour étudier le droit à l'Université de Liège ; il fut reçu avocat en 1824.

Dans ces jours d'études, la communauté des principes, les mêmes sentiments généreux, un égal enthousiasme pour la liberté rapprochèrent trois cœurs vaillants, trois intelligences supérieures : Paul Devaux, Joseph Lebeau, Charles Rogier.

Ils mirent en commun leur talent, leur activité, leur patriotisme et fondèrent, en 1824, le journal *Le Mathieu Laensberg*. Le nom populaire à Liège devait en favoriser la diffusion dans la population ; on voulait préparer le peuple à la revendication de ses droits, au nom de la justice et de la liberté.

Les traités de 1815 avaient créé le royaume des Pays-Bas en incorporant la Belgique à la Hollande comme un simple accroissement de territoire. (Nothomb, Traité de Paris.)

Le roi Guillaume ne sut pas traiter ses sujets belges avec l'esprit politique qui pouvait assurer l'union dans le respect des mêmes prérogatives. Le pays wallon avait les griefs les plus graves ; il supportait avec peine un gouvernement étranger à son caractère, à sa langue, à son génie, et Liège, foyer d'une vie intellectuelle plus ardente, murmurait dans une impatience jalouse de ses droits méconnus.

Lorsqu'éclata la révolution, Liège n'attendait que le signal pour se soulever.

Rogier est l'âme du mouvement ; il harangue les volontaires réunis dans la cour du palais des princes-évêques ; sa mâle éloquence les entraîne ; il les conduit à Bruxelles. La capitale est en armes et prépare la résistance. Les Liégeois sont accueillis en libérateurs. Rogier, dans ces jours troublés, apporte l'appui de son activité, de son énergie et de son courage ; c'est le tribun populaire qui arme les plus timides et porte partout la parole embrasée ; c'est aussi l'organisateur qui veut assurer l'ordre et l'autorité, qui s'efforce de réprimer les troubles d'une populace prête à tous les désordres et à tous les pillages.

Au milieu des coups de fusils et de la mitraille, il établit un gouvernement provisoire ; il règle tous les actes qui vont fonder le nouvel ordre des choses.

C'est Rogier qui inspire et qui crée. (Louis Hymans.)

Le comité provisoire réunit le Congrès national et Rogier remet à l'assemblée les pouvoirs révolutionnaires dont il avait usé avec ses anciens amis, Lebeau et Devaux, pour le salut de la patrie.

Le gouvernement, organe de la nation, prit une forme légale et Surlet de Chockier, nommé régent, choisit son ministère dans le sein du Congrès.

Il confia à Charles Rogier le ministère de la sûreté publique. C'était peu pour l'homme qui avait proclamé l'indépendance de la Belgique, pour le citoyen

qui avait donné au pays ses libertés fondamentales, pour l'orateur qui, par son éloquence, avait éveillé dans l'âme de tous le souffle patriotique. Rogier dut le sentir, mais il accepta parce qu'il pouvait, dans ce rôle obscur, rendre encore des services.

La Belgique traversait une période de difficultés à l'intérieur : les Hollandais occupent encore une partie du territoire, les orangistes n'abandonnaient pas leurs espérances, les républicains ne cachent pas leur mécontentement et le peuple, prompt aux soupçons de trahison, menaçait l'ordre et la propriété. L'œuvre de pacification grandissait de toutes les difficultés du moment, et Rogier, grâce à son énergie, affermit la tranquillité publique et montra à l'Europe attentive une Belgique calme et fière, capable de se gouverner sans trouble.

Lorsque Léopold I^{er} monta sur le trône, il appela Rogier et le chargea du ministère de l'intérieur; lourde était la tâche d'organiser l'administration du nouvel état. Tout était à régler : la justice, les finances, l'enseignement. Rogier y apporta des facultés exceptionnelles d'organisation et une activité extraordinaire.

Le ministère fut marqué par des événements considérables. La jeune nation, fière de ses succès, demandait la guerre avec la Hollande, protestant contre l'abandon de trois cent quatre-vingt mille Belges et refusait à toute autre armée que la sienne le

soin de chasser les Hollandais de la citadelle d'Anvers.

Les hommes d'État, avec Rogier, voyaient en péril l'existence même de la nationalité belge en danger. La France intervint ; son armée mit le siège devant Anvers et força la place à se rendre.

La Belgique contracta une dette de reconnaissance envers la France, et la représentation nationale vota des remerciements à sa vaillante armée.

Le ministère ne fut pas ébranlé par l'impopularité de sa politique. Le peuple belge mieux éclairé lui continua sa confiance.

Cette même année (1834), Rogier saisit la Chambre d'un projet de chemin de fer. L'invention de Stephenson trouva au sein du Parlement des incrédules et des adversaires. Rogier convainquit les uns, désarma les autres, et la Belgique, la première sur le continent, eut son railway, grâce à l'esprit d'entreprise et de progrès de son ministre.

Le 1^{er} août, Rogier quitta le ministère et fut appelé aux fonctions de gouverneur d'Anvers. La veille de sa retraite, il avait présenté à la Chambre le projet de l'enseignement supérieur. « Une seule université, une seule âme, disait-il au sein des sections. » L'expérience semble lui donner raison. Le pays peut donner des savants, des maîtres, des professeurs distingués dans les sciences, le droit et la médecine ; on peut craindre que le nombre ne suffise pas et qu'on doive relever l'enseignement avec le concours de

l'étranger ou en abaisser le niveau par le favoritisme en s'aidant des médiocrités !

Rogier continue à siéger à la Chambre, il est désigné comme rapporteur dans la question du rachat de l'Escaut ; il contribue à l'émancipation du commerce de la métropole en faisant décréter le remboursement des droits par le Trésor. Vingt-trois ans plus tard, ministre des affaires étrangères, il eut l'honneur de signer le traité du rachat définitif de l'Escaut (1856), qui rendait la liberté à notre beau fleuve et mettait fin au différend avec la Hollande.

En 1840, Rogier fut appelé par la confiance du Roi au ministère. La session fut marquée par la discussion de l'organisation de l'enseignement moyen ; la lutte était ardente entre catholiques et libéraux ; Rogier revendiqua l'indépendance respective du pouvoir civil et de l'autorité religieuse ; il dira plus tard : « l'état est laïque, il convient de lui conserver nettement et fermement ce caractère ». L'opposition l'emporta, il dut se retirer pour faire place à un ministère catholique (1846).

La lutte est placée sur le terrain religieux et les libéraux combattent en faveur du pouvoir civil menacé par les intrigues du clergé. Rogier, aux côtés des orateurs de la tribune, des Elhougne, des Castiau, des Verhaegen, se fait applaudir par l'ampleur et la vigueur de son éloquence.

Le ministère succombe sous les coups de ces

vaillants lutteurs et le libéralisme revient au pouvoir.

Le 12 août 1847, Rogier constitue un ministère libéral. La situation politique est grave en Europe ; la révolution gronde sourdement en France et ses échos vont menaçant les institutions et les rois. La Belgique avait à craindre le contre-coup des événements.

Le 24 février 1848, on apprit à Bruxelles la proclamation de la république à Paris. Rogier, chef du gouvernement, se grandit à la hauteur des circonstances et montra qu'on pouvait être conservateur et libéral ; il comprit que l'heure des concessions avait sonné et qu'il fallait conjurer l'orage en accordant par voie législative plus que le peuple ne pouvait acquérir par le renversement de la monarchie.

Il rapporta les lois réactionnaires de 1842, fait voter un crédit de un million trois cents mille francs pour des travaux extraordinaires, et met à la disposition du ministère de l'intérieur deux millions pour venir en aide à la classe ouvrière ; libéraux et catholiques étaient unis dans le péril commun. La journée de Risquons-Tout fut la seule démonstration, et son prompt dénouement ramena aussitôt le calme et la sécurité.

Rogier ne cessa de s'intéresser à l'instruction publique. On lui doit la réforme universitaire des jurys d'examen (1849).

On a pu attaquer les jurys combinés. Aujourd'hui qu'ils ont disparu, on peut les regretter. Les universités

accordent des diplômes sans contrôle et encombrant les carrières de diplômés mal préparés aux professions libérales.

On peut mentionner à l'actif du ministère l'institution d'une caisse de retraite, l'établissement des télégraphes électriques, les traités de commerce, la revision de la loi des faillites, etc.

Le cabinet Rogier se retira, mis en minorité sur une question financière que Frère-Orban dénonçait dans ces termes : « Il faut que les classes pauvres soient dégrevées, elles ne peuvent l'être que par un sacrifice des classes supérieures ».

Rogier reprit sa place sur les bancs de la Chambre et lors des élections, malgré ses éminents services, il échoua ; la défaveur publique égarée s'attachait à l'homme politique qui incarnait la patrie ; il se souvint alors de la devise qu'il avait choisie dans ses lectures et qu'il put redire avec le poète :

*Nil sine magno vita labore dedit mortalibus fortia
qui adversis apponit pectora rebus.*

Il retourna à ses livres. C'était un lettré et un poète. Il lisait Rousseau et cherchait dans l'Émile des leçons pour s'éclairer sur le problème qui le préoccupa toute sa vie, qui importait surtout à l'avenir de la nation : le problème de l'éducation et de l'instruction de la jeunesse belge.

Tout à tour Voltaire, Diderot, Beaumarchais et Labruyère l'intéressaient, il y trouvait un aliment pour

son esprit fin et délié, des leçons de style pour ses discours et d'aimables gauloiseries qui plaisaient à son caractère, mélange heureux de goût français et de verve wallonne.

Il aimait les arts : lui-même faisait des vers sur le mode Racinien ; citons la pièce en réponse au chansonnier Antoine Clesse :

Merci, c'est bien à vous, O mon loyal poète !
D'autres vont aux vainqueurs, vous venez au revers.
Ils flattent le succès, vous flattez la défaite,
Votre cœur généreux a passé dans vos vers....

et nous ne résistons pas au désir de nous associer au poète que fut Rogier en disant avec lui :

Vous chanterez encore la liberté féconde,
La patrie et ses lois, septembre et ses couleurs.
La justice qui règle et le progrès qui fonde,
Et le travail par qui les hommes sont meilleurs.

Il donnera à la Belgique un chant national, nouvelle brabançonne inspirée, non plus de la révolution et de la guerre à nos voisins du Nord, mais de la paix et de la concorde appuyées, comme dit le poète, sur le roi, la loi, la liberté.

Notre concitoyen ne devait pas jouir longtemps des loisirs de la retraite.

En 1855, la ville de Bruxelles voulut réparer l'injustice des Collèges électoraux et le rappela au parlement. Il prit une part active aux débats qui aboutirent au maintien des bourses d'études, aux

institutions de l'État et à l'examen d'entrée aux universités.

La loi des couvents, qui ne tendait à rien moins qu'au rétablissement de la main-morte, souleva des protestations légitimes dans le sein de la représentation nationale, et le pays put assister, non sans émotion, à ce spectacle digne des plus hautes assemblées : deux députés, Frère-Orban et Rogier, empruntent les accents d'une mâle éloquence pour maintenir l'intégrité du pouvoir civil menacé par les ambitions de l'Église et pour répudier les chefs d'un parti qui abdiquait indignement dans les mains du clergé romain ; par une argumentation vigoureuse, la parole convaincue, chaude, vibrante, Rogier souleva les applaudissements du public des tribunes. (Discaillies.)

Frère-Orban, dans un discours superbe de révolte et d'indignation, déchira les voiles et mit en lumière ce que la loi dérobait, aux yeux moins clairvoyants, d'abus et de dangers pour la souveraineté populaire. L'éloquent orateur donna à la colère du peuple le cri de révolte : « A bas les couvents ! »

Les élections firent justice. Le ministère catholique fut condamné et Rogier reprit le pouvoir en 1857.

La question des fortifications d'Anvers et de la construction du camp retranché vint faire échec au cabinet, mais l'année suivante, elle fut reprise avec des modifications ; les députés d'Anvers votèrent la grande enceinte.

Ici se présente un événement d'une importance capitale : la suppression des octrois, révolution économique qui s'accomplit sans trouble aux applaudissements du pays; Rogier, en 1847, avait institué un comité d'études. C'est à Frère-Orban, notre illustre concitoyen, ministre des finances, que nous devons cette réforme (conçue par Rogier) qui, sous le rapport fiscal, mit la Belgique à l'avant-garde de l'Europe.

Le 19 juillet 1860, fut un jour de réjouissance pour le pays; les Belges fêtaient le vingt-neuvième anniversaire de l'inauguration du Roi. Ces fêtes prirent un éclat inaccoutumé; les circonstances en firent, dans un élan patriotique, la protestation énergique d'un peuple fier contre les menaces d'annexion du chauvinisme français, tolérées, sinon encouragées par le gouvernement impérial; elles furent l'occasion d'un rapprochement avec la Hollande; Rogier en fut le négociateur et le chantre. Il composa sur l'air de la *Brabançonne*, des couplets et célébra l'alliance des Belges et des Bataves. (Hymans.)

Le 1^{er} mai 1861, l'illustre homme d'État fut l'objet d'une manifestation flatteuse du commerce anversois: la Métropole lui offrit le titre de propriété de la maison qu'il avait occupée à Bruxelles, rue Galilée, n° 12.

Cet hommage s'adressait au ministre de l'intérieur, promoteur des chemins de fer en 1834. C'était aussi dans la pensée de tous la consécration solennelle d'un désintéressement rare; trente années

de pouvoir n'avaient rien ajouté à sa fortune.

Notre compatriote était ministre des affaires étrangères (1864-1868) lorsque la Belgique fut appelée à reconnaître le royaume d'Italie. On sait qu'il eut alors des rapports assez tendus avec le roi Léopold I^{er}, mais il maintint les prérogatives des membres du gouvernement.

A la mort du Roi, Rogier démissionna entre les mains du nouveau souverain. Léopold II le confirma dans ses hautes fonctions.

En 1868, Rogier, en désaccord avec Frère-Orban sur la question romaine, se sépare de son collègue et décline l'offre d'un nouveau ministère. Il reprend sa place parmi les députés; en 1869, il prononce un discours académique, par la forme au moins, où il soutient la thèse des humanités indivises; l'humaniste défendait le patrimoine intellectuel de l'humanité; c'était un testament littéraire; il y mit ce que les lettres latines lui avaient laissé d'impressions graves et légères, de leçons de courage et de patriotisme, de sentiments élevés, de philosophie sereine.

Lorsque après huit ans de règne, le ministère catholique remit le pouvoir aux mains des libéraux (1878), le Roi exprima ses regrets de ne pouvoir appeler Rogier à cause de son grand âge : il avait près de quatre-vingts ans.

La Chambre, à la presque unanimité de ses membres, l'appela à la présidence.

L'heure de la retraite avait sonné pour l'auguste
vieillard :

Après de très longs jours passés en très hauts lieux
Aux honneurs et grandeur ayant fait mes adieux
Je vais donc la revoir, la maison bien-aimée
De pieux souvenirs vivante et parfumée!

(CH. ROGIER.)

Les fêtes du Cinquantenaire (1830 à 1880) furent l'occasion pour la nation de manifester ses sentiments de gratitude pour l'éminent homme d'État, qui avait consacré à la patrie, dans le plus noble désintéressement, une vie chargée d'années. Le Roi voulut être le premier à rendre hommage au grand citoyen, qui fut, pendant un demi-siècle, l'appui du trône et le conseiller de la Couronne.

La représentation nationale, toutes Chambres réunies, accueillit le fondateur de la nationalité belge avec les honneurs que Rome eut décerné au sauveur de la patrie.

Le peuple, rassemblé sur le champ des fêtes, s'associa par ses acclamations à cette manifestation et acheva dans une apothéose un jour inoubliable.

Rogier survécut encore trois ans à cette journée; il mourut le 19 mai 1885.

La nation toute entière lui rendit les honneurs suprêmes, et l'histoire recueillit pieusement les faits de sa glorieuse existence pour les donner en exemple à la postérité.

L'antique cité de Liège revendique Rogier pour un de ses enfants ; s'il appartient à la Belgique, il fut notre hôte à l'âge d'adolescence ; il grandit au milieu de nous ; il reçut au lycée et à l'université les leçons qui devaient développer des facultés exceptionnelles et faire de l'élève brillant un homme d'État, un orateur et un poète.

On peut dire sans présomption que le peuple liégeois, dans ses aspirations indépendantes, ajouta par son caractère et par son histoire aux sentiments généreux et patriotiques de l'homme et fixa les liens qui devaient l'attacher désormais à la Belgique.

SALÉE (Jean-Lambert)

sculpteur, né à Liège le 21 mars 1788. Il reçut les premiers principes de son art du sculpteur Franck, et fréquenta ensuite l'école centrale. Salée partit pour Paris où il travailla dans les ateliers du célèbre Lemot. En 1811, il remporta le premier prix de sculpture, fit le buste de Grétry qu'il envoya à Liège en 1815, à l'exposition de la Société d'Émulation. Il travailla, sous la direction de son maître, à l'exécution de la statue de Henri IV, en bronze, qui se voit sur le terre-plein du Pont-Neuf. Il revint à Liège en 1818 et devint professeur à l'Académie ; est mort à Liège en 1854.

SAMUEL (Adolphe)

musicien, compositeur, né à Liège le 11 juillet 1824 reçut dans sa ville natale les premiers éléments de son art et s'appliqua à l'étude du piano. Entra au Conservatoire de Liège en 1832 et y reçut des leçons de E. Soubre; à douze ans, il jouait dans les concerts organisés par Bériot et M^{lle} Garcia; c'est au cours d'une de ses exécutions musicales que Fétis le remarqua et devinant des dispositions exceptionnelles, engagea les parents de Samuel à envoyer leur fils à Bruxelles, au Conservatoire; il devait y suivre les cours d'harmonie et de composition. Il ne tarda pas à se distinguer et obtint successivement les premiers prix d'harmonie, de contre-point et d'orgue.

En 1845, il prit part au concours pour le prix de Rome et fut proclamé lauréat; il entreprit alors son voyage d'instruction en Italie, en Allemagne, en France; il en rapporta un opéra qui fut exécuté au Théâtre royal de Liège. Il composa une cantate qui fut exécutée, sous sa direction, par deux mille deux cents chanteurs et trois cents instrumentistes, à l'occasion de l'inauguration de la colonne du Congrès.

Il créa, à Bruxelles, l'œuvre les concerts populaires.

En 1869, le Gouvernement voulut organiser des fêtes à l'instar des festivals Rhénans et s'adressa à notre concitoyen; Samuel put diriger, à Bruxelles,

la première solennité de ce genre, comprenant les trois journées traditionnelles.

En 1871, il fut appelé à prendre la direction du Conservatoire de Gand.

En 1874, l'Académie royale de Belgique s'honora en le recevant dans la section des beaux-arts; notre concitoyen vit ainsi consacrés par l'élite artistique du pays un talent et une activité reconnus par tous ceux qu'avaient intéressés les manifestations musicales pendant une période de près de trente ans, de 1845 à 1875.

Parmi ses œuvres, nous citerons : *Il a rêvé*, son début dans l'opéra, puis *Giovanni da Procida*, en 1848; *Madeleine*, en 1849; *Les Deux Prétendants*, en 1851; *L'Heure de la Retraite*, en 1852, nombre de cantates, de symphonies, quartettes, etc.

A une époque où l'on se plait à rattacher l'œuvre et l'artiste à l'école qui a pu l'inspirer, on doit constater que Samuel était une individualité qui se plaisait dans un éclectisme dégagé de tout exclusivisme d'école; il accueillait les œuvres quelle qu'en fût l'origine; il savait s'en assimiler les beautés et s'en faire l'interprète autorisé; il estimait l'école belge, dont il se plaisait à encourager les productions.

Dans les derniers temps de sa vie, Samuel composa un oratorio *Le Christ*; le trait est curieux, car notre concitoyen était juif; était-ce une profession de foi *in extremis*? L'auteur abjura et se fit catholique.

Il est mort à Gand en 1898.

SARTON (Dieudonné-Hubert)

né à Liège le 3 novembre 1748, mort le 18 octobre 1828. Horloger, mécanicien, et ancien commissaire de la cité.

Sarton s'acquit une grande célébrité dans l'horlogerie ; ayant fini son apprentissage chez ses parents, il se rendit à Paris, où il travailla chez Julien Leroy, premier horloger du Roi ; il y fit de grands progrès, puis revint à Liège.

La première pièce d'horlogerie qu'il inventa et exécuta, fut présentée au duc de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas autrichiens, ce qui lui valut le titre honorable d'horloger-mécanicien du prince.

A l'âge de septante ans, il fit présenter au roi des Pays-Bas plusieurs machines de son invention, ce qui lui valut la décoration du Lion Belgique.

On peut voir dans une petite brochure in-8° que Sarton publia en 1822, imprimée chez Latour à Liège, page 32, la description d'une partie de ses inventions, dont les principales sont :

1° Sa grande pendule achetée par Charles de Lorraine ;

2° Un nouveau mode d'échappement pour les pendules ;

3° Une montre qui se remontait en la portant ;

4° Un projet d'une machine hydraulique, avec

modèle, pour remplacer avec économie celle de Marly ;

5° Un régulateur de compensation ;

6° Une pendule d'après le système décimal ;

7° Un fauteuil mouvant à volonté ;

8° Un chronomètre autographe ;

9° Un moulin à vent d'une nouvelle construction ;

10° Ses électromètres ;

11° Ses montres chronométriques ;

12° Un chronomètre métallique à nouveau remontoir pour servir au voyageur qui s'occupe d'observations utiles sur terre et sur mer, garanti à un demi-degré en deux mois de service, etc., etc.

SÉLYS LONGCHAMPS (M.-L.) Baron de

né à Liège en 1759, prit à la révolution liégeoise de 1789 une part active ; à partir du 18 Brumaire et pendant dix-huit ans il appartint du Corps législatif à Paris. Il fut l'un des sept votants contre la prolongation à vie du premier consul. Il fut membre des états provinciaux de la province de Liège et, de 1815 à 1825, membre du Conseil de régence de Liège.

M. de Sélys se montra, durant tout le cours de sa carrière politique et administrative, ami de son pays. Jamais on ne le vit fléchir devant le pouvoir, aussi la confiance de ses concitoyens ne s'éteignit qu'avec lui. Il mourut à Liège, après une pénible maladie, le 25 avril 1837, à l'âge de septante-huit ans.

SERULIER (Pierre-Joseph)

né à Liège en 1805. Venait d'être proclamé lauréat du Conservatoire royal de musique et de l'Académie de dessin à Liège, lorsque survinrent les événements de 1830. Il prit fait et cause pour la révolution, s'engagea et se comporta vaillamment au combat de Sainte-Walburge, où il reçut cinq coups de sabre à la tête ; forcé, par suite de ses blessures, de renoncer à sa carrière et à la bourse d'Archis, que lui avaient valu ses succès artistiques, il entra dans l'armée belge avec le grade de sous-lieutenant.

Était capitaine aux carabiniers lorsqu'il se retira du service en 1848. Il épousa la baronne de Pétry Plunquette et vint se fixer à Grivegnée, où il est mort en 1864.

Il était décoré de la Croix de fer.

SIMONON (Charles-Nicolas)

auteur wallon, né à Liège en 1774, était le fils de Jean-Philippe Simonon, jurisconsulte et avocat, mort en 1797.

Charles-Nicolas avait hérité de son père des dispositions heureuses pour l'étude et du goût pour les lettres ; il suivit la tradition paternelle en s'occupant d'étymologie et de grammaire wallonnes. Notre vieil

idiome le tentait ; il conçut le projet d'en faire une langue avec syntaxe et de l'élever ainsi au rang des langues classiques ; le wallon se refusa à subir la règle et la réforme échoua.

Simonon fut plus heureux quand il s'inspira de la muse wallonne : dans les années qui suivirent immédiatement 1850, *Li Copareye de Simonon*, pièce lyrique, fit époque parce que personne jusque là n'avait cru le wallon capable de graviter vers les hautes régions de la poésie ; ainsi s'exprime Alphonse Leroy dans son article : *Littérature wallonne*, paru dans *Patria Belgica*, et le savant professeur de l'Université de Liège ajoute au même endroit : Liège eut son *Chant de la Cloche* et s'en montra justement fière.

Simonon, encouragé par le succès, fit paraître un volume de poésies charmantes, parmi lesquelles nous distinguerons le conte intitulé : *Ma Tante Sarah*.

Ch. Defrècheux, dans l'anthologie des poètes wallons, a écrit : « Jamais avant lui on n'avait su tirer parti de notre vieux langage avec tant d'âme, avec un sentiment poétique aussi élevé. Son chef-d'œuvre est le morceau intitulé : *Li Copareye*. On reconnaît dans ces strophes le sentiment patriotique légèrement voilé par la mélancolie du passé et la langue pittoresque, d'expression juste, naturelle, élégante même. »

LA wèsène des nulèye
Et douc'mint esbranlée
Elle feve étinde si voix

Écoutons plutôt ces quelques vers :

On k'nohève li manire
Dê spargni les loupîres :
On fêve mf qui d'nosse tîmps :
Li méthode êsteu simpe ;
On z'allève doirmi timpe,
On s'lève pu matin.

Puis le mot de la fin :

A c'ste heure les grands seigneur
Ont cangi totes lès heure ;
I doirmèt l'âmatin
I djunèt vès doze heure
I dinèt qu'fait to neure,
Et sopèt l'leddimain !!

Simonon mourut en 1847.

SOTIAU (François-Denis)

né à Liège en 1821, mort en 1860.

Ancien ouvrier typographe, créateur de la Société typographique liégeoise, était sans instruction, mais doué d'une grande intelligence et de beaucoup de volonté. Il prit, après un certain nombre d'années, une des premières places parmi les écrivains liégeois. En 1848, il embrassa les idées nouvelles et collabora pendant plusieurs mois à un journal républicain qui paraissait à Liège; il publia plusieurs poésies remarquables; écrivit plusieurs ouvrages, trop nombreux pour en donner ici la nomenclature.

Sotiau modifia ses idées politiques, devint monar-

chiste, dédia au roi Léopold et à sa famille plusieurs poésies. On y trouve notamment : *L'heureuse union, Marie-Louise* et *Marie-Amélie*. La première de ces pièces avait été envoyée au concours de poésie institué par l'Académie de Belgique, et mentionnée dans son rapport.

STÉVART (Pierre)

né à Liège en 1547. Prêtre, obtint une chaire de théologie à Ingolstadt et fut fait curé. De retour à Liège, il devint chanoine, puis vicaire général. On lui doit l'église Sainte-Walburge où il est enterré. Il fit bâtir aussi l'église en Glain en 1620. Il est auteur de plusieurs ouvrages écrits en latin.

Est mort à Liège en 1624.

SURLET de CHOKIER (Érasme-Louis) Baron

régent de Belgique, né à Liège le 27 novembre 1769, appartenait à une ancienne famille, originaire du duché de Juliers; en 1345, Jean de Surlet, grand bailli de Hesbaye, avait obtenu la seigneurie de Chokier, entre Liège et Huy.

Érasme se destinait à l'état ecclésiastique, quand la révolution liégeoise éclata en 1789; il prit le parti des révoltés contre le prince-évêque Hoensbroek; il avait à peine vingt ans lorsqu'il fut nommé aide de

camp du général Donceel, commandant des patriotes. On sait qu'après la restauration du prince-évêque, Donceel, avec les plus courageux, prêcha la résistance; mais le parti de la soumission l'emporta et les plus braves durent s'exiler pour échapper aux représailles. Le général se retira à Maestricht, son aide de camp alla continuer le combat dans les Pays-Bas autrichiens, où des Belges aussi combattaient pour la liberté; en 1790, il recevait du congrès souverain le brevet de lieutenant d'un régiment d'infanterie; mais la réaction est victorieuse, l'empereur d'Autriche rentre à Bruxelles et Surlet de Chokier se réfugie en Hollande, puis se retire dans son château de Gingelom.

Tandis que les mauvais jours se précipitent, que la république liégeoise, à peine établie, est menacée, et malgré les efforts des patriotes, échoue dans la réunion à la France, Surlet de Chokier n'a pas quitté sa retraite; il n'a ni la fougue, ni l'enthousiasme des Bassenge, des Hankart, des Fabry; il n'a pas bu aux sources vives de la révolution française, son patriotisme ne s'éclaire pas des lumières des encyclopédistes français qui font de Liège un foyer de propagande républicaine; il aime la liberté, il est prêt à la défendre, mais, dans son cerveau pondéré, c'est l'ordre qu'il veut dans l'État; n'est-ce pas la condition de la prospérité de la patrie?

Le Directoire l'a désigné comme administrateur du

département de Meuse-Inférieure ; deux ans après, le premier consul le nomme membre du Conseil général de ce département ; dans ces fonctions, il montre les qualités d'un administrateur habile ; économiste, il s'intéresse aux besoins des populations, aux productions agricoles et aux exploitations industrielles.

Surlet de Chokier avait trouvé l'ordre dans l'empire ; le glaive de l'Empereur pesait lourdement sur la liberté et sa main de fer courbait les plus fiers ; les amis de la liberté, s'ils devaient se soumettre, pouvaient ne pas le servir ; Surlet de Chokier accepta un siège dans le Sénat impérial.

Lors de la constitution du royaume des Pays-Bas, le roi Guillaume I^{er} l'appela dans la seconde Chambre comme représentant de la province de Limbourg ; il fut bientôt admis dans l'Ordre équestre du Limbourg, puis aux États-Généraux ; il se montra partisan de l'alliance du Nord et du Midi des Pays-Bas, alors qu'un mouvement politique se formait en Belgique en faveur de la séparation ; le roi Guillaume lui donna le titre de baron ; mais les griefs des provinces belges allaient s'accroissant et chaque jour découvrait une inégalité dans le traitement du Nord et du Midi, où les provinces méridionales étaient sacrifiées.

L'irritation croissait, l'opposition élevait la voix dans les assemblées législatives, la presse, parlant au nom des Belges, menaçait ; Surlet de Chokier faisait partie de l'opposition aux États-Généraux, mais il ne

souhaitait pas le renversement du gouvernement; sa modération ne lui permettait pas d'entrevoir une séparation violente entre la Belgique et la Hollande; n'était-ce pas rompre les traités de 1815 et détruire l'œuvre de la diplomatie, quand elle avait jeté les bases d'une nationalité rêvée jadis par les grands politiques, depuis Philippe le Bon jusqu'à Guillaume le Taciturne? Comme un grand nombre de ses compatriotes, il eut été satisfait du renvoi du ministre impopulaire et du redressement des griefs de la nation. L'explosion le surprit, sans l'effrayer, tandis qu'il se rendait à La Haye, aux États-Généraux.

Surlet de Chokier adopta la révolution comme un fait accompli; il fut délégué au Congrès par le Collège électoral de Hasselt; son expérience, sa modération, son impartialité le désignèrent au choix de ses collègues qui le portèrent à la présidence de la Haute-Assemblée. L'œuvre d'édification a commencé, le Congrès doit fixer la forme du gouvernement qui convient à la nation; la monarchie constitutionnelle est votée; le choix du roi divise l'assemblée. Surlet de Chokier propose la nomination du duc de Nemours, et le 3 février 1831, le fils de Louis-Philippe est nommé roi des Belges; c'est le président du Congrès qui est chargé de se rendre à Paris pour annoncer au roi de France l'élection de son fils.

Louis-Philippe dut refuser : la conférence de Londres avait prononcé l'exclusion du duc de Nemours.

La situation n'était pas sans péril pour le gouvernement provisoire, le pays était agité; les républicains protestaient, les orangistes relevaient la tête et une conspiration militaire éclatait ayant à sa tête le général Vandersmissen.

Dans ces circonstances, le Congrès voulut consolider le pouvoir exécutif, il vota l'institution d'une régence; ce fut Surlet de Chokier qui reçut la magistrature suprême.

Le 4 juin, le Congrès résolut d'offrir la couronne au prince Léopold de Saxe-Cobourg; celui-ci subordonna son acceptation à une entente préalable du Congrès avec la conférence de Londres.

Le régent put voir lever ce dernier obstacle et il fut chargé de recevoir Léopold au château de Laeken. Le 21 juillet, il remit solennellement ses pouvoirs; la conscience tranquille, disait-il, heureux de voir le vaisseau de l'État à bon port, et il ajouta : « J'ai vu l'aurore du bonheur se lever pour mon pays, j'ai assez vécu ». Surlet se retira dans son château de Gingelom, refusa le mandat de sénateur, conféré par le Collège électoral de Liège, et ne voulut accepter que les fonctions de bourgmestre de sa commune. Il mourut le 7 août 1839.

Nous ne pouvons mieux connaître l'homme qu'était Surlet de Chokier qu'en laissant la parole à deux historiens belges : c'était, dit Hymans, un homme d'un esprit fin et d'un cœur vaillant joignant à une grande

distinction naturelle des mœurs austères et des habitudes d'une simplicité antique.

Charles White s'exprime ainsi : sa probité proverbiale lui assurait l'estime de ses égaux, tandis que sa noble stature, ses longs cheveux gris flottant négligemment sur ses épaules, son aspect vénérable, relevé pas un regard spirituel et vif, ajoutaient à l'impression qu'il produisait sur les populations des campagnes qui l'admiraient comme un patriarche. Son acceptation du pouvoir-souverain fut considéré comme un acte de dévouement au pays et d'abnégation personnelle.

TASKIN (Pascal)

très habile facteur de clavecins, né à Liège vers 1730, se rendit jeune à Paris et devint élève de V.-E. Blanchet, dont il fut le successeur.

En 1768, il substitua à la plume des sautereaux du clavecin et de l'épinette, dont l'usage était encore général en France, la peau de buffle qui produisait un son moins sec. Pascal Taskin eut le titre de « garde des instruments du Roi », depuis 1781 jusqu'à la chute de la royauté.

TASSIER (Alexandre-Auguste)

né à Liège (Fraisant). Lieutenant au 2^e régiment d'infanterie, décoré de la Croix de Fer.

Il appela aux armes, dès le 20 août 1830, la population de Fraipont. Volontaire liégeois, il pénétra dans le parc à Bruxelles et adressa au chef des troupes hollandaises, le 23 septembre au soir, une sommation de quitter sur l'heure cette position.

Commandant une compagnie de volontaires à la tête desquels il se plaça, il assista aux combats livrés de Bruxelles à Anvers.

Le 12 novembre, il fit partie de l'expédition de *Groot Zundert*, où il arbora le drapeau de l'indépendance.

TERRY (Léonard)

né à Liège en 1817. Compositeur et professeur au Conservatoire royal de Liège, il avait appris à notre école de musique l'harmonie et le contre-point et pris part, en 1845, au concours pour le prix de Rome. Sa cantate : *La Vendetta*, lui valut le deuxième prix. L'année suivante, il concourut à Bruges pour la composition d'un chant de victoire avec orchestre, et fut proclamé lauréat.

L'Association musicale de Liège lui offrit le bâton de chef d'orchestre ; il occupa ses fonctions de 1849 à 1852.

Terry succéda à Géraldy comme professeur au Conservatoire dans la classe de chant.

Notre concitoyen a composé trois opéras : *Fridolin*,

drame lyrique en un acte ; *Maître Biock* ou *Le Chercheur de Trésors*, opéra comique en deux actes ; *La Zingarella*, opéra comique en trois actes ; des chœurs, des mélodies sur textes français et italiens, des romances pour chant et piano. Musicien, il avait des lettres, faisait de la critique musicale dans le journal *La Tribune* de Liège et dans *Le Messager des Théâtres et des Arts* de Paris ; il publia en 1853 la biographie de Prume.

Il laisse inachevé un ouvrage de littérature musicale : *Recherches historiques sur la Musique et le Théâtre du pays de Liège, depuis le XI^e siècle jusqu'à nos jours*.

Le nom de notre concitoyen n'a pas franchi les limites d'une célébrité locale et cependant aucun don naturel ne manquait à Terry : il avait l'intelligence et la passion de son art, la culture d'esprit qui complète l'éducation musicale ; il lui a manqué le travail dans cette atmosphère sereine, indispensable à l'éclosion des œuvres d'imagination.

Terry a tracé un sillon lumineux dans le ciel glorieux de sa patrie. S'il n'a pas réalisé toutes les espérances, il laisse le souvenir d'un Liégeois enthousiaste de son art, d'un artiste distingué, d'un esprit cultivé.

TOMBAY (Mathieu de)

sculpteur, né à Liège le 31 janvier 1768, mort en

1852, était issu d'une ancienne famille originaire du château de Tombay; quatre frères se sont distingués comme sculpteurs et ont mérité les encouragements des princes-évêques. François fut appelé à Versailles par la protection de l'évêque Velbruck et chargé des sculptures de plusieurs salons au palais de Louis XIV.

Mathieu, son frère, fut plus brillant encore; il fit une grande partie des sculptures qui ornent le château de Seraing; lors de la première invasion française, il émigra pour se rendre en Hollande; le calme rétabli, il rentra dans sa ville natale et continua à jouir d'une grande réputation.

On compte encore aujourd'hui deux descendants de cette lignée d'artistes : Alphonse et Cyrille de Tombay, sculpteurs estimés; l'un habite Bruxelles et est officier de l'Ordre de Léopold, l'autre est établi à Paris.

VARIN (Jean)

né à Liège en 1604, s'appelait de son nom de famille Warin, fut sculpteur de mérite et graveur de talent; c'est grâce à lui, dit Alexandre Pinchard, que l'art de la gravure des médailles s'est soutenu en France sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV.

Nous avons égalé, dit Voltaire, les anciens dans les médailles; Varin est le premier qui tira cet art de la

médiocrité sur la fin du règne de Louis XIII ; cet éloge paraîtra trop exclusif si l'on veut se rappeler qu'un siècle auparavant, les Italiens Victor Pisano, Donatello et bien d'autres, non moins habiles, avaient porté cet art à son apogée et que Jacques Jonghelinck, graveur de médailles et de sceaux, sculpteur et fondeur de métaux, vivait à Anvers, en 1530, et représentait les têtes en médaille des différents personnages des Pays-Bas qui vivaient de son temps.

On ignore sous quel maître Varin put développer ses heureuses dispositions pour la gravure et la sculpture ; on ignore s'il reçut des leçons de son compatriote anversois ou s'il se forma à l'école des graveurs italiens ; au milieu du xvi^e siècle, on constate à Bruxelles une émigration de médailleurs italiens, dont l'un, Léon Léoni, le plus célèbre nous a laissé des modèles dignes d'admiration.

Varin eut de nombreux élèves parmi lesquels Gérard Léonard, Hérard, sculpteur, qui s'établit à Paris, Henri Flémalle qui s'adonna à l'orfèvrerie et à la ciselure dans sa ville natale.

L'œuvre de Varin porta sa réputation jusqu'en France ; il fut chargé de graver le sceau de l'Académie française sur lequel il représenta les traits de Richelieu avec une ressemblance si frappante que cet ouvrage passe pour un chef-d'œuvre.

Le roi Louis XIII lui donna la charge de garde des

monnaies de France et de graveur-général pour les monnaies, fonctions qu'il remplit pendant la minorité de Louis XIV.

Notre concitoyen s'appliquait en même temps à la sculpture ; on cite de lui avec éloge un buste en marbre de Louis XIV et un buste en bronze de Richelieu.

Varin est mort en 1672 ; Jean Roettiers, un de nos compatriotes, fils d'un orfèvre anversois, fut appelé par Colbert à lui succéder, sans qu'il pût parvenir à l'égaliser.

VIERDEN (Lambert de)

né à Liège (Herstal) en 1564, fit ses études à Aix-la-Chapelle et à Cologne et embrassa la profession des armes ; mais plusieurs blessures et le malheur d'être fait deux fois prisonnier le dégoûtèrent d'un état qu'il avait pris sans réflexion. Revenu d'une campagne en Bohême, il chanta en vers latins, les exploits de ses compagnons d'armes. On trouve dans le recueil de ses poésies un poème plein de feu et d'énergie, sur la victoire de Prague, remportée par Ferdinand II en 1620. Les vues de sa famille l'obligèrent de sacrifier son goût pour la poésie à l'étude des lois. Il y fit de rapides progrès, prit le grade de licencié à Louvain en 1590, et eut des succès brillants au barreau par son éloquence naturelle, une parfaite connaissance des lois et une probité à toute épreuve. Il se retira

après avoir fourni au barreau une carrière de quarante-neuf ans, et mourut vers 1640.

Ses principaux ouvrages sont : *Les Panégyriques d'Ernest de Bavière et de Ferdinand*, successivement évêques de Liège; *L'élection et le couronnement de l'empereur Ferdinand*, avec quelques autres poèmes; *Traité sur les trente-deux tribus des artisans de la ville de Liège*; *Les fastes magistrales de la ville de Liège*, etc.; et un ouvrage des monnaies anciennes de juin 1477 jusqu'à 1623.

VILLE (Jean de)

s'est rendu célèbre par sa valeur et son attaque contre les troupes de Charles le Téméraire, lorsque ce duc, accompagné de Louis XI, vint faire le sac de la ville de Liège en 1468.

Suivi d'une poignée d'hommes, il sortit par la Porte Saint-Léonard dans la nuit du 27 octobre, fondit sur les bourguignons, en tua plus de huit cents, mit en fuite deux mille archers, blessa le prince d'Orange, qui les commandait, ainsi que Ghuis d'Imbercourt, et ne se retira lui-même avec sa troupe, qu'accablé par le nombre et blessé mortellement.

VILLENFAGNE d'ENGHOUL (Hilarion-Noël) Baron de

né à Liège en 1753, reçut une éducation plus litté-

raire que celle des gentilhommes liégeois de son temps, fut envoyé en France, au Collège de Reims, où il acheva ses études.

Notre concitoyen prit de bonne heure le goût des travaux d'érudition et des recherches historiques ; son patriotisme l'attacha à l'histoire littéraire et politique du pays natal. Liège lui doit des travaux estimés sur les personnages marquants de sa vie sociale ; on cite son *Essai historique sur la vie de Notger*, paru en 1788, couronné par la Société d'Émulation, une *Notice sur Jacques Hemricourt*, l'auteur du Miroir des Nobles de la Hesbaye, des Recherches intéressantes sur l'Ordre Equestre de la Principauté, un *Aperçu de la guerre d'Awans et de Waroux au 13^e siècle*.

De Villenfagne se vit arraché à ses chères études par la tourmente révolutionnaire qui amena de France les troupes républicaines ; membre du Conseil privé, il accompagna le prince-évêque de Méan dans l'émigration, à Dusseldorf, ses biens furent confisqués et lorsqu'il rentra dans sa patrie au rétablissement de l'ordre, il se retira au château d'Engenhoul-sur-Meuse pour se consacrer à l'éducation de ses enfants ; indifférent aux événements extérieurs, il s'absorba dans le passé, recueillant avec un soin pieux les documents qui pouvaient ajouter à la gloire du pays natal. Il publia, en 1808, l'*Histoire civile et militaire de la ci-devant principauté de Liège*, 2 vol. in-12°. Il avait écrit une *Histoire de Spa*, 2 vol. in-8°, où son érudi-

tion s'exerça à propos de la célèbre fontaine de Pline. Il démontra que le savant naturaliste avait voulu désigner Tongres et qu'elle seule pouvait revendiquer l'éloge de Pline et la vertu attribuée à ses eaux dans l'antiquité.

Ses études lui permirent d'arracher à l'obscurité le nom et l'œuvre d'un poète liégeois du ^{xvii}^e siècle, Breuché de la Croix, dont le talent méritait mieux que l'oubli ou l'indifférence des historiens des lettres liégeoises d'expression française.

De Villenfagne a contribué à la fondation de la Société d'Émulation de Liège : son nom est inséparable de celui du fondateur Velbruck. Il y eut dans la cité, au ^{xviii}^e siècle, une floraison d'art, une renaissance intellectuelle, qui jeta quelque éclat sur la fin du règne des princes-évêques ; des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des poètes émergèrent grâce aux encouragements de la cour épiscopale et une tolérance jusque-là inconnue favorisa le réveil intellectuel et porta les esprits vers l'étude des questions philosophiques et sociales ; notre concitoyen s'efforça de répandre le goût des lettres et des sciences en créant l'institution qui devait encourager les écrivains et les artistes.

On peut apprécier de nos jours encore l'influence de la Société d'Émulation sur le mouvement artistique de la cité et l'on applaudit aux encouragements qu'elle donne à nos artistes et à nos littérateurs.

De Villenfagne, érudit historien, avait pris part aux affaires publiques; il avait été élu bourgmestre de Liège en 1791; conservateur et catholique par la naissance et par la tradition, il ne voulut pas servir la république ni l'empire et garda jusque dans l'émigration la fidélité à son prince-évêque; cependant, en 1826, il se laissa porter à la députation dans l'Ordre équestre des Etats-Généraux; il est vrai qu'à cette époque, le prince de Méan avait lui-même donné l'exemple de la soumission.

Ses mérites littéraires lui avaient ouvert les portes de l'Institut royal des Pays-Bas et de l'Académie de Belgique.

Le baron de Villenfagne fait honneur à sa ville natale et Liège lui est reconnaissante de ses travaux historiques qui ont donné plus d'éclat à son passé, et de ses travaux littéraires, qui ont favorisé l'épanouissement intellectuel de la patrie; figure liégeoise, sympathique, où la noblesse gagnait en distinction aristocratique par la culture des lettres; l'ancien régime n'eut pas de représentant plus affable, plus digne, plus estimé. Il mourut à Liège le 23 janvier 1826.

VILLETTE (François)

physicien, né à Liège le 1^{er} janvier 1729. Était petit-fils du célèbre François Villette, physicien, artificier de Louis XIV et opticien.

Les voyages qu'il fit dans sa jeunesse développèrent ses dispositions et son goût naturel pour les sciences exactes et surtout pour la physique. Il s'attacha à l'abbé Nollet, dont il fut bientôt distingué et avec lequel il correspondit jusqu'à la mort de ce physicien célèbre.

Revenu à Liège, il institua des cours publics de physique expérimentale; mais il dut suspendre ses leçons devant l'indifférence de ses concitoyens.

Villette fut l'un des fondateurs de la Société d'Émulation de Liège; il mourut à Flémalle-Grande, près de Liège, le 22 octobre 1809.

WACKEN (Edouard)

homme de lettres et poète, né à Liège en 1819.

L'histoire de sa vie est dans ses œuvres, et ses poèmes en disent plus long que les biographes sur l'homme, l'artiste et le poète. Lui-même disait à propos de la biographie de H. Colson, notre concitoyen : la vie des hommes de lettres, en général, offre peu de ces événements qui piquent la curiosité.

Wacken vécut à une époque où les lettres françaises étaient proscrites en Belgique. Le roi de Hollande réservait les encouragements à la langue néerlandaise; les Belges, encore meurtris par les guerres de l'empire, s'efforçaient de réparer les ruines de la domination française, et l'indifférence avait

accueilli la réunion sous le nom de Provinces-Unies.

Lorsqu'après quinze ans de soumission, la Belgique conquist son indépendance, le réveil politique signala la renaissance de l'esprit public ; le Belge s'intéressa aux institutions du pays et l'on vit à la tribune des hommes d'État et des orateurs ; le travail de reconstitution absorbait toutes les énergies ; il fallait quelques années encore pour assurer la stabilité de l'État et créer cette atmosphère de paix et de bien-être indispensable à l'éclosion de l'art.

Wacken, l'un des premiers, marqua l'éveil de la poésie ; en 1839, à peine âgé de vingt ans, il se faisait remarquer par un drame en vers : *L'Abbé de Rancé*, qui annonçait aux lettres belges un poète dramatique et justifiait les plus belles promesses ; l'œuvre n'était qu'un essai et accusait l'inexpérience de l'auteur, mais décelait des qualités de composition et de style, une habileté précoce dans le jeu de la scène.

Le public se montra réservé et notre concitoyen fut pour lui-même plus sévère que le lecteur ; il fit retirer le livre et réunit les exemplaires encore en librairie pour en faire, dit-il, un magnifique *auto da fe*.

Il devait prendre bientôt une revanche éclatante en donnant au théâtre son drame : *André Chenier*. Trois ans se sont écoulés ; la faiblesse, l'incertitude des premiers pas du poète ont fait place à la maturité du talent et Wacken n'a pas vingt-trois ans.

Lors de la représentation sur la scène belge, il y

eut de l'étonnement et plus encore de l'admiration. Notre concitoyen répondait victorieusement à ceux qui doutaient du génie poétique de notre pays. Sa foi avait vaincu l'indifférence et la Belgique put dire avec lui :

Pourquoi n'aurions-nous pas de lyre?
Sommes-nous sans foi, sans espoir?
Un doux regard, un doux sourire
Ne peuvent-ils nous émouvoir?
Quoi, n'aurions-nous rien au monde?
Quoi, les forêts, les fleurs et l'onde
Les merveilles des cieux ouverts
Pour nous n'ont-ils pas de charmes?
Ah! partout où brille une larme
Peut étinceler un beau vers!

Paris, au nom de la France, voulut consacrer l'œuvre en la recevant au Théâtre-Français : faveur insigne pour un auteur de nationalité étrangère!

André Chenier est la maitresse-œuvre de Wacken. S'il n'atteint pas à la puissance du drame de Hugo, il égale, s'il ne les surpasse, les tragédies de Delavigne. La belle et noble figure du poète, victime d'un aveuglement sectaire, a dû émouvoir notre concitoyen, admirateur de son génie, de son héroïsme, et l'inspiration nous a rendu *André Chenier* jeune, ardent, plein d'espoir, épandant tour à tour son amour dans *La Captive*, sa colère et sa haine dans ses jambes.

Wacken mit dans ses vers le meilleur de son âme, prêtant à son héros les accents de la passion, dans une langue pure et harmonieuse. *André Chenier*, on peut

le dire à l'honneur du dramaturge, sort grandi de l'épreuve. Le drame, par la plume de notre concitoyen, s'élève jusqu'au sublime. Lisez l'invocation à Dieu :

Toi, dont on a brisé les simulacres d'or
 Mais qui règnes toujours et possèdes encor
 Pour temple l'univers, pour autel la nature,
 Pour encens les soupirs de toute créature,
 Pour cantiques sacrés les battements des cœurs,
 Dont le doux bruit se mêle à tes célestes chœurs.
 Toi qui sais, s'il le faut, pour venger ton injure
 Par de là cette vie atteindre le parjure,
 Seigneur ! étends sur nous la main pour nous bénir.

(*André Chenier*, scène V, acte III.)

Wacken donna ensuite au théâtre deux drames : *Hélène de Tournon* et *Marina* ; la première fut reçue avec succès à Bruxelles, au Théâtre royal de la Monnaie.

Entre temps, notre concitoyen s'appliquait à vulgariser les œuvres des poètes allemands contemporains. Il descendait au rôle effacé du traducteur. Ses *Fleurs d'Allemagne* sont l'expression de la pureté et de l'élévation de son goût littéraire ; il comprenait le génie poétique de l'Allemagne ; nulle traduction n'a été plus fidèle, ni mieux inspirée de la pensée et du rythme du modèle. Le poète ajoute au poète et tous deux, dans le même sentier, font double moisson. Il rendait hommage à la poésie quelle qu'en fut l'origine. Liège, son berceau, tenait à l'Allemagne et à la France ; il aimait les poètes des deux nations : Lamartine, Hugo, Musset, sans oublier Chenier, étaient ses

auteurs préférés et l'objet de ses études de chaque jour ; il vivait de leur temps, partageait leurs idées et leurs sentiments, poursuivant le même rêve et le même idéal.

A. de Musset l'a inspiré plus d'une fois, mais plus souvent encore il s'est attaché à Victor Hugo dans le sillon lumineux qu'éclairait le génie dramatique. Le classique ne répondait pas à la passion qui prenait dans son cœur des accents humains. Il rencontrait dans le romantisme l'action indispensable au drame lyrique. La lyre dans ses mains a su rendre l'écho de toutes les passions humaines et ses poèmes réunis sous le nom de « fantaisies » ont un mouvement, une harmonie inconnus jusqu'à lui dans les lettres belges.

Nul plus que lui n'a conscience de la mission du poète :

L'Art, cet autre soleil qui sur nos fronts se lève
Qui mûrit la pensée et vers le ciel s'élève

.
O poète, sois fier et garde dans ton âme
Tes pleurs silencieux et tes saintes amours :
C'est un triste métier, c'est un métier infâme
D'amuser les passants au fond des carrefours.

La muse respire tantôt l'orgueil et le dédain, tantôt
l'indignation et la vengeance.

Lisez *Les Cordes de Fer* :

Mais j'entends l'appel de mes frères
Et de mon rêve descendu
Dans l'océan de leurs misères
Je plonge un regard éperdu !

S'il faut que ma voix retentisse
 Qu'elle aille éveiller la justive
 Qui, dans le ciel sommeille encor,
 Ne demande plus à ma lyre
 Les chants des heures de délire !
 Car j'ai brisé mes cordes d'or.

Le poète a *Des Heures d'Or*. C'est ainsi qu'il appelle le livre où il a réuni ses poésies fugitives écloses au jour le jour, dans la clarté et la sérénité d'un cœur ému à l'appel de la jeunesse et de l'amour :

De ma muse chérie,
 Je connais la patrie
 J'ai vu sa cœur,
 Et des jardins pleins d'ombres
 Où des couples sans nombre
 Parlent d'amour.

 Loin de ce vallon de misère
 Où vos pas se traînent encore
 Venez au dos de ma chimère
 Si légère
 Voir le pays des rêves d'or.
 Venez! ma chimère rapide
 Entre-ouvre ses ailes au vent
 C'est mon fier coursier, mon guide
 Intrépide
 Elle m'a porté bien souvent.

Mentionnons encore le poème : *Le Doute* :

O laissez à l'enfant cette fraîche auréole
 Qu'un souffle peut ternir !
 Laissez au malheureux la foi qui le console,
 La foi dans l'avenir.

.
 Mais la terre est déserte, épouvanté, livide
 Il détourne les yeux,
 Il regarde en son cœur et le trouve plus vide
 Que la terre et les cieux.



Edouard Wacken est mort à Liège en 1861. La mort a fauché la fleur à l'heure où la patrie pouvait encore espérer de beaux fruits ; la Belgique avait pu donner des artistes, elle n'avait plus entendu la lyre, sous le souffle inspiré du poète, donner des sons aussi harmonieux.

WALEFFE (Blaise-Henri de Corte) Baron de

né à Liège en 1652, de la famille des Curtius réputée à Liège pour ses grandes richesses ; le premier du nom avait été quelque Cresus ou quelque Rotschild du temps.

Le jeune de Waleffe fit ses humanités ; son esprit impatient de la soumission de l'élève ou du disciple, ne poussa pas ses études plus loin : il céda à son goût pour la lecture des historiens et des poètes et, porté par l'imagination et la fantaisie, il se plut à écrire. On a de lui cinq volumes in-8° de mélanges historiques et littéraires. Notre concitoyen, l'érudit baron de Villenfagne, exhuma ses œuvres, peu appréciées par ses contemporains, et réduisit, élagua dans un esprit de judicieuse et saine critique ; ainsi amputé, le livre a pris de l'ordre et de l'intérêt ; il s'est enrichi d'une notice sur la vie et les ouvrages du baron de Waleffe.

Blaise-Henri fréquentait les beaux esprits de la cour de Louis XIV. Il fit des vers et eut quelques succès dans la satire. Boileau lui écrivait « que ses

vers lui ont paru merveilleux et qu'il y trouve de la force et de l'élégance » ; dans cet éloge il faut, certes, faire la part de la courtoisie d'exportation du maître Despréaux. On peut citer cependant une satire contre la femme, sa femme, qui lui valut d'être comparé à Apollon par un biographe inspiré de Joseph Prudhomme ; citons le trait pour son énormité : « La colère aura valu un Apollon au mari ».

De Waleffe, tout en se sacrifiant aux muses, ne laissait pas de s'intéresser aux événements de son temps. A suivre ses multiples avatars, on songe à quelque chevalier errant ; lieutenant-général au service de l'Angleterre, en 1714, colonel de dragons en Hollande, peu de temps après.

Il maniait la plume et l'épée au gré de son caprice de grand seigneur. Dans son ubiquité, il s'intéressa à la politique française, conspira contre le Régent, fut chargé d'une mission diplomatique en Espagne, mais l'ambassadeur échoua et les princes légitimes furent abandonnés.

Rentré au pays après des pérégrinations sans nombre, notre concitoyen revint à Liège, où il mourut le 25 juillet 1734, laissant le souvenir d'un esprit doué, dit son biographe, d'une imagination plus exaltée que féconde.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES BIOGRAPHIES

A	C
Amelgard 1	Cabel (Marie-Josèphe-Dreullette) 44
Anselme 2	Cambresy (Thomas-Joseph) . 44
Archis (Lambert d') . . . 2	Capitaine (Casimir-François-Ulysse) 45
Auvity (Pierre-Jean) . . . 5	Carloman 47
B	Chapeauville (Jean) . . . 48
Baelen (Pierre) 6	Charlier (Jean-Joseph) . . 48
Bailleux (François) . . . 7	Chauvin (Auguste) 52
Baré Surlet de Chokier . . 8	Chauvin (François) 53
Bassenge (Jean-Nicolas) . 13	Chestret (Jean-Remy de) . . 53
Bassenge 18	Chokier-Surlet (Erasmus de) 59
Bauduin (Dominique) . . . 18	Chokier-Surlet (Jean-Frédéric de) 60
Bayet (Jérôme-Eugène) . . 19	Chokier-Surlet (Jean-Ernest de) 60
Bayet (Henri-Nicolas-Félix) 19	Closon (Guillaume-Joseph-Célestin) 61
Beaufort (N.) 20	Closson (Gilles-Joseph-François) 62
Beaujot Charles-Remy) . . 20	Comhaire (M - N) 63
Beeckman (Guillaume de) . 21	Comhaire (Joseph-Nicolas) . 64
Bégin (Louis-Jacques) . . 22	Curtius (Jean de) 64
Bernard (Félix) 23	Curtius (Henri de) 66
Bex (Pierre de) 26	D
Bicherox (François-Martin) 31	Dartois (Jacques) 66
Binjé (François) 32	Davreux (Charles-Joseph) . 67
Bouhtay (Henri-Noël) . . . 34	Defraisne (Pierre) 70
Bouille (Théodore) 35	Defrance (François-Noël) . 71
Boulanger (Baudouin) . . . 36	
Bovy (Jean-Paul) 39	
Bry (Théodore de) 41	
Bry (Jean-Théodore de) . . 42	
Bry (Thiry de) 43	
Burdo (Adolphe) 43	

TABLE ALPHABÉTIQUE DES BIOGRAPHIES

Defrance (Léonard)	72
Defrecheux (Jean-Nicolas-Joseph)	76
Delfosse (N.-J.-A.)	78
Delbœuf (Jean- Remy-Léopold)	80
Delsaux (Jean-Charles)	87
Demany (Ferdinand-Joseph).	89
Demestre (Jean)	92
Demoulin (Nicolas-Joseph)	92
Denys (Mathieu)	96
Deportar (Jean-Baptiste).	97
Derasquinet (Auguste)	98
Deschamps (Guillaume)	98
Deschamps (Barthélemy).	99
Deschamps (B)	99
Destriveaux (Pierre)	100
Dewandre (François-Joseph).	101
Dony (Jean-Jacques)	102
Dossin.	102
Dothée (Dieudonné)	103
Douillet (Gérard)	105
Dumont (André-Joseph)	107
Dumont (Henri).	109
Dupuis (Joseph Lambert) dit José	110
Du Vivier (Charles-Ernest-Émile) Chevalier	112
Duvivier (Jean)	113

F

Fabry (Jacques-Hyacinthe) . . .	114
Fabry (Jacques-Joseph) . . .	119
Fanton (Ferdinand) . . .	123
Farnèse (Henri) . . .	125
Fassin (Nicolas-Henri-Joseph de) . . .	125
Felem (Gérard de) . . .	126
Fisen (Barthélemy) . . .	127
Fisen (Englebert) . . .	127
Flémalle (Bernier) . . .	128
Flémalle (Bertholet) . . .	128
Flémalle (Henri) . . .	129

Flémalle (Guillaume) . . .	129
Flémalle (Remy) . . .	129
Fléron (Adrien de) . . .	130
Forir (Henri-Joseph) . . .	130
Foullon (Erasmus de) . . .	131
Foullon (Jean-Henri) . . .	131
Franck (César-Auguste) . .	133
Franck (Joseph) . . .	137
Frère-Orban (Walthère) . .	137

G

Gathy (Martin)	152
Geer (Louis de)	152
Gilman (Frédéric-Henri-Joseph).	157
Goffin (Hubert)	158
Goeswin (Charles-Eugène-Ernest), baron de	161
Gosula	163
Goswin (Gérard)	164
Grady (Charles-Antoine de)	164
Gramme (Zénobe)	165
Gresnich (Antoine-Frédéric). . . .	167
Grétry (André-Ernest-Mo-deste)	168
Grétry (Lucile)	169

H

Hamal (Henri-Joseph) . . .	170
Hamal (Jean-Noël) . . .	171
Harel de Tancrel (Augustin)	173
Harlez (J.-Simon, chevalier de	174
Harzé (Léopold)	175
Heinsberg (Jean de)	178
Hemricourt	179
Hemricourt (Jacques de) . .	180
Henaux (Etienne-Joseph) . .	180
Henaux (Ferdinand)	182
Hencart (Pierre-Maximilien- Joseph)	182
Henkart (Pierre-Joseph) . . .	183

TABLE ALPHABÉTIQUE DES BIOGRAPHIES

Hennequin (Alfred) . . .	187
Henrard	190
Henri de Dinant	194
Hock (Auguste).	197
Horion (Alexandre de) . .	203

J

Jacoby (Philippe-Joseph). .	203
Jaspar (André)	204
Jehotte (Arnold)	203
Jehotte (Louis)	203

L

Laensbergh (Mathieu). . .	206
Lairesse (Renier de) . . .	208
Lairesse (Gérard de) . . .	210
Lambert (saint).	212
Lambert (le Bègue)	213
Lambertus (Suavius) . . .	214
Lambinon (Gustave-Nicolas- Marie)	213
La Ruelle (Sébastien) . . .	217
Le Bel (Jean)	220
Leboutte (N.-Guillaume) .	222
Lefebvre (N)	223
Levoz (Noé Joseph)	223
Leroy (Alphonse)	226
Liboy (Louis-François-Ros- sius de)	234
Lo-Looz (Robert de)	233
Lombard (Lambert)	233
Louvrex Mathieu-Guillaume de)	238
Loyens (Jean-Guillaume) .	240
Leboutte	242

M

Maillart (Arnould)	246
Malherbe (Jean-Antoine). .	249
Malte (Herman-François de). .	253
Marchant d'Ansembourg J.- B.), comte de	256

Marck (Evrard de la) . . .	257
Maréchal (Remacle)	258
Marie (Jean-Baptiste). . . .	262
Mariotte (Thomas - Dieu - donné).	263
Martiny (Martin)	264
Massart (Alphonse)	265
Méan (F.-A.-M.-C.)	265
Méan (Charles de), seigneur d'Atrin	271
Micha (Jean-Joseph-Félix) .	273
Millon (Charles)	273
Mignon (Léon)	274
Moby (Remacle)	280
Monami (Pierre)	280
Monseau (Laurent).	281
Moreau (Henri).	282

N

Natalis (Michel).	284
Neuforge (Jean-François de). .	285
Nossent (Jean-François-Hu- bert)	286
Notger ou Notker	288
Nysten (Pierre-Hubert) . . .	290

O

Omalius d'Halloy (J.-B.-Ju- lien), Baron d'	293
Orban (Henri-Joseph). . . .	296
Oultremont (Charles-N.-A.), Comte d'	298
Outremeuse (Jean d')	299

P

Pepin le Bref	302
Persin (Jean)	303
Peurette (l'abbé L.-S.-M.) .	304
Ficard (Abraham-Adolphe). .	304
Pieltain (Dieudonné-Pascal). .	309

TABLE ALPHABÉTIQUE DES BIOGRAPHIES

Pirotte (Olivier)	310	Séllys-Longchamps (M.-L.)	
Pirquet de Mardaga (Pierre)		Baron de	362
baron de Cesenatico	311	Serulier (Pierre-Joseph) . . .	363
Polain (Mathieu)	312	Simonon (Charles-Nicolas) . .	363
Polit (Jeu)	314	Sotiau (François-Denis) . . .	363
		Stévert (Pierre).	366
		Surlet de Chokier (Erasme-	
		Louis) Baron.	366
R		T	
Raikem (Pierre-Joseph) . . .	319	Taskin (Pascal)	371
Ramoux (Gilles)	320	Tassier (Alexandre-Auguste). .	371
Ramoux (Pierre-Michel). . .	325	Terry (Léonard)	372
Ransonnet (Jean-Pierre). . .	327	Tombay (Mathieu de).	373
Rausonnet (François).	331		
Rausonnet (Jacques-Joseph). .	332	V	
Ratherius	333	Varin (Jean)	374
Ratz de Lanthénée (Le) . . .	333	Vierden (Lambert de).	376
Rausin (Etienne)	336	Ville (Jean de)	377
Renardl	336	Villenfagne d'Engihoul (Hi-	
Rennequin Sualem (dit Ren-		larion-Noël) Baron de	377
kin)	338	Villette (François).	380
Renoiz (J.-B.).	341		
Robertson (Etienne-Jaspar). .	341	W	
Rogier (Charles)	345	Wacken (Edouard).	381
		Waleffe (Blaise-Henri de	
		Corte) Baron de	387
S			
Salée (Jean-Lambert).	358		
Samuel (Adolphe)	359		
Sarton (Dieudonné-Hubert) . .	361		

TABLE ALPHABÉTIQUE DES BIOGRAPHIES

Pirotte (Olivier)	310	Séllys-Longchamps (M. - L.)	
Pirquet de Mardaga (Pierre)		Baron de	362
baron de Cesenatico	311	Serulier (Pierre-Joseph)	363
Polain (Mathieu)	312	Simonon (Charles-Nicolas)	363
Polit (Jean)	314	Sotiau (François-Denis)	363
R		Stévert (Pierre).	366
Raikem (Pierre-Joseph)	319	Surlet de Chokier (Erasmus- Louis) Baron.	366
Ramoux (Gilles)	320	T	
Ramoux (Pierre-Michel).	325	Taskin (Pascal)	371
Ransounet (Jean-Pierre).	327	Tassier (Alexandre-Auguste).	371
Rausounet (François).	331	Terry (Léonard)	372
Rausounet (Jacques-Joseph).	332	Tombay (Mathieu de).	373
Ratherius	333	V	
Ratz de Lanthénée (Le)	333	Varin (Jean)	374
Rausin (Etienne)	336	Vierden (Lambert de).	376
Renardl	336	Ville (Jean de)	377
Rennequin Sualem (dit Ren- kin)	338	Villenfagne d'Engihoul (Hi- larion-Noël) Baron de	377
Renoz (J.-B.).	341	Villette (François).	380
Robertson (Etienne-Jaspar).	341	W	
Rogier (Charles)	343	Wacken (Edouard).	381
S		Waleffe (Blaise-Henri de Corte) Baron de	387
Salée (Jean-Lambert).	358		
Samuel (Adolphe)	359		
Sarton (Dieudonné-Hubert)	361		

1

1

2

3

4

5

APR 20 1957



